

TROIS QUATORZE

PRÉSENTÉ PAR L'IA :

LE JOURNAL 3.14 EST L'ORGANE DE PRESSE DE L'ASSOCIATION PIE (PROGRAMMES INTERNATIONAUX D'ÉCHANGES), UNE STRUCTURE PIONNIÈRE DANS LES SÉJOURS LINGUISTIQUES DE LONGUE DURÉE. CE PÉRIODIQUE

SE DISTINGUE PAR SA LIGNE ÉDITORIALE CENTRÉE SUR L'IMMERSION CULTURELLE ET LE TÉMOIGNAGE VÉCU.

LOIN DES BROCHURES COMMERCIALES CLASSIQUES, IL FAIT LA PART BELLE AUX RÉCITS DE JEUNES FRANÇAIS,

LYCÉENS ET ÉTUDIANTS PARTIS VIVRE UN AN DANS UNE FAMILLE À L'ÉTRANGER, AINSI QU'AUX FAMILLES FRANÇAISES ACCUEILLANT DES ADOLESCENTS DU MONDE

ENTIER. CHAQUE NUMÉRO EXPLORE LES DÉFIS DE L'ALTÉRITÉ : LE CHOC CULTUREL, l'apprentissage d'une langue étrangère et la construction de l'identité à l'adolescence. Visuellement, le journal privilégie souvent une mise en page claire qui met en avant des photographies spontanées prises par les participants, renforçant l'authenticité de la démarche. Pour l'association, 3.14 n'est pas seulement un bulletin d'informations, c'est un trait d'union entre les générations de "PIE-istes" et un plaidoyer pour l'ouverture au monde. C'est un support qui célèbre le voyage comme un outil de transformation personnelle profonde.

TROIS QUATORZE FÊTE SES 45 ANS !

| Trois Quatorze |

ÉDITIONS PIE

Rédaction, Xavier Bachelot

& tous les rédacteurs/participants PIE

Maquette, José Maria Gonzalez, Xavier Bachelot

Comité de Rédaction, Andrée Hamonou, Bénédicte Déprez

Joshua McGeary

Traduction, Meghan Jones

Photos, Joseph Cabanis, Xavier Bachelot, Bachelot Caron

& tous les photographes/participants PIE

Remerciements, Laurent Bachelot, Claudine Belz, Manon Brevet,

Afif Boucetta, Sarah Gonzales, Frédéric Lanier, Marianne Montely,

Maya Noble-Ludwiczak, Michel Sixou...

& tous les bénévoles de l'association

PIE

| Programmes Internationaux d'échanges |

| Trois Quatorze |
13 juin 2026

www.piefrance.com

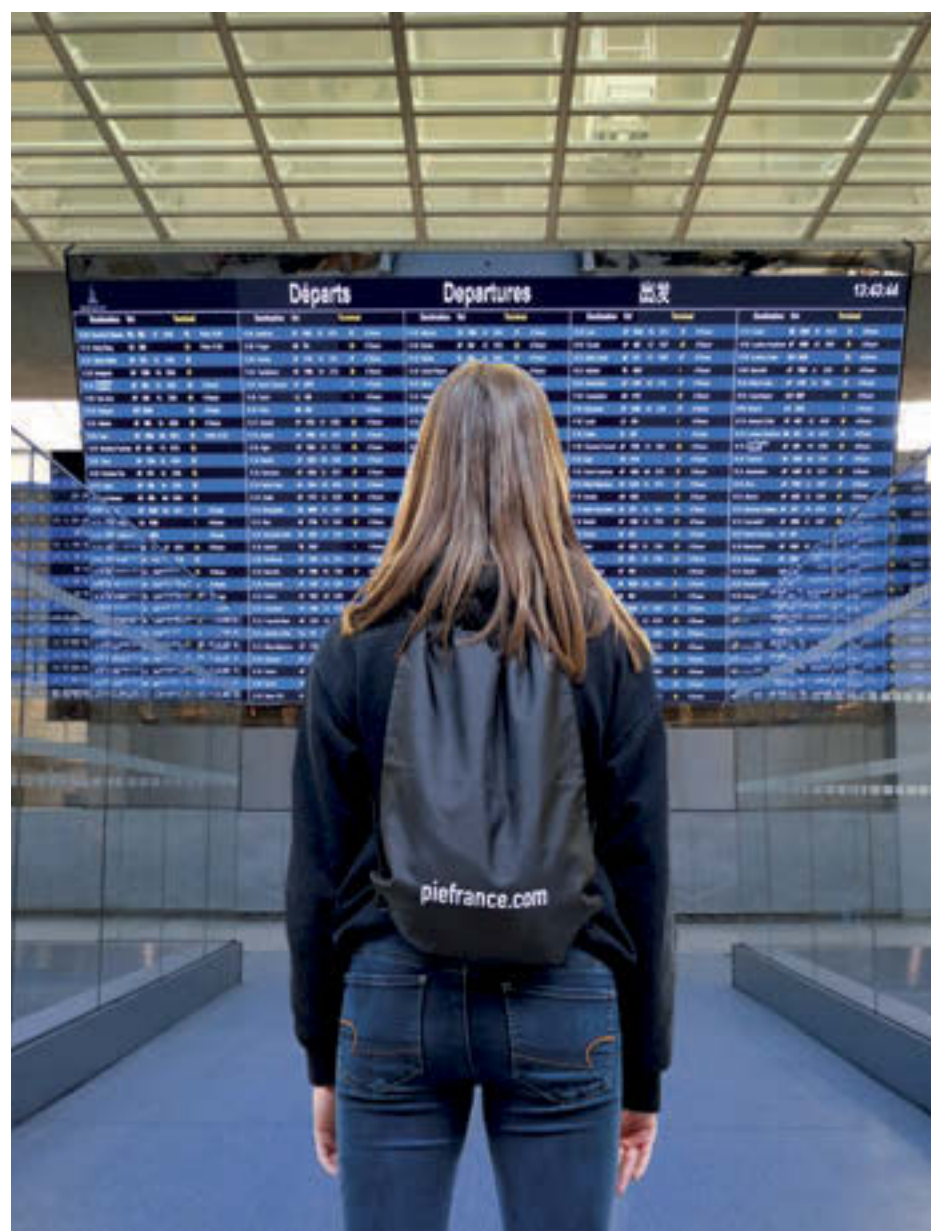
Morceaux choisis

Pour saluer les 45 ans de « Trois Quatorze », qui coïncident avec les 45 ans de PIE, nous regroupons dans ce recueil des textes significatifs – souvent emblématiques, mais parfois anecdotiques – qui ont ponctué les cent vingt-six numéros de notre revue, en faisant la part belle aux acteurs majeurs de l'association, à savoir les participants au programme et les bénévoles.

Le choix des témoignages, portraits, reportages et entretiens, qui se succèdent avec régularité tout au long de ces deux cents pages, s'articule autour de ce qui a été la ligne directrice du journal : rendre compte de la dimension internationale du projet, de la pluralité des parcours, de la motivation des acteurs, de la diversité et/ou de l'unicité de leur approche, de la richesse et de la variété de leurs émotions, de leur insouciance et de leur résilience, de leur distance et de leur humour.

Un cahier central d'images, constitué de photographies réalisées par les seuls participants et membres de la rédaction, a pour ambition de mettre en valeur l'humanité de nos voyageurs au long cours.

Bonne lecture et belle route à « Trois Quatorze » !



Somewhere over

Éditorial



Mont Hood, Oregon, USA — 1996
Article paru dans Trois Quatorze #51

Relire l'ensemble des impressions des participants aux programmes de longue durée publiées dans « Trois Quatorze » est riche en enseignement. Ces témoignages, plus de mille à ce jour, qui sont le cœur et l'âme du journal, nous disent et nous content tous la même histoire, celle de la métamorphose, celle du passage dans un autre espace et un autre temps avec, à la clé, la découverte d'un nouveau monde et l'entrée dans la vie adulte. « Trois quatorze » n'a cessé, en trente ans, de rapporter les récits d'adolescents de quinze à dix-huit ans, en quête et en partance, et en errance aussi.

Pour nos Ulysses modernes, les séjours ont la dureté et la beauté du quotidien, fût-il lointain, l'exotisme et la dangerosité du voyage, fût-il préparé, bordé, cadré. Qu'ils le veuillent ou non, nos voyageurs se transforment en explorateurs. Ils croisent, qu'ils le veuillent ou non, des Cyclopes, des Nymphes et des Sirènes. Deux mots balisent et rythment avec une régularité surprenante tous ces récits. Il s'agit des mots « Rêve » et « Réalité ». Le rêve est souvent à l'origine et à la conclusion du voyage, et la réalité au cœur de ce dernier. Pour nos voyageurs, le rêve peut être doré ou brisé, et la réalité rose ou cauchemardesque... Peu importe. Ce qui compte, évidence c'est la force avec laquelle ces notions s'imposent et, ce qui ressort avant tout de ces récits, c'est la proximité voire la similitude de ces deux termes, a priori si contradictoires.

« Rêve » et « Réalité ». Pour expliquer cette proximité, on fera appel à une histoire extraordinaire, support à un film qui ne l'est pas moins : « The Wizard of Oz. » Ce « Magicien d'Oz » nous raconte comment Dorothy, en proie aux affres et aux souffrances de l'enfance, se trouve, suite à une tornade, projetée dans un monde à la fois imaginaire et enchanté (enchanté au sens propre du terme). Quand à la fin de son voyage, au terme d'un périple merveilleux, mais éprouvant – ou plutôt éprouvant, mais merveilleux –, Dorothy, qui a fini par retrouver le chemin de sa maison, s'exclame : « On n'est vraiment bien que chez soi », on peut légitimement penser que la morale de l'histoire penche en faveur d'un certain conservatisme, que l'héroïne s'est rangée à une forme de sagesse et que son cœur balance pour la douceur de son foyer d'origine, qu'elle a définitivement opté pour « la réalité » versus « le rêve ». Or – et comme l'a noté Umberto Eco – cette pseudo morale semble aller à l'opposé du contenu même du récit, lequel mettait jusque-là en avant les enseignements de l'initiation, la capacité à découvrir au fond de soi ses propres forces, et mettait en lumière la beauté du rêve et le pouvoir de l'émerveillement. Par bonheur, un peu plus tard dans l'histoire, quand Dorothy raconte ses aventures à son entourage, et que tous autour d'elle mettent en doute son récit et son aventure, l'héroïne se révolte et leur assène : « Mais ce n'était pas un rêve, c'était un pays... un vrai pays, bien réel. » Le « mais » est ici un « et » déguisé. Non seulement le pays est réel, mais le rêve l'est aussi. Il suffit pour s'en convaincre de voir comment les personnages du pays rêvé ressemblent à ceux du pays vrai. Pour l'héroïne et pour le spectateur – celui qui a tout vu – le rêve et la réalité sont bel et bien devenus le même pays. Désormais et pour toujours, le rêve est la réalité et la réalité le rêve. Et l'ailleurs est devenu chez soi.

Témoignages

Textes choisis, de 1981 à 2026

LE SENS DE LA VIE

Marie, Connecticut, USA

27 février. Je vole vers Washington DC. Je viens de quitter ma famille d'accueil pour un voyage d'une semaine. Je sais que je reviendrai finir mon année dans le Connecticut, mais, au moment présent, dans cet avion, je me sens perdue et seule. Tout se mélange : mon départ de France, il y a six mois (pour venir passer cette année aux USA), ce voyage d'une semaine, et mon futur départ (ou retour si vous préférez) vers la France. Je ne sais plus où j'en suis. Avant-goût du mois de juin ou souvenir du grand départ ? Dans quatre mois je quitterai Bolton High School pour toujours et la vie dans l'école continuera sans moi. Je couperai un fil et redeviendrai étrangère à toutes et à tous. Pourquoi ? Quel est le sens de tout ça ? Je suis nerveuse. Tous ces gens autour de moi, l'odeur de l'aéroport, les « au revoir » : ça sent le retour, ça sent le départ. Je repense au moment où j'ai quitté mes chers parents, mes chers amis, où j'ai laissé mon port d'attache, pour tenter l'inconnu. En août dernier, j'ai mis un pied dans la solitude. Et aujourd'hui je mets de la solitude dans ma solitude, de l'indépendance dans mon indépendance. C'est magique ce sentiment de ne plus compter que sur soi. C'est comme marcher sur les nuages. Je suis comme seule au monde, mais sûre et confiante. Ai-je grandi durant ces six mois ? Certainement, puisque j'ai tout affronté par moi-même : seule face à l'avenir, face au mystère, face à la différence, à l'inconnu.

* * *

ENTRÉE EN SCÈNE

Nathalie, Osceola, Arizona, USA

Je viens juste de finir de lire « Trois quatorze ». À mon tour, je me dois de vous raconter une petite anecdote. C'était mon premier jour de High school. C'était en cours d'anglais. Ma prof me présentait à toute la classe. Évidemment, ils étaient tous très curieux. Tout le monde m'a posé des tas de questions auxquelles, en gros, je ne comprenais rien. Après une bonne demi-heure, ma prof m'a demandé de lire un passage en anglais. La cata ! J'ai lu, gênée, la tête baissée. Quand est arrivée la fin du paragraphe, je me suis tue. J'ai relevé la tête. Tout le monde s'était levé : on m'applaudissait.

FRENCHIE

Nicolas, Kapaan, Hawaï, USA

Nous ne pouvons pas boire l'eau du robinet sans la filtrer. Nous avons un problème de chauffe-eau. La maison n'a pas l'électricité (on fonctionne donc avec générateur). Nous vivons environ à cinq kilomètres du reste de la ville, en compagnie de quatre autres familles. Mais qu'est-ce que c'est chouette ! (En fait on n'a pas besoin de trop de gadgets pour être heureux). Je me fais plein de copains et de copines (ma « French réputation »), ils veulent tous des photos de moi et ils me parlent que de « French Kiss ». Ils veulent apprendre le français, car c'est romantique. Bref, c'est drôle, intéressant, sympa, nickel, super. Merci papa, merci maman !

* * *

MOITE-MOITE

Lucie, Portland, Oregon, USA

Dans deux mois, c'est le retour. Mais je sais parfaitement qu'une grande partie de moi ne rentrera pas !

* * *

FOU

Marylin, Claresholm, Alberta, USA

Ils sont fous. Leurs pommes de terre sont immenses. Ils posent leur pelouse comme on déroule un tapis. Ils arrachent les maisons de la terre. Ils mélangent la viande avec de la compote et des fruits. Les boeufs sont au milieu de la route. Ils font des concerts rock dans les églises. Ils n'ont pas de boîte aux lettres.

J'habite à trente kilomètres de la ville, un coin magnifique, perdu dans une vallée, au bord d'une rivière. Il n'y a pas d'humains aux alentours. Juste des cerfs, des coyottes, des ours et d'autres animaux. C'est impressionnant et beau. J'apprends à monter à cheval. Je prends le bus tous les jours. Il est vieux et à la moindre bosse je décolle du siège. Je me muscle donc les fesses deux fois par jour. Un jour que je rêvassais en rentrant de l'école, mon bus a pris feu. Il a fallu évacuer pour en prendre un autre. Il n'était guère plus performant. Je me sens bien. J'avoue avoir parfois le cafard, mais il se passe tellement de choses que j'oublie vite. A l'école, au début, j'étais vraiment perdue. Je ne comprenais pas et je me perdais tout le temps. Ça m'a permis de faire beaucoup de connaissances.

VIVRE OU SURVIVRE

Vanda, Eustis, Nebraska, USA

J'ai eu peur, un peu. J'ai pleuré, parfois. J'ai ri souvent. J'ai vécu tout le temps. J'ai connu et vu : les champs de maïs caressés par un soleil rouge orangé, les moulins à vents dessinant des ombres noires dans un ciel trop rouge, les tournesols au garde-à-vous, les chiens de prairies envahissant la plaine au grand dam des fermiers, et les étoiles... surtout les étoiles. Tout ça fait partie de moi maintenant, tout ça m'appartient pour toujours. Je ne pensais pas, moi, la Parisienne, vivre au milieu des vaches. Cela me paraissait impossible. Et pourtant j'ai survécu. Que dis-je : j'ai vécu. Je suis tombée amoureuse du Nebraska.

Comment expliquer cela aux miens ? Comment faire vivre ce que j'ai vécu à travers de banales photographies. C'est frustrant de ne pouvoir partager tout ça : les longues balades dans la voiture de Cecilia avec les fenêtres baissées, le vent qui souffle dans nos cheveux et la radio à fond. Et moi qui mange une glace au drugstore, en rêvant, en m'échappant dans une peinture de Norman Rockwell. Avril est venu vite. Je dresse le bilan : j'ai appris à parler anglais... et j'ai appris mille fois plus que ça : j'ai appris un pays, et j'en ai tant appris sur moi ; j'ai survécu un an loin de ce qui m'était connu et cher. J'ai été métamorphosée par cette expérience. Au fond, je ne suis plus une gamine. Aujourd'hui, je ne suis plus Française, et pour autant je ne suis pas Américaine. Je suis juste humaine. Profondément humaine. Et c'est bien suffisant.

* * *

YES OR NO

Corentine, Centralia, Washington, USA

Quand je suis arrivée à l'aéroport, il y avait deux messieurs et une dame. C'étaient mon père d'accueil – Pat –, la déléguée – Jill – et son mari. Ils m'ont posé, en anglais bien sûr, une longue question dans laquelle je n'ai compris que deux mots « You » et « ASSE », j'ai hésité un peu et puis j'ai dit « Oui », enfin « Yes ». J'ai bien fait, je crois. On est partis en voiture, je regardais les lumières dans la nuit et les routes larges. Les questions se sont mises à fuser. Il y en avait plein. Je me souviens avoir bien répondu à la première « What's your name » et la moitié d'une autre « Do you like horses ? » Après j'ai dit « Yes » or « No », comme ça venait, comme je le sentais. Au bout d'un moment, je ne comprenais tellement rien, j'étais tellement saoulée que je me suis endormie. Quand nous sommes arrivés dans ma future maison, j'ai vu ma future mère et ma future sœur. Je me suis mise à pleurer : il y avait la fatigue du stage, du voyage, et la joie d'être tombée dans ce qui me paraissait être une bonne famille. J'ai pris une sacrée décision en décidant de partir. J'en suis très contente.

BÉLUGA BLUES

Anonyme

Hier soir, pour ma première compétition de natation, j'ai dû retirer tous mes bracelets. J'ai donc enlevé mon bracelet représentant les « Bélugas Vert Cactus » (ma promo). C'était la première fois depuis qu'on me l'avait donné. Ça m'a fait mal au cœur...

* * *

RÊVE D'AILLEURS

Emmanuelle, Dakota, USA

Je n'ai aucun rêve intéressant, sinon un ou deux, un peu dingues. Un jour je me suis engueulée avec ma sœur américaine. J'ai rêvé qu'elle se transformait en potiron. Je la découpais en morceaux et j'en faisais un « pumpkin pie ». Je vous jure que c'est vrai. Dans un de mes cauchemars, je me suis fait lyncher par des « Cheerleaders ». Dans un autre ma « Host Mom » m'annonçait qu'elle ne voulait plus de moi.

Sinon, j'ai fait un rêve incompréhensible : les USA déclaraient la guerre à la Chine. Moi, j'étais du côté des « Marines ». On capturait des prisonniers et on les poussait dans un ravin rempli d'eau. L'eau était très bleue, presque turquoise au départ, puis elle virait soudain au rouge sang, après avoir englouti les corps de nos victimes. Ne vous inquiétez pas, je suis équilibrée dans la journée.

L'autre nuit, je marchais dans les bois en suivant le sentier qui mène jusqu'à ma maison. Il s'est mis à faire froid. Je n'avançais plus. Mes petites sœurs sont arrivées en criant : « You're lost, you're lost ». Je me suis élancée derrière elles. Je n'ai jamais pu les rattraper. Sinon j'ai fait un rêve plus terre-à-terre. Andy (un mec plutôt mignon, mais totalement indifférent à mon charme dans la réalité) tombait fou amoureux de moi et m'emmenait voir « Gone with the wind » au « drive'in ». Vous imaginez la suite ! Pas vraiment original.

* * *

JUSQU'AU BOUT

Marine, Winnipeg, Saskatchewan, Canada

Il m'en a fallu du temps pour grandir. Je suis arrivée au Canada avec des milliers d'idées dans la tête. Tous les anciens m'avaient raconté leur expérience et leurs mots résonnaient encore : « Neige, chalet, lacs gelés, ranchs, nature ! » En arrivant, J'ai déchanté. D'abord la ville : Winnipeg, six cent mille habitants. C'est triste, c'est gris : la ville, ça fait

mal au cœur. Ensuite j'ai rencontré ma famille d'accueil. Au début j'étais enthousiaste. Mais mon humeur s'est vite dégradée. Je me trouvais dans une famille socialement assez pauvre, et qui avait une façon de vivre très différente de la mienne. C'était contraire à mes attentes. Je me suis trouvée un peu délaissée, et puis aussi « unlucky », « unfortunée ». En fait je comparais. Je comparais aux anciens ou aux autres « Exchange students ». Alors j'ai vite voulu changer de famille. Ma coordinatrice m'a dit d'essayer encore un mois, puis un autre, puis dix jours encore. Je commençais à perdre espoir, j'allais craquer. Mais je ne pouvais pas lui dire « non », tant elle était merveilleuse et convaincante. Les gens en France m'ont beaucoup aidée. Mon père, d'abord, qui ne s'affole jamais ; ma mère, qui toujours m'envoie des pensées positives et me délivre des conseils avisés, mes amis qui m'ont dit « d'aller jusqu'au bout. »

Je crois que j'avais besoin d'une bonne leçon. J'ai en effet essayé d'aller au bout des choses, des gens. J'ai découvert de la bonté, de vraies qualités. Et quand on découvre ça, on oublie tout le reste. Je crois surtout que j'ai laissé mon amour propre de côté. J'avais une trop haute opinion de moi-même. Pendant que je jugeais ceux qui m'entouraient, eux m'ouvraient leurs portes et m'offraient leur toit : « I was so stupid ».

Maintenant, je prends les choses différemment. Quand, par exemple, je croise une dinde dans la baignoire (c'est là qu'ils ont l'habitude de stocker les dindes), je ris au lieu de prendre un air dégoûté. Comme dit Papa, il faut savoir vivre de tout et savoir garder distance et détachement. Ma famille m'apprend à profiter de chaque instant ; ils disent qu'on ne peut jamais savoir de quoi sera fait le jour suivant. Noël a été si étonnant et si différent cette année. Le 24, à 5 heures, on a mangé ukrainien (ma famille est d'origine ukrainienne), puis on a chanté des chansons devant le sapin, c'était comique. Ensuite on a ouvert les cadeaux, tous emballés avec du scotch... Ça a pris une heure. Le lendemain, pour le réveillon, j'ai dû, en bonne française, goûter tous les vins. Il y avait de la vodka traditionnelle. La grand-mère a fini bourrée ! Elle n'arrêtait pas de dire « Bonne année » à tout le monde. J'ai mis un peu beaucoup de temps à découvrir que ma famille était merveilleuse. C'est pourtant bien le cas.

* * *

MON NOUVEAU MOI

Justine, Elgin, Texas, USA

Tous les jours je découvre une nouvelle personne en moi, plus forte, plus mature, plus indépendante, plus aimante et ce nouveau moi me ravit. Je me surprends tous les jours un peu plus à faire et à dire des choses que je n'aurais jamais osé faire ou dire en France.

CLASSE

Floriane, Owasso, Oklahoma, USA

C'était en début d'année ; ma prof d'anglais avait demandé qu'on écrive un essai. Il fallait pondre quatre pages en anglais, on avait une heure ! J'ai été prise de panique. Ma prof s'en est rendue compte, et, avant même que je ne dise quoi que ce soit, elle est venue me voir et m'a proposé de faire mon devoir en français. J'ai accepté, j'ai terminé mon devoir et elle l'a ramassé. Aujourd'hui, je ne crois pas qu'elle l'ait lu. Non, je pense qu'elle voulait juste m'alléger. J'ai trouvé le geste classe et le truc hallucinant. Je voulais simplement partager ça avec vous.

* * *

LE BUT DE MA VIE

Erwan, Kansas City, Missouri, USA

Nous sommes le jeudi 15 septembre, le jour du « First Season Game » à domicile...

Aujourd'hui, nous affrontons le lycée rival. J'ai intégré la « Junior Varsity Team » de « soccer » : je m'entraîne depuis maintenant deux semaines et le coach est bien content d'avoir un petit « Frenchy », motivé, qui apporte sa vision du jeu. Comme j'ai rejoint l'équipe dix jours après la rentrée, je sais que je vais démarrer le match sur le banc, par respect pour ceux qui ont commencé l'entraînement plus tôt que moi. À la mi-temps, on est menés 1-0. Il reste vingt minutes de jeu, la chaleur et l'humidité fatiguent les organismes... Le coach me demande de partir m'échauffer : je vais remplacer un attaquant complètement carbonisé. On obtient une touche, l'arbitre autorise le changement, j'entre donc en jeu. Un « Teammate » me lance la balle, je contrôle, je cours vingt mètres balle au pied, je prends de vitesse un joueur adverse, personne ne m'attaque, je tire : GOAL ! Les sentiments qui me traversent sont difficiles à décrire ! Je suis sur la pelouse depuis vingt secondes et je marque mon tout premier but ! Mes coéquipiers et « my host family » — présente dans les gradins — sont euphoriques. Je demande à mon équipe de ne rien lâcher : on peut encore gagner le match ! On marquera une nouvelle fois, sur corner, deux minutes avant le coup de sifflet final.

C'était le jeudi 15 septembre...

Sept ans ont passé depuis ce jour. Avec un peu de recul, je sais maintenant que « that day was the starting point of my American Dream ! » Premier match, premier but, première victoire !

* * *



*Annie et ses enfants, Laurent, Claire, Odile, Louis & Xavier — 1968
Article paru dans Trois Quatorze #57*

Annie, 84 ans, est devenue en 1981, année de la création de PIE, la première bénévole de l'association. La même année, elle a réalisé son premier entretien, préparé son premier participant au départ de longue durée, et animé son premier stage. Elle qui a centré sa vie sur les enfants et les adolescents – les siens et ceux des autres – a su créer avec PIE, une seconde famille. Elle est aujourd'hui sur le point de nous quitter.

Annie, l'heure de la retraite

Portrait

C'est un drôle de métier qu'elle a exercé. Examinons brièvement les conditions : travailler du matin au soir, du lundi au dimanche, accepter d'être dérangée après 20h (toute la nuit même... et même le week-end, surtout les premières années), n'avoir droit à aucun congé, faire preuve d'un engagement permanent et d'un dévouement certain pour son « entreprise ». Le travail en question est passionnant et prenant, fatiguant nerveusement autant que physiquement, mais si passionnant qu'on ne saurait se plaindre ! La rémunération est nulle, mais, c'est normal, puisqu'en retour, on est payé de reconnaissance et de gratitude. Ah, une dernière chose : à la signature de son contrat, le « travailleur » ne s'engage pas sur un an – ni même sur dix ou trente – mais sur toute une vie... une fois qu'il a « signé », il n'a aucune possibilité de faire marche arrière, sauf à être condamné... non seulement par la loi, mais, ce qui est bien pire, par sa conscience. Ce métier – une vie en fait –, on l'aura deviné, c'est celui de mère. Et l'entreprise qui vous embauche, n'est autre que votre propre famille.

Annie Bachelot est née en 1933. Elle a exercé ce métier, comme cela ne se fait plus – ou quasiment –, à savoir à l'ancienne, dans l'ombre, sans pratiquer aucune autre activité rémunérée, sans véritable possibilité de tracer son chemin ailleurs qu'en famille, sans autre espace d'émancipation et de liberté que ce cadre riche mais par définition restreint. Depuis la naissance d'Annie, les temps ont changé : la plus grande révolution culturelle – celle qui a permis à la moitié de l'humanité de revendiquer une nouvelle place – est passée par là : l'équilibre des familles a été profondément bouleversé, les pères sont un peu devenus des mères, et les mères, c'est heureux, ont pu tracer des chemins multiples et variés. Il ne s'agit certainement pas, ici, de regretter ce temps révolu, mais, à travers Annie, de saluer un membre de cette confrérie aujourd'hui quasi disparue : « Les travailleurs-mères » ; et de rendre un petit hommage à ces ouvrières d'une autre époque dont elle est finalement une sorte de témoin.

Annie a engagé sa « carrière » en 1956, à l'âge de 23 ans. En cinq ans, elle eut cinq enfants. La petite entreprise s'est agrandie pour une année, en 1973, à l'occasion de l'accueil d'une jeune Américaine, et un an plus tard elle a grossi encore, quand la tribu a accueilli un jeune Laotien de 13 ans pour un temps long, mais incertain... on peut dire de cette tutelle qu'elle ressemblait à une « adoption » sans contours précis. De mère, elle devint naturellement grand-mère – douze fois – puis arrière-grand-mère – trois fois. L'espace et le temps nous manquent pour décrire cette vie chargée, pleine de bonheurs

immenses et parsemée forcément de quelques tensions et de vrais drames. S'il fallait résumer la carrière d'Annie et l'annoter, les premiers concernés – ses filles et ses fils – se chipoteraient sûrement, car on sait que chaque enfant, au regard de sa personnalité, possède sa vision et sa lecture, elles-mêmes nourries du rôle qu'il s'assigne/ou qu'on lui assigne. Mais on peut avancer l'idée que tous ses enfants s'accorderaient sur le terme « d'engagement permanent » et de « bienveillance », et qu'ils ne pourraient nier que l'indispensable amour maternel en fut la ligne conductrice. Ils diraient sans doute aussi qu'à l'image de tout amour, celui-là leur donna de solides structures, qu'il leur fit beaucoup de bien, mais qu'il fit sûrement aussi quelques dégâts : c'est que, fût-elle maternelle ou filiale (et le « fût-elle » est ici un « parce que » maquillé), cette passion, qui se nourrit des intentions les meilleures, s'accompagne aussi de sa dose de possession, de démesure, d'intrusions et de retenues – sans doute aussi de castration – une dose dont il n'est pas toujours possible de s'abstraire et qui fait parfois souffrir certains proches (à commencer par les belles-filles) et, plus encore, certains de ceux qui ne font pas franchement partie du clan. Annie commit sûrement beaucoup d'erreurs, car c'est le lot de tout parent – eux qui, pour leur descendance, ne peuvent s'empêcher de rêver d'absolu et de perfection –, mais elle fit toutes ces erreurs avec ce souci permanent de bien faire, en veillant autrement dit en permanence à ce que sa « portée » se développe au mieux, et à ce que sa tanière reste ouvertement chaleureuse. Si on peut la soupçonner d'un certain dilettantisme intellectuel, on ne saurait l'accuser d'avoir manqué de rigueur en terme de temps, d'attention portée à ses « petits » : elle fut présente de l'enfance à l'adolescence avec un dévouement sans limites, faisant face au quotidien, à ses épreuves, ses maladies et ses chagrins. Tout ceux qui l'ont côtoyée savent que sur le terrain de l'éducation elle se sentait très sûre d'elle, qu'elle avançait sans angoisse et sans conflit intérieur, qu'elle faisait fi des théories et des modes, convaincue qu'en la matière, le bon sens, allié à un mélange habile de gentillesse et de rigueur, était synonyme d'intelligence (de celle que depuis Proust on appelle l'intelligence du cœur). Nombre de spécialistes de l'enfance auraient pu en terme d'éducation prendre des cours pratiques auprès d'elle. Elle fut une mère instinctive, presque animale, protégeant ses enfants, toujours et contre tous – parce que mère-nature lui avait dit de le faire – les défendant contre vents et marées, sans forcément d'objectivité, persuadée que faire preuve d'un peu d'injustice et d'aveuglement pour mettre en avant sa progéniture et la protéger était une forme suprême de justice. Une vraie mère.

Mère encore : elle qui était plus « spécialiste » de l'enfance que de l'adolescence a su profiter de PIE pour prolonger son expérience au-delà de son « petit » cercle et pour faire bénéficier de ses talents nombre d'enfants et de parents. Elle avait déjà été bénévole pour une association similaire, mais à la création de PIE, en 1981, elle s'est investie tête baissée dans le projet. Le fait qu'un de ses fils en soit à l'initiative n'y était pas étranger. Elle restait dans ce cadre familial qu'elle connaissait si bien. Elle fut donc la

première bénévole PIE, la première à interviewer un participant, la première à convaincre des parents, à les rassurer, les informer, les guider. De 1981 à 2008, elle a « accompagné » personnellement plus de deux cents adolescents dans leur expérience de vie à l'étranger et dans leur projet d'émancipation. La plupart se souviennent de ce rendez-vous crucial qu'est « l'entretien » qui précède le départ, lequel engage à la fois le projet et le voyage : d'aucuns évoquent Annie comme une femme qui « en imposait par sa stature » et « par une sorte d'autorité naturelle », d'aucuns de sa capacité à instaurer la confiance : « Je suis un anxieux... elle m'a tout de suite rassuré ; elle était rigolote aussi : une vraie maman ! », d'aucuns de la force qu'elle leur a donnée : « Elle m'a dit qu'elle avait rarement rencontré quelqu'un d'aussi bien que moi : ça m'a donné la pêche. D'ailleurs j'y crois encore ! » De 1981 à 2012, elle a animé tous les stages de préparation aux séjours, et à ce titre elle a dû croiser – voire même parler – aux sept mille participants que compte l'association. Durant ces stages, elle s'est tenue notamment disponible pour intervenir auprès des participants en cas de pépin physique ou de coup de blues. Elle qui avait eu une formation d'infirmière se retrouvait alors doublement dans son élément, entourée qu'elle était de tous ces/ses grands enfants, tous en quête, à quelques jours de leur départ, d'affection. Elle soigna d'ailleurs bien plus de bleus à l'âme qu'au corps.

Annie a eu un rôle central à PIE. Laurent, son fils, sait ce que l'association (dont il est délégué général depuis l'origine) lui doit : « Elle a été présente partout... dès le début et sans cesse. Nous étions tous très jeunes. Elle était notre caution : dans les réunions, dans la "gestion" des parents, par sa présence autant que par son action... » Il faut dire que trois de ses enfants étaient partis un an à l'étranger et que, sur le sujet, elle « en connaissait un rayon ». Elle fut membre fondateur de l'association, elle fut membre du conseil d'administration, elle en fut la secrétaire aussi ; elle fut correspondante, bénévole régionale, elle fit fonction d'accompagnatrice mais aussi de lectrice et de correctrice, et durant les stages, « d'infirmière » on l'a vu, mais aussi de « gardienne de nuit » parfois, et de « réveille-matin » souvent. Les petites tâches ne la rebutaient pas. Pour tous ces travaux, et au même titre que tant d'autres bénévoles après elle, elle ne toucha absolument aucune rémunération : elle fut, trente années durant, totalement bénévole. C'est sur cette base, sur ce travail de l'ombre – dont elle est la pionnière et le pilier – que l'association s'est créée et a fructifié : sans cette action de fond, les séjours n'auraient pas été possibles, du moins pas à ce prix et donc pas en si grand nombre. Participants, parents, salariés lui doivent à ce titre beaucoup.

Ses yeux, bleu perçant, n'ont reflété longtemps que du bonheur. La mort du fils recueilli Soth (il avait 22 ans) l'a atteinte en silence, mais sans déstabiliser totalement ses bases. La mort de sa fille Odile, vingt ans plus tard (elle avait 38 ans et 4 enfants) eut un

effet plus dévastateur : les peines toujours s'additionnent. Annie, qui avait jusque-là joué avec joie et abnégation ce rôle de refuge et de soutien inexpugnable de sa famille, ne pouvait plus assurer ce rôle. Ses yeux se chargèrent d'une peine inquiétante : la citadelle céda. Plus on était proche d'elle, plus on le sentait.

À PIE, étrangement, elle continua à tenir le cap, avec autant sinon plus de disponibilité. Peut-être comprit-elle encore mieux les parents, et peut-être sut-elle prendre encore plus au sérieux ce chagrin qui les anime tous lors des adieux précédant le départ. Sans doute alors pensait-elle avec tendresse aux futures retrouvailles ; sans jalousie, mais avec la conscience que la joie qui les accompagne – et qui se mesure toujours à l'aune de l'éloignement –, ne lui serait plus accordée, à elle.

Mère toujours : dans cette association, si féminine et si familiale, et dont l'objet était avant tout éducatif, Annie n'eut aucun mal à trouver sa place. « Dans les réunions, les rencontres, elle parlait peu, mais son expérience prévalait, et sa science des enfants aussi », nous dit Andrée, une autre bénévole. Et d'ajouter : « À PIE, elle avait clairement une place à part : elle était la matriarche. » Était-elle autoritaire ? « Absolument pas. Au contraire, elle faisait preuve d'une cordialité et d'une gentillesse indéniables, innées. Personnellement, je l'ai rencontrée à l'occasion du départ de ma fille. Elle nous a reçus un dimanche – ce qui m'avait profondément étonnée –, elle nous a accueillis comme des membres de sa famille, a levé toutes nos craintes en les anticipant. Quand on est sorti de chez elle, non seulement ma fille était prête à partir, mais Annie m'avait donné envie de faire la même chose qu'elle... le même "métier". J'étais sur le point de quitter l'enseignement et cela m'est apparu alors comme une évidence. J'ai rejoint un peu plus tard l'association et Annie est devenue mon "mentor", et, plus tard, une amie, une confidente. » Et de conclure : « Pour nous tous PIE a été et reste une deuxième famille et, indéniablement, Annie en est la mère. » Mère des participants, mère des bénévoles.

« Annie est un mélange de présence forte et de discrétion », ajoute Danièle, autre bénévole, autre amie. « C'est une femme droite. Elle est belle, élégante, elle a de la prestance et dégage chaleur et respect. Avec elle, il y a ce qui se fait et ce qui ne se fait pas : elle a un sens moral. On est tous admiratifs du couple qu'elle forme avec Bernard. On pense au premier abord que c'est lui l'autorité, mais c'est bien plus complexe que cela. À PIE, comme beaucoup d'autres maris, il l'accompagnait, mais l'autorité, c'était elle. Croyez-moi ! » dit-elle, « Annie, c'est quelqu'un ! » Et d'ajouter : « Là où elle était très attachante, c'est que sa prestance était très naturelle et qu'elle avait à la fois de la rigueur et beaucoup de fantaisie, et de l'humour aussi. Il suffit de voir le parcours de tous ses enfants, à la fois varié et original, pour comprendre qu'elle a mené une "entreprise" singulière. »

Il y a quelques années, Annie a perdu la vue. À PIE, elle s'est alors faite plus discrète. L'an dernier, elle a eu un accident cérébral. Elle s'est alors éloignée vers des contrées floues, des sphères nébuleuses et imprécises. Il y a peu, on lui a diagnostiqué un cancer... contre lequel elle ne se battra pas. Demain son métier s'achève, et avec lui son existence.

Annie n'aspire maintenant plus qu'au repos. Elle qu'on savait grande et bavarde, lentement se tait et se recroqueville. Mais avec noblesse. Elle s'efface et se retire, doucement, mais cette fois réellement. Elle se détache et nous quitte, son corps la lâche : c'est la loi de la nature. L'esprit qui la portait et l'animait, perdurera bien sûr, à travers ses enfants – qu'ils soient naturels ou spirituels – et à travers ses familles. Mais Annie, c'est incontournable, va bientôt et pour toujours prendre sa retraite, laissant tous ses enfants PIE orphelins.

Annie est morte le 5 mars 2017, à Narbonne





#1 — *Willem, journal* — En 2003, Willem, participant au séjour d'une année scolaire à l'étranger et bénéficiaire d'une bourse totale PIE, choisissait de partir vers un pays méconnu et lointain. Il nous racontait ses 4 premiers jeudis en Mongolie.

#2 — *Willem, journal* — En 2004, Willem brossait, pour 3.14, un rapide portrait de son pays d'accueil.

Willem, mes quatre jeudis en Mongolie

Journal

Jeudi 21 août.

C'est le jour de mon arrivée en Mongolie. Je viens y vivre une année. Je suis à bord d'un avion russe d'Aéroflot, un Tupolev 154. Je me réveille. Je discute avec les gens autour de moi. L'avion amorce sa descente, on aperçoit les montagnes, les troupeaux, les yourtes. L'avion se place face à la piste et atterrit.

Sur le tarmac il y a de vieux coucous à hélices de la compagnie mongole MIAT, de vieux hélicoptères de l'armée — ils sont tout rouillés — et d'autres merveilles aéronautiques, dignes de figurer au musée. Un bus vient prendre les voyageurs à la sortie de l'avion. Je récupère mes bagages et mon père d'accueil, Gantumur, vient à ma rencontre. Lhagva, ma mère, et Sunderja, ma petite sœur, nous attendent sur le parking. Le parking de l'aéroport est à peine plus grand qu'un supermarché.

Nous roulons vers la Capitale. On croise quelques voitures japonaises flambant neuves, signe de la réussite économique de leurs conducteurs, et puis de vieilles Lada militaires recyclées. On traverse le quartier de Buyant Ukha, le quartier pauvre de la ville : c'est une yourtville où s'entassent les nouveaux arrivants. On passe devant une centrale électrique et puis on rejoint Enkh Taivan, une des artères principales de la ville. On prend un chemin de terre entre deux palissades et nous arrivons dans mon quartier.

L'appartement est un trois-pièces avec salle de bains. Il ressemble à n'importe quel H.L.M. français. Après avoir mangé un peu, nous allons au bureau de mon père — il est directeur d'une entreprise générale de messagerie. Nous croisons de nombreux bus sur lesquels est écrit : « Développement coopération Mongolia-Japan ». Le long de la route, il y a des immeubles en construction pour nouveaux riches ; ils sont tout en brique. Nous passons devant le marché noir d'Ulaanbaatar ; il y a foule, plein de marchands de laine, de fruits, de légumes, de produits nettoyeurs...

Jeudi 28 août.

Le matin, nous allons chercher mon petit frère, Nyamtseren, à l'hôpital. Après, nous visitons le musée d'histoire naturelle, avec son dinosaure géant et sa collection d'animaux empaillés.

L'après-midi, je vais sur le terrain de sport, courir avec mes copains Ankhbayar (champion de Mongolie de sprint) et Munkhbayar. C'est le père d'Ankhbayar qui nous entraîne : il est prof d'athlétisme.

Jeudi 4 septembre.

Quatrième jour de classe. Le matin je fais mes devoirs : je rame.

L'après-midi ce sont les cours. Le professeur entre dans la classe, les élèves se lèvent, il dit : « Comment ça va ? » « Bien ». « Asseyez-vous ! » Il y a 5 à 6 cours de 55 minutes par jour. L'ambiance est bonne, les profs sont sympas. Les élèves portent une chemise blanche. Moi j'ai un costume, comme mon petit frère.

Le soir en rentrant, je découvre ma petite sœur avec le crâne rasé. C'est son anniversaire, elle a trois ans. Je remarquerai le lendemain qu'il y a beaucoup d'autres gamins au crâne rasé dans le quartier.

Jeudi 11 septembre.

Aujourd'hui, je crois qu'il ne s'est rien passé de particulier.



Soeur d'accueil de Willem, Oulaanbaatar, Mongolie

La Mongolie, vue par Willem

Portrait d'un pays d'accueil

Les règles de politesse et de civilité

Les Mongols sont moins « Monsieur, Madame » que les Français, ils sont plus décontractés. En Mongolie, tout est affaire d'âge. C'est l'âge qui détermine les règles de civilité. Les plus jeunes par exemple vouvoient les plus âgés. Un enfant va vouvoyer ses grands-parents, ses parents et ses frères et sœurs plus âgés. Les parents eux vont tutoyer leurs enfants. Les personnes du même âge ont également tendance à se tutoyer. C'est quasiment le seul critère hiérarchique, y compris dans la sphère publique. Un grand-père qui rentre dans un ministère va, par exemple, tutoyer un haut-fonctionnaire.

Ici on appelle facilement les gens par leur fonction. Du temps du communisme, si on croisait un directeur, on disait « Camarade-Directeur ». Aujourd'hui on dit juste « directeur » ou bien le nom, suivi de la fonction, par exemple : « Baatar, Directeur. »

Pour dire bonjour, c'est un peu comme en France. En ville, quand on connaît quelqu'un, on dit : « Bonjour, comment ça va ? » En dehors de la ville, c'est un peu différent, on dit bonjour à tout le monde, même à ceux que l'on ne connaît pas.

La vie politique

Seuls les plus âgés s'intéressent à la politique.

La Mongolie n'est plus communiste depuis 1990. Elle l'était depuis 1924. Les Mongols ont une attitude bizarre vis-à-vis des Russes et des communistes. Les Russes sont considérés comme des envahisseurs, ils ont colonisé la Mongolie, et en même temps leur empreinte est partout et la culture russe est partie intégrante de la culture mongole. Les Russes on ne les aime pas, mais ce sont les « plus proches de nous ». De même, il n'y a pas de rejet total de l'époque communiste. Staline est détesté, mais on trouve encore des statues de Lénine et du dictateur communiste mongol. Les vieux portent encore les médailles qui datent du temps du communisme. Aujourd'hui la Mongolie est entièrement démocratique, mais beaucoup de personnes, notamment la vieille génération, regrettent la « prospérité » d'avant. L'économie mongole est mal en point. Avant ce n'était guère mieux, mais tout le monde était pareil. Aujourd'hui, c'est un pays à deux vitesses, qui subit le choc de la modernité, qui est pétri de traditions et qui lutte avec ses archaïsmes. Il y a du tiraillement.

Le travail

Rien de bien particulier au niveau des horaires. D'une façon générale, j'ai tendance à penser que les Mongols sont un peu fainéants. D'ailleurs, « Fainéant », c'est une insulte assez courante par ici. Autre conséquence de la chute du communisme : le régime fonc-

tionnait sur une idéologie du travail qui s'imposait avec autorité. Le régime est tombé. Le relâchement est réel. La vieille génération s'en plaint.

Les passions mongoles

J'en citerai deux : la musique et le sport. La musique traditionnelle a une importance majeure. Le « Morin kuur » – violoncelle à deux cordes, au manche orné d'une tête de cheval – est l'instrument mongol par excellence. Même les jeunes l'écoutent. Ils aiment aussi beaucoup chanter. Ils chantent tout le temps. Face à la musique traditionnelle, il y a la musique d'influence occidentale : le rap (mine de rien, en mongol, ça marche !) ... et à peu près tout ce qu'on écoute en France.

En sport, il y a le même clivage : d'un côté le basket (joué par les jeunes) et de l'autre les sports traditionnels : lutte mongole (très populaire), courses de chevaux, tir à l'arc. On les appelle les trois sports virils. Ils sont à l'honneur les 13-14 et 15 juillet, à l'occasion du Naadam (fête nationale qui correspond au jour anniversaire de l'indépendance vis-à-vis de la Chine en 1921, mais qui trouve son origine dans la tradition guerrière). Les Mongols apprécient aussi beaucoup le sumo. Le champion du monde, Assashiurio, de son vrai nom Dagvadorj, est Mongol. Il est aussi célèbre que Zidane en France ... mais lui ne perd jamais !

Habillement

Même dilemme : les jeunes s'habillent à l'occidentale (« jean » la plupart du temps et costume-cravate en certaines occasions), mais ils aiment aussi sortir le costume traditionnel. Les vieux, eux, s'habillent très souvent avec le long manteau mongol, la longue ceinture de soie, le chapeau (type cow-boy), les bottes de cuir traditionnelles (avec le bout qui remonte vers le haut) ou les bottes de l'armée russe.

Hommes – Femmes

Il faut savoir que les femmes ont souvent de meilleurs postes et donc de meilleurs salaires que les hommes (car, contrairement à la France, les hommes et les femmes sont ici traités d'égal à égal). Les hommes doivent tous faire trois années de service militaire, et je crois que cela explique les difficultés qu'ils ont à étudier. Et les femmes me paraissent plus travailleuses. Il y a beaucoup de femmes professeurs, médecins ... Beaucoup d'hommes sont au chômage, traînent dans la rue, boivent. C'est un vrai problème mongol.

La vie familiale

L'autorité est détenue par le plus âgé. Si les grands-parents sont encore à la maison, ce sont eux qui dirigent, sinon ce sont les parents. L'aîné (fille ou garçon) a l'autorité sur les plus jeunes (un petit frère, par exemple, n'a pas le droit de parler rudement à son grand frère). Celui qui ramène l'argent a un certain pouvoir également. Or, en Mongolie, ce sont plutôt les femmes qui ramènent l'argent.

En France ce sont plutôt les femmes qui préparent les repas, alors qu'ici il n'y a pas de règle : cela peut être les grands-parents ou les enfants. À la maison, les enfants travaillent beaucoup plus qu'en France (ménage, etc.).

Il n'y a quasiment pas d'ordinateur à la maison, alors les jeunes se retrouvent dans des centres de jeu et jouent en réseau. Le cinéma coûte cher.

Nourriture, repas

Dans la matinée, on prend le thé, avec du pain ou des biscuits, parfois même les restes de la veille, et le soir, un vrai repas. Le rythme dépend un peu des heures de travail (il y a les écoliers du matin et les écoliers du soir). En général, on prend donc deux repas par jour. La cuisine n'est pas du tout influencée par l'Occident. Les ingrédients de base sont les pâtes (influence chinoise) et le mouton (typiquement mongol). On mange aussi du riz.

Garçons et filles

C'est un peu comme la France. Quand ils sont petits les garçons et les filles sont ensemble. Quand les garçons sont dans l'âge bête (10-15 ans), ils ne se mélangent pas aux filles. Et à partir de 16 ans, on voit les garçons et les filles ensemble. À ce niveau, ils sont assez libres. La Mongolie, on n'imagine pas, mais c'est plutôt cool comme pays. Et les hommes respectent plus les femmes qu'en France. Ils ont moins d'arrière-pensées.

Le Monde vu par la Mongolie

Les jeunes ne s'intéressent pas spécialement à ce qui se passe en Occident et en France. Même s'ils sont très influencés dans leur vie de tous les jours (sports, musique). Pour les adultes c'est différent. La France c'est le modèle, le raffinement, la culture, le Louvre, etc. Ils posent beaucoup de questions sur la France. Le paradoxe, c'est que les anciens s'intéressent plus au monde extérieur que les jeunes et qu'en même temps, ils sont plus respectueux de la tradition mongole, de ce qui a fait la Mongolie, de ce qui la distingue. Au niveau économique, la Mongolie est complètement tournée vers l'Asie, notamment vers la Chine et la Corée, ses deux plus proches voisins. Pour ce qui est des USA, c'est bizarre. Ils sont très critiques mais très fascinés et très influencés. Par rapport à l'Irak par exemple, ils se disent contre la position américaine, mais leurs troupes sont présentes là-bas.

Mentalités

Les Mongols sont plutôt décontractés, très accueillants, beaucoup moins critiques que les Français. Ils sont très respectueux de l'état, des politiques, de l'autorité en général (soldats, policiers). En France, on est anti-tout. Les Mongols sont très fiers de leur passé, de leur histoire, de leurs origines. Côté religion, il y a surtout des bouddhistes, et aussi des chrétiens, mais d'une façon générale, je ne trouve pas que les Mongols soient très portés sur la pratique religieuse.

Témoignages

Textes choisis

NAISSANCE D'UNE AMITIÉ

Meltem, Tasmania, Australia

Mois d'août en Tasmanie. Petite île en dessous de l'Australie. Terre insulaire capricieuse qui aime revêtir des manteaux de tempête et de pluie. Bout de continent évadé, composé d'immenses forêts, de solides montagnes et de ces bords de mer qui vous caressent les pieds. Nous étions deux étudiantes en échange, une Allemande et une Française. C'était seulement notre deuxième mois ici, on se connaissait à peine, mais on savait déjà qu'on se comprenait en tout. Nous aimions explorer chaque recoin de l'île et partir à la découverte. Un ami australien nous avait entendu parler dans le bus, l'idée d'aller se baigner en plein mois d'hiver l'avait séduit, nous étions partis tous les trois sur une plage au sable froid.

Nous avions posé la caméra en équilibre sur un muret et après avoir pressé la touche « Play », nous avions couru en maillot de bain sous les yeux ébahis de rares promeneurs accompagnés de leur chien. L'eau était fraîche, glaciale même, elle paralysait rapidement les membres. Mais il y avait la chaleur et la joie du moment, à regarder les courbures des reliefs aux alentours et à se dire, au milieu des rires, que cette première baignade marquait la naissance d'une belle amitié.

* * *

POUR LE MEILLEUR ET SANS LE PIRE

Valentin, Saint-Charles, Missouri, USA — Études supérieures aux États-Unis

S'il y a un truc que je ne regrette pas dans ma vie, c'est d'avoir pris cette décision de partir. De tout ce que j'ai fait, c'est la chose dont je suis le plus fier, car je sais pertinemment que ce que je suis devenu aujourd'hui, je le dois en grande partie à ce choix. Mes quatre années d'études aux USA m'ont rendu plus singulier. J'ai appris là-bas à dire « Oui »... « Oui » à presque tout. Dire « oui » pour se donner la possibilité de tirer le meilleur de toutes les situations. L'ouverture d'esprit a, je pense, quelque chose à voir avec cette idée d'être attentif et disponible à ce qui se présente. J'ai appris ainsi à être plus acteur de ma vie, à moins subir les choses de façon passive. Cette expérience m'a démarqué des autres. Et c'est pas si mal de se sentir un peu unique.

UNE VIE DANS UNE ANNÉE

Marine, Bristow, Virginia, USA

Une année d'échange ne commence pas au moment où vous rencontrez votre famille d'accueil. Elle ne commence pas le premier jour de lycée, ni même quand vous vous sentez pour la première fois « Homesick ». Elle commence quand vous recevez les premiers papiers à remplir, quand vous commencez à lire les règlements, quand vous passez des heures à lire sur le site les témoignages des anciens. Elle commence quand vous recevez votre lettre d'acceptation, quand vous annoncez à votre famille, à vos amis, à vos profs, que vous avez décidé de partir. Elle commence quand parfois vous vous réveillez le matin et que vous vous dites : « L'année prochaine, j'y serai », ou encore : « Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? » Elle commence quand vous recevez un mail, à 23 h, un dimanche soir, et que l'on vous annonce que vous avez une famille d'accueil, elle commence avec les premiers mails hésitants que vous échangez, quand, au lycée, vous ne cessez de rêver, elle commence quand vous vous rendez compte que vous n'avez pris aucune note en cours d'histoire, quand vous êtes devant votre feuille de bac, et que vous vous dites que c'est la dernière épreuve avant de partir. Elle commence quand vous devez dire au revoir à tous les gens qui comptent pour vous, quand vous devez faire votre valise et que vous vous cassez la tête pour faire loger dix mois dans vingt-trois kilos, quand vous prenez la route de l'aéroport et quand vous dites au revoir à votre famille. Elle commence avec les larmes que vous laissez couler, avec tout ce que vous ne dites pas, mais que vous pensez.

Et puis elle continue. Elle continue quand vous faites vos premiers pas dans l'aéroport, que vous cherchez des yeux votre famille, quand quatre fous vous sautent dessus, quand vous devez mettre votre cerveau en mode « anglais » et en mode « pas fatigue », et que vous essayez de former vos mots, et que le seul qui vous vient à l'esprit c'est « dormir ». Elle continue quand vous dormez la première fois dans votre nouveau lit, quand vous découvrez la maison, quand vous vous levez à 6 h pour prendre le bus jaune, quand vous comprenez que « Guitare » est un cours et que vous pouvez aussi prendre « Cuisine ». Elle continue quand la baguette commence vraiment à vous manquer, quand vous vous sentez terriblement Française, quand le lendemain devient plus compliqué que la veille. Elle continue surtout quand vous comprenez que cette année à l'étranger ne va pas continuer. Elle continue quand vous développez une relation intense avec le bacon, les oréos, quand vous savez dans quel placard est le beurre de cacahuète, quand vous devenez patriote, quand vous vous faites des amis du monde entier. Elle continue quand vous réalisez, après quatre mois sur place, que vous vivez encore dans une sorte de constant étonnement, quand vous avez l'impression que vous pouvez être qui vous voulez, parce que personne ne sait vraiment qui vous êtes. L'impression que vous pouvez devenir un nouveau « moi ». Un moi meilleur, patient, ouvert d'esprit, moins timide. Une année d'échange ne s'arrête pas. Elle ne s'arrête jamais. Une année d'échange ne se comprend pas vraiment, elle se vit. Une année d'échange ce n'est pas un an dans une vie, c'est une vie dans une année.

EN CHIFFRES

Bertille, Boise, Idaho, USA

15 ans, 1 rêve, 1 projet, 2 ans d'attente, 3 jours de stage, 43 kilos de bagages, 2 h à l'ambassade, des heures et des heures d'« au revoir », 8142 kilomètres, 8 h de décalage horaire, 10 mois de séjour, 1 ville, 250 000 habitants, 1 « Mall », 2 maisons, 1 cuisine, 3 frigos, 2 congélateurs, 4 salles de bain, 2 lavabos, 9 voitures, 1 piscine, 1 jacuzzi, 4 Imac, 1 salle de sport, 1 chien, 1 chat, 1 frère, 1 perruche, 1 lycée, 1 h de danse, 1 meilleure amie, 3 voyages, 5 classes, des amis en plus, 1 copain, 2 bouquins en anglais, 1 portable, 2 h de gym, 200 \$ de shopping, 2 centimètres de neige, 1 lunch box, 30 secondes pour comprendre une phrase, 5 h de basket, 1 costume pour Halloween, 1 h 30 à la messe, 2 rêves en anglais, 1 h d'équitation, des centaines d'e-mails, des milliers de photos, 2 kilos en plus, x sorties, x soirées, un grand besoin de sommeil...

Déjà deux mois de bonheur !

* * *

PERFECT NAME

Anonyme

Ma prof de cuisine s'appelle Miss Bacon.

* * *

NE PAS SE MENTIR

Pauline, Quarryville, Pennsylvania, USA

Il ne faut pas se mentir, les huit mois que j'ai passés ont été très durs : changement de famille d'accueil, solitude, envie de rentrer chez soi, etc. Je crois que j'ai haï chaque jour passé ici depuis mon arrivée ! Et pourtant, quand je pense aux huit mois dans leur ensemble – comme un tout – ils ont été grandioses. J'ai visité des tonnes d'endroits, fait des tonnes de choses, connu des tonnes de personnes. J'ai appris beaucoup de choses sur le monde, sur la vie, et surtout sur moi. Même si j'ai prié tous les jours pour pouvoir rentrer en France, je ne regrette en aucune façon d'être partie. Maintenant, il ne me reste plus que deux mois à vivre ici, et je réalise que tout ça va me manquer ! Je vois déjà ma mère d'accueil pleurant à l'aéroport. Je recommande à tous ceux qui ont vraiment envie de partir de le faire ; mais que ceux-là n'oublient pas une chose : ces dix mois dans un pays étranger sont réellement durs. Il faut être fort.

UNE PETITE BULLE

Mathilde, Ohope Beach, New Zealand

Lire « Trois Quatorze », c'est comme si on me racontait ma propre année, c'est comme si j'écoutais mon histoire. Je ressens exactement la même chose que toutes ces personnes qui, un jour, ont décidé de plonger dans l'inconnu, de se lancer dans cette expérience inouïe. J'ai vécu à « Ohope Beach ». Rien que le mot « Ohope Beach » – rien que sa sonorité – me fait vibrer, me plonge dans cette atmosphère paradisiaque. La maison était située à deux cents mètres de la plage et à cent cinquante mètres du port. Les habitants voyaient la vie en rose, ils ne stressaient pas, ils étaient accueillants...

Même plus que ça... super accueillants. On parlait – on vivait – surf, ski nautique, plage, fun. On était pieds nus. 24 h sur 24 d'art maori, de « Kiwi life ». J'ai eu la chance de sauver une baleine. J'avais une super famille, une génialissime sœur d'accueil. Et puis il a fallu quitter tout ça... Je hais le petit aéroport de Whakatane, où tout a pris fin si vite. Je le hais autant que j'ai envie de le revoir. Un jour.

Aujourd'hui je vis avec une petite bulle au-dessus de la tête, une petite bulle pleine à ras bord de souvenirs.

Et quand je relis « Trois Quatorze », ma petite bulle s'agrandit. Je tenais, à ma façon, à remercier tous ceux qui témoignent dans ce journal.

* * *

ALL BY YOURSELF

Astrid, Nippon

C'est à l'aéroport – une fois que je me suis retrouvée seule – que j'ai réalisé que ma vie tenait dans deux valises pleines à craquer. Soudain de grandes pensées m'ont traversé l'esprit : comme quoi j'étais grande, presque adulte... et comme quoi désormais, il me faudrait tout faire « by myself ». C'était grisant, tout d'un coup, cette impression de liberté : de la liberté qui débordait de partout, à ne plus savoir qu'en faire.

Après, j'ai commencé à trouver ça un peu déstabilisant, moins reluisant en fait. Je me suis rendu compte que mes parents avaient toujours été, pour moi, ceux qui savaient tout, ceux qui prenaient les choses en main, qui géraient, ceux vers qui je me tournais quand je rencontrais une difficulté, ceux qui par exemple auraient répondu à ma place à la question incompréhensible du douanier... Et soudain, à l'aéroport, j'ai réalisé que mes parents n'étaient plus là et que c'était à moi, à présent, de me débrouiller... seule.

On a beau partager notre expérience avec un nombre infini de personnes, on finit tôt ou tard par découvrir et par appréhender cette vérité essentielle : les plus grandes découvertes et les plus grands changements, on les réalise seul.

PAPA

Amandine, Waterford, Wisconsin, USA

Mon Papa, tu ne voulais pas que je parte... et pourtant j'y vais ! Depuis trois ans, tu t'y opposais. Tu connaissais mon envie profonde de tout quitter, de tout recommencer. J'ai essayé pendant trois ans de t'expliquer. Nous avons eu de longues discussions. Tu disais toujours : « Non ! » J'ai versé des larmes, tu t'en souviens ; ça ne servait à rien. Tu voulais que j'aie 18 ans, tu voulais que j'aie mon bac. Un jour tu en as eu assez, tu as décrété que le sujet était clos. En m'empêchant d'en parler, tu pensais sans doute que l'envie me passerait. J'ai bien essayé d'y penser moins ! J'y suis presque parvenue. Presque !

Mais « Trois Quatorze » continuait d'arriver à la maison, sans que tu le saches. Chaque numéro, chaque lettre me rendait triste. Je lisais. D'autres jeunes partaient, moi je restais. Je pleurais dans mon lit, avec le journal à mes côtés. Aujourd'hui, je vole vers Chicago, vers mon rêve. Car tu as fini par me dire : « Oui ! » Il y a dix mois exactement.

Un matin en allant au lycée, j'ai compris que ma place était vraiment de l'autre côté de l'Atlantique. Le soir, j'ai passé des heures sur le site web : je crois que j'ai tout lu, je n'ai pas détaché mes yeux. J'étais en larmes. C'est comme ça que tu m'as trouvée. Tu ne comprenais pas ce qui pouvait me mettre dans un tel état, ce qui pouvait à ce point m'attrister. Tu ne t'es pas énervé. Tu m'as juste écoutée. Tu as voulu comprendre le pourquoi du comment. Peu de temps après tu as dit : « Oui ! » Comme quoi il ne faut jamais abandonner. Je ne trouverai jamais les mots pour te remercier, pour te dire à quel point tu m'as comblée. J'ai un but dans la vie : montrer que je peux faire quelque chose d'extraordinaire, de différent. Je sais que cette décision t'a coûté, que toi et maman vous avez eu de la peine. Mais, sachez-le, vous m'avez permis de me réaliser.

Je ne commence pas un nouveau livre, je tourne simplement une page, j'entame un nouveau chapitre. Je n'ai pas assez de mots pour vous dire merci... mais merci infiniment. Je t'aime. Je vous aime. À bientôt.

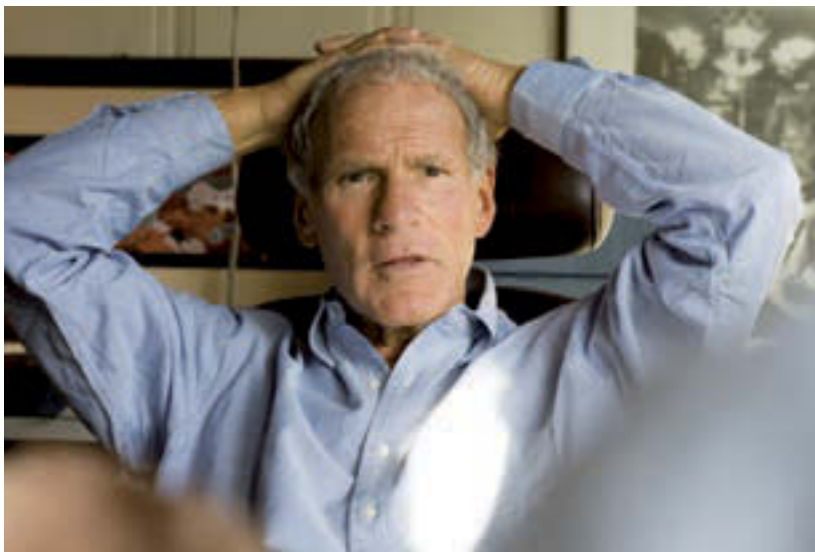
* * *

BURGER (HI)STORY

Léa, Missoula, Montana, USA

Il n'y a qu'aux États-Unis qu'un prof dessine à ses élèves un hamburger afin que ces derniers mémorisent la chronologie des rois de la période Stuart. Le ketchup ? Il représente la Révolution. Les olives ? Oliver Cromwell !

* * *



Bill dans son bureau de Laguna Beach, California, USA

Article paru dans Trois Quatorze #49

Bill Gustafson est le directeur d'ASSE, la "Non profit organization" partenaire de PIE depuis maintenant 25 ans. Grâce à son action, plus de cinq mille jeunes Français et au total plus de trent mille étudiants du monde entier ont pu vivre une année scolaire aux États-Unis.

Bill Gustafson is the CEO of ASSE (International Student Exchange), the non-profit organization which has been in partnership with PIE for 25 years. Thanks to his work, more than five thousand French young people have been given the opportunity to spend a school year in the United States.

Bill, sa vie est un jeu

Portrait

Il s'est donné une heure pour parler de lui et de son entreprise. Il entre aussitôt dans le vif du sujet : avec lui on ne se perd pas en chemin. Il déroule son parcours professionnel comme on déroule une bobine. Il parle et le récit vient. Il faut dire qu'il a le verbe facile, et qu'à l'évidence, il a l'esprit de synthèse. Un récit sans nœud, malgré un parcours naturellement semé d'obstacles et d'embûches. À l'écouter, on a cette impression rassurante que tout était en place, comme programmé, presque écrit à l'avance. On le croit d'autant plus qu'on comprend vite, à voir évoluer Bill, qu'il est passé maître dans l'art de l'organisation, qu'il pense avant tout à prévoir, à préparer, à planifier. Mais il apparaît dans le même temps que ce souci de la mise en place se double chez lui d'une conscience aigüe que tout dans la vie est aussi « affaire de conjonctures », et que le but ultime est de faire face aux imprévus et aux circonstances. Sa devise pourrait être : « Planifier au mieux et réagir aux événements tels qu'ils se présentent » — ou plutôt : « Planifier pour réagir au mieux aux événements qui se présentent. » En un mot : faire face au monde tel qu'il est.

Bill ne parle pas de son enfance — on apprendra seulement qu'il est né et qu'il a grandi à Chicago —, il glisse sur son adolescence, et n'entame le récit de sa vie qu'au sortir de l'université. L'essentiel, à l'entendre, semble se jouer autour de son activité professionnelle. Pour suivre sa logique — logique dont il n'est pas exempt —, et pour rendre compte du personnage, on a donc tendance, au terme de l'entretien, à poser les termes d'une équation toute simple : la vie (de Bill) = le travail.

BILL, LIFE'S A GAME — *He gave an hour of his time to speak about himself and his business. He gets straight to the point: with Bill there is no beating about the bush. He delivers his CV like a reel unwinding. He speaks well. Words come easily to him and he clearly has a gift for succinctness. His is an uncomplicated story, despite a path strewn with obstacles and pitfalls. Hearing him speak, we are given that reassuring impression that everything was there, programmed, almost written in advance. We feel as we see Bill's development pass before our eyes, that he has always been a master at organisation, that his first thought is to predict, prepare, plan. At the same time, however, it would appear that perfectionism is a problem which is all the more acute for him. His awareness of everything in life being also a matter of luck is heightened and the ultimate goal is to be ready for the unexpected, for whatever happens. His motto could be: "Fail to prepare, prepare to fail"; or rather "Be prepared to react as well as possible to events as they unfold." In short: tackle the world as it is.*

Quand, un peu plus tard dans notre rencontre, il coupera son récit pour énoncer sous forme de maxime cette idée incongrue que « le business est un jeu », on se permettra de compléter l'équation, et l'on en conclura alors que, pour Bill, la vie est tout simplement un jeu. « Oui, répète-t-il, le business est un jeu. Je ne devrais pas dire cela, mais j'en suis vraiment arrivé à cette conclusion. » Il a bien conscience qu'en assimilant les deux termes, il fait du travail – et de son corrolaire, la question des revenus – une question de plaisir. Il devine que la chose n'est politiquement pas très correcte, mais il sait aussi qu'en raisonnant ainsi il résout une des grandes contradictions de l'existence. Car Bill, à l'image de tout être humain – disons plutôt de tout être pensant qui n'a pas encore atteint l'absolue sagesse – est un anxieux. Et à ce titre, il sait bien que pour ne pas être écrasé par l'absurdité de la vie et du temps qui passe, nous n'avons comme échappatoires que le labeur et le plaisir. Alors, plutôt que d'opposer les deux, il a choisi de les réunir. En faisant du travail un plaisir, le plaisir, au lieu de l'user et de le détruire, le fortifie, et le travail, au lieu de l'ennuyer, le distrait. Dans le même ordre d'idée, parce qu'il a compris très vite que la paresse et l'indiscipline ont, elles aussi, leurs exigences, il a pensé très tôt que, quitte à s'imposer des contraintes, autant opter pour le labeur et la discipline, qui, au final, s'avèrent toujours plus valorisantes et gratifiantes que leurs contraires.

Le jeu pour Bill commence donc à vingt ans et des poussières, quand il est appelé sous les drapeaux et que, « guère enthousiaste à l'idée de partir au Vietnam », il choisit de s'engager pour trois ans dans un projet éducatif et social, au cœur d'une des banlieues les plus dures de Chicago. Il vient juste d'achever ses études. De son passage à l'uni-

Bill does not speak of his childhood – all we learn is that he was born and grew up in Chicago –, he glosses over his adolescence and only picks up his life story at the end of university. The essential thing, for him it seems, is his professional life.

In order to follow his logic –as he is a logical man– and in order to better understand him, as the interview proceeds, we might consider the man in terms of a simple equation: (Bill's) life = work.

When, a little later in our meeting, he cuts his story short with a maxim that expresses the incongruous idea that “business is a game”, we could be forgiven for adding to that basic equation, the formula “work = a game”. It follows on then, by a simple association of ideas, that for Bill, life is quite simply a game. “Yes, he repeats, business is a game. I shouldn't say it but that really is the conclusion I've come to.” He is well aware that, by assimilating the two terms, he is turning business –and therefore money– into pleasure. He accepts this is not very politically correct but he also knows that by reasoning in this way he is able to resolve one of life's great contradictions. Because Bill, like every other human being –or rather every thinking being who has not yet achieved absolute wisdom– is a worrier. As such he knows that to avoid being overwhelmed by the absurdity of life

versité de Tucson-Arizona, il semble aujourd'hui ne vouloir retenir qu'une chose : « L'école, dit-il, m'a apporté des outils. » Grâce à ses connaissances en marketing, business, administration, statistiques, communication et tutti quanti, le voilà au courant des règles et capable a priori « d'analyser les enjeux. » Mais maintenant il faut se lancer – comprenez : « Se lancer dans la partie » – car, « il n'y a que le terrain et la pratique qui permettent de réellement comprendre. »

La première manche est ardue : à Chicago, le terrain est miné et le jeu particulièrement rude : « Je me suis retrouvé professeur dans une école, dans le quartier noir probablement le plus violent et le plus chaud de Chicago : élèves armés de couteaux et de pistolets, insultes, passages à l'acte. Le premier jour, par exemple, un des jeunes a mis le feu au bâtiment. » Contexte pour le moins délicat : « J'ai vu arriver une jeune professeure avec de beaux cheveux blonds, qui parlait de donner de l'amour à de pauvres enfants ayant grandi dans la difficulté. Cette professeure s'est faite totalement détruire. Les "pauvres enfants" lui ont, par exemple, couvert les cheveux de bubble-gum et elle a dû se résoudre à les couper. À l'opposé, un type hyper-costaud, un ancien de l'équipe de football des "Bears", recruté par l'école pour son gabarit impressionnant, a voulu jouer les gros bras et s'imposer par la force. Il avait une belle Corvette toute neuve. Un jour, les élèves la lui ont totalement dépouillée. » L'apprentissage est sévère, mais aux dires de l'intéressé, « passionnant... amusant même. » Bill observe, navigue, s'impose. D'un côté, il ne lâche rien : « Si un élève m'insultait, je l'attrapais à l'avant-bras, et je le pinçais très fort, et je serrais de plus en plus fort jusqu'à ce qu'il s'excuse. S'ils cherchaient le rapport de force – et c'était leur

and the tyranny of time, the only two escape routes are work and pleasure. So, rather than opposing the two, he has chosen to equate them. In making work a pleasure... pleasure, instead of wearing him down and destroying him, builds him up; and work, instead of boring him, entertains him. Similarly, because he was quick to realise that laziness and indiscipline also take their toll, he decided early on that, if limitations were unavoidable, it was better to opt for work and discipline, which at the end of the day always prove to be more profitable and gratifying than their counterparts.

The game for Bill began when at just over twenty years old, he was drafted and "hardly eager to go to Vietnam", he chose instead to do three years in an educational and social project –the Cabrini-Green housing projects– in the heart of one of the most difficult neighborhoods in Chicago.

He had just completed his studies. It would seem that from his time at the University of Tucson, Arizona, one thing stayed with him: "School, he says, gave me useful tools." Thanks to his experience in marketing, business, administration, statistics and communication, etc., he was au fait with the rules and well able "to determine what was at stake." But now it was time to get involved, that is "to get involved in

mode de fonctionnement habituel –, j'étais capable d'aller très loin » ; d'un autre côté, « je savais les complimenter quand ils le méritaient, les occuper, les distraire, les amener à la piscine ou voir des rencontres sportives... » Il conclut : « Il fallait savoir être dur et bon, ferme et juste. » Au terme des trois années, fort de son expérience, Bill se voit proposer un job dans l'édition éducative. Cap à l'Ouest : Californie. Il trouve là son terrain de jeu de prédilection. Au fil des années, il établira ses quartiers à Laguna Beach, une ville qu'il ne quitte plus aujourd'hui que pour accomplir ses nombreux déplacements professionnels, à travers le monde. Il aime le climat, le contexte, le cadre de vie. Quelles que soient les propositions à venir, il ne sacrifiera pas ce cadre. Un bon joueur, on le sait, a ses habitudes : il aime se retrouver à sa table et dans son environnement.

En 1972, Bill accueille en famille une jeune étudiante Belge pour un été. Il vient de mettre le doigt dans un bel engrenage. L'expérience lui plait et l'intrigue. Lui qui n'est guère intéressé par la prime enfance, se passionne d'emblée pour ces programmes d'échanges, qui offrent aux adolescents la possibilité de réaliser le passage à l'âge adulte, dans un contexte où se mêlent la découverte de soi et l'ouverture sur le monde. Il ne le sait pas encore, mais il vient de trouver l'activité – donc le jeu – qui lui permettra de s'épanouir professionnellement. Il travaille d'abord un été pour l'organisme avec lequel il a lui-même accueilli, puis un autre, et un autre encore. Le boulot d'été – complément de son travail dans l'édition – se transforme en emploi à l'année. Au départ, enseignant pour le programme, il devient rapidement coordinateur local, puis coordinateur du sud de la Californie, puis coordinateur sur tout l'ouest américain. L'aventure s'interrompt provisoirement quand

the game”, as “we only fully understand once we are on the pitch and in the game”. At first it was hard-going; in Chicago the pitch is a minefield and the game is particularly tough: “I found myself a teacher in a school in probably the most violent and dangerous black neighbourhood in Chicago: students with weapons, knives and guns, insults, actual attacks.” The first day, for example, one of his students set the building on fire. Dicey situation to say the least: “I saw a young female teacher arrive, beautiful blonde hair, talking about loving poor children who had grown up in difficult circumstances. That teacher was totally destroyed. The ‘poor children’ covered her hair with bubble gum and she had no choice but to have it all cut off. Conversely, a really burly guy, a former Bears football player, recruited by the school for his impressive build, to act tough and be physically imposing. He had a lovely brand-new Corvette. One day, the students totally stripped it.” It was a steep learning curve for Bill but in his own words it was “fascinating, fun even.”

Bill watches, leads, commands. On one hand, he never gave up: “If a student insulted me, I’d grab their arm and pinch them very hard. I’d squeeze harder and harder until they apologized. If they were looking for a fight– that was what they were used to – I could go pretty far.” On the other hand, “I would compliment them when they deserved it, keep them busy, take them to the pool or to sports

on lui demande de rejoindre la Côte-Est pour prendre la direction du programme sur l'Amérique du Nord. Bill refuse. Après une parenthèse d'une année, mise à profit pour travailler avec son père dans son entreprise de pétrole – « Il me demandait toujours quand je prendrais un vrai boulot... ! » –, il est contacté par ASSE, un organisme créé sous l'égide du gouvernement suédois, pour développer les programmes d'une année scolaire à l'étranger.

C'est au cœur de cet organisme, dans un secteur qu'il connaît maintenant bien et qu'il apprécie, qu'il va développer son business. Il connaît les règles, il a déjà l'expérience du jeu, il est sur son terrain... Reste alors à établir une stratégie et à mettre en place les tactiques appropriées. « Au début, avoue-t-il humblement, même si j'étais convaincu du bienfait du programme d'une année, je ne croyais pas trop à son développement. » Mais en bon observateur, il voit les choses telles qu'elles sont et sait saisir la chance qui se présente. « Parfois, reconnaît-il, il faut savoir appuyer dans un sens, que l'on y croit ou non. Et parfois, avouera-t-il plus tard, il faut savoir cesser de "battre le cheval mort". » L'entreprise va prospérer, se développer, pour son bien, pour celui de son environnement, de ses associés et de ses partenaires, pour le bien surtout de tous les participants, de France et d'ailleurs, qui vont profiter du savoir-faire d'ASSE pour rendre possible ces séjours. Au départ, l'activité est modeste, mais bientôt ASSE accueillera plus de deux mille étudiants par an, et, dans la foulée, près de trois mille. Autant d'expériences passionnantes. Bill décrit une période dorée : « L'Amérique des années 70, 80, voire même du début des années 90, vivait l'affrontement Est-Ouest et était fière de proposer un modèle auquel elle croyait. L'accueil bénévole s'est développé dans

events..." He sums it up like this: "I had to learn how to be hard and yet nice, firm and yet fair." After three years, boosted by his experience, Bill was offered a job in schoolbook publishing. He headed west to California. There he found his playing field of choice. Over the years he was to settle in Laguna Beach, a town he now only leaves for his many professional trips around the world. He likes the climate, the surroundings, the way of life. Whatever proposals come his way, he will not give this up. A good player, as we know, has his habits: he likes to sit at his usual table in his usual place.

In 1972, Bill took in a young Belgian student for the summer. He was hooked. He enjoyed and was intrigued by the experience. A man with no interest in early childhood was suddenly fascinated by exchange programs offering teenagers the chance to mature into adults in an environment combining self-discovery and wider discovery of the world. Bill did not know it yet but he had found the activity, the business –the game– that would bring him success as a businessman. He started out one summer, then another and another, working for the same organisation that had sent him the student. The summer job –alongside his publishing work– became a full-time job. To begin with he taught as part of the programme, rapidly becoming local coordinator, then coordinator for Southern

ce contexte. » Des possibilités se présentent, des choix judicieux sont pris. C'est un bon jeu, dans les mains d'un bon joueur.

Aujourd'hui, les temps sont devenus bien plus difficiles. Bill est beaucoup moins optimiste pour les années à venir : « Ce contexte a disparu », dit-il, et d'évoquer aussi, à mots couverts, les autres obstacles : les années Bush, la crise, une forme aigüe de protectionnisme qui provoque des blocages partout dans le monde et qui fait prendre au Département d'État Américain des décisions drastiques rendant les conditions d'accueil scolaire chaque jour un peu plus difficiles. Mais Bill ne baisse – et ne baissera – pas les bras. Le jeu est aussi un combat. Il sait qu'abandonner est irrémédiable. Il a conscience qu'il faut parfois tenir une place prise, même au prix de gros efforts, quand on juge la position vitale ou nécessaire. On sent que le programme scolaire d'une année est à la fois son bébé et le père de tous ses projets – celui qu'il a fait et celui qui l'a fait – et on comprend que sur ce programme il ne n'est pas disposé à lâcher quoi que ce soit. Alors, il cherchera d'autres idées, prendra sûrement d'autres virages, tentera d'autres coups. Et l'on en vient à espérer que pour le bien de tous et surtout des étudiants, ces options et ces paris s'avèreront gagnants.

Les succès professionnels de Bill sont aussi des succès humains. Il conçoit, à n'en pas douter, les vraies relations professionnelles – du moins les durables – en terme d'amitié. On le sent reconnaissant et fidèle, et absolument attaché à ces valeurs. Après tout, on joue mieux entre amis !

California, then coordinator for Western America. The adventure was briefly suspended when he was asked to go to the East Coast to head up their North American programme. Bill refused. After a year-long break, when he took the opportunity to work in his father's oil company – "He was always asking when I was going to get a real job! – Bill was contacted by ASSE, an organisation created under the aegis of the Swedish government to develop academic year programmes.

It was within this organisation, a sector he knew and liked, that he was to develop his own business. He knew the rules, had experience of the game, was on home ground. All that remained was to develop a strategy and apply the appropriate tactics in place. "In the beginning, even if I was convinced of the benefits of a year-long programme," he admits frankly, "I hadn't much belief in its future." But, ever observant, he sees things as they are and could grasp opportunities. "You have to know, he acknowledges, when to press ahead in one particular direction, whether you believe in it or not. You also have to know", he admits later on "when to stop 'flogging a dead horse'." The business was to prosper and develop on its own account and to the benefit of all concerned with it, associates, partners, especially all the participants from France and elsewhere, whose stays

Bill aime le bon temps : celui passé avec ses proches, à causer, à manger, à refaire le monde. Il prend le temps de décrire la pièce dans laquelle il travaille et où tout a commencé, et parle de Susan, présente à ses côtés depuis les premiers jours. On pense alors à Proust qui prétend, à juste titre que renoncer à une heure de travail pour une heure de causerie, c'est sacrifier une réalité pour quelque chose qui n'existe pas, et l'on se dit qu'en choisissant de travailler avec ses amis et ses proches, Bill a fait des causeries son travail, de l'utile l'agréable, et qu'il a réussi ainsi à ne sacrifier ni l'un ni l'autre. On quitte Bill alors qu'il s'apprête à rejoindre une réunion. On s'attarde encore un peu pour évoquer son prochain déplacement. On parle de voyages – il en fait tant – et de la nécessité de bouger et de voir le monde, histoire d'avancer et de rebondir : « Quand on a connu plusieurs endroits, dit-il, on ne peut plus se contenter d'un seul. » On parle de planning et d'organisation encore. Il nous explique comment il se prépare valise, passeport, documents – et l'on devine chez lui un souci permanent du détail. Bill ne perd rien, n'oublie pas grand chose : on apprécie son sens certain de la précision. On parle de l'ordinaire, du quotidien fait de ces habitudes et de ces répétitions qui servent à se structurer et à se rassurer en même temps.

Demain Bill sera loin : à l'autre bout du monde. Il entamera en Nouvelle-Zélande une autre journée de vie et de labeur. On voudrait le plaindre, mais on n'y parvient pas, car en travaillant chaque jour à ce qu'il aime, il arrive à nous faire croire que jamais il ne travaille. En réalité, il ne fait que participer, le plus habilement possible – et, il faut bien le reconnaître, avec une certaine réussite – à ce grand jeu, prenant et surprenant, qu'on appelle la vie.

were made possible by ASSE's know-how. Initially, it was slow to get going, but ASSE soon had 2 000 students per year and at its peak nearly 3 000. So many fascinating experiences. Bill describes one golden era: "The America of the 70s and 80s, even the beginning of the 90s, was caught up in the Cold War and was proud to showcase a model it believed in. Hosting students voluntarily developed in this setting." Possibilities arose, wise decisions were taken. It was a good game in the hands of a good player.

Today, times have become much more difficult. Bill is much less optimistic about the future: "That setting has gone" he says, implicitly alluding to other obstacles: the Bush years, the financial crisis, an acute form of protectionism which blocked channels across the globe and forced the American State Department to take drastic decisions, complicating school hosting conditions a little more each day. But Bill did not – and never will – throw in the towel. The game is also a battleground. He knows that if you give up there is no way back, that sometimes you have to stand your ground, even at great cost, when it is necessary. You get the feeling that the school programme is his brainchild and at the same time the father of all his projects –he has begotten it and it has begotten him– and it is clear that where the programme is concerned he is not prepared to give any-

thing up. So he will look for new ideas, certainly take new corners, try out new things and for everyone's sake, but especially for the students, we hope that these new paths bear much fruit.

Bill's professional successes are also human successes. He sees genuine professional relationships –at least lasting ones– in terms of friendship. He comes across as grateful, loyal and absolutely dedicated to his values. After all, it is better playing with friends! Bill likes good times, time spent with those closest to him, chatting, eating and setting the world to rights. He takes time to describe the room he works from, the place it all began, and talks about Susan who has been by his side since the early days. We are reminded of Proust, who rightly claimed that giving up an hour's work for an hour's conversation with a friend is sacrificing reality for unreality. But in choosing to work with his friends and family, Bill has made talk his work and business his pleasure, and in so doing he sacrifices neither. I took my leave of Bill as he was about to go to a meeting. We linger a little longer to discuss his next trip. We talk of travel –he travels a lot– and the need to get about and see the world, to move forward and branch out. "When you have been to so many places" he says "you can no longer settle for just one"; and we are back to planning and organisation once more. He explains how he gets ready –suitcase, passport, documents– and reveals an eye for detail. Bill never loses things and rarely forgets anything: he has a noteworthy sense of precision. We talk about daily life and those habits and repetitions that provide both structure and reassurance.

Tomorrow Bill will be far away: on the other side of the world. In New Zealand, he will start a new day and a new day's work. We cannot pity him for he has made us believe he never actually works, because each day he does only what he loves. In fact, what he is really doing is taking part most cleverly and, it has to be said, most successfully, in this great game, this spellbinding, surprising game we call Life.

Article previously appeared in Trois Quatorze #49

Catherine et Henri : nous ne sommes pas propriétaires de nos enfants

Entretien

Catherine Bargès et Henri Keraudren sont les parents d'une famille « recomposée » de cinq enfants. Ils sont adeptes des séjours de « longue durée » à l'étranger avec, en moins de cinq années, deux départs et trois accueils. Ils nous livrent ici quelques réflexions simples et profondes sur la notion d'accueil et nous amènent à réfléchir sur ses enjeux propres. Ils évoquent, entre autres, les risques inhérents à ce genre de séjours... des risques qui se marient mal avec cette idée du principe de précaution, ce concept difficilement applicable dans les relations humaines, et qui, en matière de voyages culturels et linguistiques, pollue quelque peu l'air du temps. Ils nous invitent somme toute à dédramatiser « l'accueil ».

3.14 — Comment vous est venue l'idée d'accueillir ?

Catherine — Tout a commencé avec le départ de ma fille. Léonor n'allait pas trop bien : disons qu'elle ressentait un peu de mal-être. Elle nous a parlé de son projet – partir une année scolaire à l'étranger –, nous a montré le site de PIE et nous a convaincus. De mon côté, j'ai convaincu son père, qui au départ ne voulait pas la lâcher. Il se trouve que Léonor avait une motivation énorme dont, bizarrement, PIE à l'époque a vraiment douté... au point d'ailleurs de mettre en cause son départ ! De ce fait, Léonor a engagé elle-même des recherches pour se dégoter une famille d'accueil. Et elle a fini par se trouver une famille ! Les difficultés qu'elle a pu rencontrer pour être accueillie, nous ont sans doute fait réfléchir à la notion globale d'accueil.

Henri — À l'origine, sans forcément évacuer la question ni rejeter clairement toute idée d'accueil, nous n'étions pas vraiment dans la logique d'accueillir, mais le fait qu'elle rencontre des obstacles nous a certainement amenés à nous questionner sur le sujet. Il nous est finalement apparu assez naturel d'ouvrir notre foyer. On a peut-être également cherché à combler le petit vide que laisserait le départ de Léonor. Et, sans le formaliser vraiment, on s'est peut-être dit aussi, à l'époque, que le fait d'accueillir allait faciliter le départ de Léonor ! Qui sait ?

3.14 — Vous êtes ce qu'on appelle communément une famille « recomposée ». À quel point cela a-t-il pu jouer dans votre décision ?

Catherine — Disons que chez nous « ça va et ça vient », La ventilation ne nous fait pas peur. Nos enfants n'ont pas tous les mêmes parents, alors cette idée de mélange nous est familière. Notre fratrie est à la fois soudée et éclatée. Cela facilite l'ouverture.

Henri — Par la force des choses, on ne sent pas propriétaire de nos gosses. Je crois personnellement que nous ne devons pas nous approprier « nos » enfants. Dans cette optique, un gosse qui vient d'un autre horizon, peut facilement intégrer notre espace et notre environnement.

3.14 — Dans la mesure où les enfants ne sont pas votre propriété, un enfant « étranger » n'est pas moins chez vous que ne l'est un des vôtres. Il lui est plus facile, selon vous, d'être l'égal des autres. C'est cela ?

Henri — Oui, on peut dire les choses comme ça.

Catherine — Les gens nous demandent par exemple pourquoi Erlend, que nous accueillons en ce moment, vient avec nous en vacances. Nous répondons tout simplement qu'il vient avec nous parce qu'il fait partie intégrante de notre famille.

Henri — Les gens nous demandent toujours ce que nous recevons en échange de l'accueil. Ils n'envisagent un accueil qu'au nom de cette réciprocité, à savoir : un départ = un accueil. Or, nous ne voyons pas – ou plus – les choses comme ça. Quand Guillaume, mon fils qui est aux USA actuellement, va rentrer, il se peut très bien que l'on continue à accueillir.

Catherine — Tant qu'on a une chambre de libre, c'est envisageable.

3.14 — Erlend est le troisième jeune que vous recevez. Quelle leçon tirez-vous des deux premiers accueils ?

Catherine — Pour faire simple, je dirais que la façon dont un accueil se passe dépend essentiellement du caractère de celui ou de celle qu'on accueille. Saki, la jeune Japonaise que nous avons accueillie il y a quatre ans, était très introvertie, très isolée. Cela a sans doute compliqué les choses. Les difficultés de Saki ont été accentuées aussi par son niveau de français qui était vraiment faible. L'adaptation scolaire a été plus difficile. Elle a dû souffrir en classe. Saki était gentille, il n'y a pas eu de gros problèmes... mais nous ne l'avons jamais sentie vraiment ouverte et épanouie.

3.14 — Vous avez pourtant renouvelé l'expérience ?

Henri — Oui, car dans ce genre d'aventure, il faut accepter de rencontrer des obstacles.

Catherine — Cordelia, la jeune Américaine que nous avons accueillie en 2010, s'est très vite liée avec Sophie (la fille aînée d'Henri Keraudren – N.D.L.R.). Elle était charmante. On peut dire que ça a « roulé ». Après, Sophie est partie. On a fait un break d'un an à l'accueil. Et cette année, avec le départ de Guillaume aux USA, on a choisi d'accueillir à nouveau. On avait déjà reçu une Américaine et une Japonaise, alors on a opté pour la vieille Europe, en accueillant un jeune norvégien...

3.14 — Quelles sont les difficultés majeures que l'on rencontre lorsqu'on accueille sur la longue durée ?

Catherine — L'accueil ce n'est pas un truc bien compliqué. À dire vrai, c'est bien plus simple d'accueillir des adolescents étrangers que d'élever ses propres enfants. Ils ne vous répondent pas, ils sont gentils, polis, obéissants ! (Elle rit) Franchement, j'en prends quinze comme Erlend ! La seule condition c'est d'avoir quelqu'un d'à peu près bien élevé et respectueux des autres. À partir de là, c'est un jeu d'enfant. Et puis, avec PIE, si ça devient insupportable, on « remet » le jeune dans l'avion ! Tandis que nos propres enfants, on ne peut pas les renvoyer. On doit faire avec ! (Rires à nouveau.) Quiconque a eu des enfants, sait qu'il faut renoncer à des choses. Avec un étudiant d'échange, vous ne renoncez à rien de particulier. En tout cas à rien de plus.

3.14 — Vous avez un exemple d'une situation plus facile à vivre avec un jeune que vous accueillez qu'avec vos enfants ?

Catherine — Vous voulez un exemple ? Et bien Erlend, si je lui demande d'aller promener les chiens, même si ça lui casse les pieds, il va le faire. Tandis qu'avec nos enfants, il faut négocier en permanence. Ils vont boudier, râler. Je crois que le fait de vivre ailleurs fait grandir les adolescents, parce que cela leur donne des responsabilités et de la distance. Quelque part, je trouve qu'Erlend est vraiment adulte dans sa tête !

3.14 — Qu'est-ce qui pourrait vous dissuader d'accueillir ?

Catherine — Je ne vois pas. Si quelqu'un veut tout maîtriser, tout planifier, il vaut mieux qu'il s'abstienne d'accueillir. Cela va tellement dépendre de la personne que vous aller recevoir et de la façon dont vous allez vous entendre avec votre hôte. Si vous pensez pouvoir gérer l'accueil en faisant une « étude sur plan », il vaut mieux ne pas se lancer dans l'aventure.

Henri — Moi, la seule chose qui pourrait me faire peur c'est l'idée que le gamin soit incontrôlable, qu'il n'écoute rien, qu'il n'en fasse qu'à sa tête – du genre rentrer à 3 h du matin sans nous prévenir, ou boire, ou... etc. Mais, dans ce cas-là, on sait qu'il y a un cadre et une association autour, et, comme dit Catherine, on sait qu'à la limite on peut ne pas garder le gamin en question. Mais à la base, on a plutôt tendance à faire confiance.

3.14 — Pourquoi et comment avoir choisi Erlend ?

Catherine — Il y avait donc cette idée de recevoir un Européen. On a vite opté pour un garçon, histoire de veiller à préserver le principe de parité. À partir de là, on a vite sélectionné un jeune Tchèque... et Erlend. Et ce dernier s'est imposé naturellement, notamment à travers sa présentation.

Henri — PIE nous a guidés en nous proposant des participants. On a choisi le jeune qui nous semblait le plus en phase avec nous. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Catherine — On essaie bien entendu de se focaliser sur la qualité morale, mais c'est toujours un pari. Moi, personnellement, je me méfie un peu des jeunes qui sont issus de milieu très favorisé, et pour qui la vie serait a priori trop facile.

3.14 — Y a-t-il eu un décalage entre le Erlend du dossier et celui avec qui vous vivez depuis maintenant six mois ?

Catherine — Pas vraiment. Il faut dire qu'avec l'expérience, on refuse d'imaginer quoi que ce soit, avant de connaître de visu notre hôte et de partager avec lui notre quotidien.

Henri — C'est vrai qu'on ne se projette plus trop. Il faut essayer de prendre la personne telle qu'elle est et puis de faire l'amalgame. Il y a la personnalité et celle des membres de notre famille... Après on doit se débrouiller avec tout ça : on touille. Et le jeune, de son côté, touille également.

3.14 — Vous sentez-vous obligés envers le jeune que vous accueillez ?

Catherine — On voudrait être très présents. Or, on travaille beaucoup. Alors, parfois, on a des remords. On se dit que l'on n'en fait pas assez. Mais en même temps, Erlend fait sa vie, il est très indépendant, il a ses copains... Et c'est très bien comme ça.

Henri — On applique vraiment ce principe tout bête qui consiste à faire « comme avec ses propres enfants ». Je dirai qu'on a même tendance à en faire un peu plus.

Catherine — Il faut bien avoir conscience que les débuts sont durs pour le jeune, et donc pour nous. Les premiers temps sont pénibles parfois. On n'aime pas voir son hôte un peu triste, le sentir malheureux parfois, souvent perdu ou en manque de repères. Mais cette étape passe vite. Dans le cas d'Erlend, ça a duré une semaine tout au plus.

3.14 — Les difficultés rencontrées par vos enfants durant leur séjour à l'étranger vous ont-elles aidés à appréhender l'accueil, et inversement ?

Catherine — Dans le cas de la première famille de Léonor, on s'est un peu demandés pourquoi la famille américaine l'avait accueillie, et quelles étaient ses réelles motivations. Alors, oui, cela nous a fait réfléchir sur ce qu'était l'accueil. On est forcément un peu plus attentif quand on a repéré des failles chez les autres. En tant que famille d'accueil, on réalise peut-être un peu mieux que les autres que ce type de séjour est un engagement des deux côtés : du côté de la famille et du côté de l'adolescent. Or, nous avons constaté que le niveau d'investissement de tous les acteurs était très variable. Je parle des familles, des jeunes et même des bénévoles des organismes. Guillaume, le fils d'Henri, a dû faire face à une situation assez difficile qui l'a amené à se débrouiller un peu seul.

Henri — Oui. Et, j'aurais tendance à dire que c'est très bien comme ça. Ce séjour est une école de vie. Il faut le prendre comme tel et accepter les risques inhérents à tout parcours initiatique. Au XIXe siècle, il était admis et fréquent, dans les milieux cultivés, que le voyage et l'apprentissage des langues à l'étranger fassent partie de l'éducation

et de la formation d'un « gentilhomme ». Les jeunes des milieux favorisés partaient des mois à Florence, à Venise, Dresde, Amsterdam... Ils parcouraient le monde et apprenaient la vie. Or, aujourd'hui, un tel projet paraît totalement fou à beaucoup de parents. Ces derniers, quand ils laissent partir leur enfant, le font souvent à leur corps défendant. Quand leur enfant veut partir, ils disent « oui », mais ils sont terrorisés à l'idée de tout ce qui peut lui arriver, à l'idée qu'il parte dans l'inconnu. Or une certaine forme d'incertitude accompagne nécessairement un tel projet. Je crois que le type de séjour que vous mettez en place – et qui redonne vie à ce « temps de gentilhomme » – crée par essence de l'anxiété et n'est, de fait, malheureusement pas très en phase avec la société hyper protectrice que nous connaissons.

3.14 — Vous êtes en train de nous dire qu'il n'y a pas, par définition, de parcours initiatique sans épreuves, sans obstacles, donc sans danger, et que cette notion de risques n'est pas en adéquation avec l'époque ?

Catherine — C'est exactement cela. L'essence même de votre association – son objet – va quasiment à l'encontre de la tendance dominante qui voudrait que nous contrôlions toujours tout, qui voudrait que nous soyons toujours rassurés. On ne supporte plus le « fatum ». Or, reconnaissons qu'il y a quelque chose de paradoxal à vouloir envoyer son enfant un an à l'étranger sans accepter la prise de risque associée. C'est pourquoi, je sens une vraie menace sur votre activité. Le paradoxe est d'autant plus important que l'on a à la fois peur du désordre, de l'inconnu et que, dans le même temps, on cultive justement une certaine forme de désordre en supprimant toute forme de verticalité et d'autorité. Dans le cas des séjours qui nous intéressent, si vous omettez par exemple de tenir compte de la famille d'accueil, en considérant que l'enfant est l'unique référent, vous risquez de perdre toute maîtrise et tout contrôle.

3.14 — L'idée pour un participant de rester en permanence connecté à son pays d'origine – et notamment à ses parents naturels – (ou inversement), fait selon nous partie de ce processus de sécurisation. En tant que famille d'accueil, souffrez-vous de cela ?

Catherine — Il est certain que les jeunes passent beaucoup de temps à communiquer, au téléphone ou via internet, avec leur famille naturelle ou avec leurs amis, et que cela complique leur intégration.

3.14 — C'est vrai au niveau linguistique. C'est vrai aussi au niveau relationnel. Les participants ont tendance à croire que leur problème va se résoudre depuis leur pays d'origine. Quand ils sont aux États-Unis, ils attendent qu'une solution miracle leur parvienne depuis l'autre côté de l'Atlantique, au lieu de la rechercher dans leur entourage, auprès de ceux – famille, amis, délégués – avec qui ils vivent.

Catherine — Et cette façon de faire n'est, qui plus est, pas très agréable à vivre pour une famille d'accueil.

Henri — Il est vrai que cela peut être perçu par la famille d'accueil comme une façon de « ne pas jouer le jeu ». Je m'efforce pour ma part, avec mon fils qui est actuellement aux États-Unis, de limiter autant que faire se peut les communications. Je crois vraiment que plus le participant conserve de relations avec son pays d'origine moins il est amené à en établir dans son pays d'adoption. Ajoutez à cela les problèmes inhérents à la remise en cause des structures de pouvoir et d'autorité et vous arrivez à un gros « pataquès », à une impossibilité de prendre les décisions sereinement. Cette nouvelle forme de communication traverse toutes les sphères de la société, mais dans le cadre des échanges d'adolescents, j'imagine que ces tout nouveaux moyens dont on dispose peuvent se transformer en outils dangereux. Le poison de l'instantanéité, dans le cas de PIE, peut s'avérer vénénéux !

3.14 — Vous mettez le doigt sur un vrai problème. En moins de quinze ans, l'activité à ce niveau a totalement évolué. On pourrait dire, en caricaturant, que les parents naturels aujourd'hui sont au courant d'un problème avant même qu'il ne survienne ! Nos circuits classiques d'information sont donc court-circuités et le rôle de médiateur des organismes est, par la force des choses, perturbé et affaibli, voire annihilé. Pour bien faire, il nous faudrait vraiment aller « plus vite que la musique ».

Catherine — La seule parade à cela consiste à ouvrir de plus en plus de parapluies...

Henri — ... Ou à établir un code de déontologie de plus en plus strict.

3.14 — C'est ce que l'on fait en affinant en permanence la « charte du participant », mais cela va parfois à l'encontre du bien-être de tous. Et cela ne supprime pas toutes les menaces.

Henri — En permanence, on enlève au séjour un de ses intérêts principaux, à savoir : mettre le jeune face à ses responsabilités, lui apprendre à les affronter, à prendre des décisions... en un mot : l'aider à grandir !

3.14 — Revenons, pour finir, à l'accueil proprement dit. Qu'est-ce qui vous paraît essentiel à une bonne relation ?

Henri — Le fait de partager le quotidien, de la façon la plus simple possible. La meilleure parade à toute cette vie virtuelle, qui existe et contre laquelle de toute façon on ne peut pas lutter, c'est le « vivre ensemble » : les petits-déjeuners, les repas partagés, les vacances, les jeux : les petites choses. Ja Entretenir une certaine vie commune permet de garder le fil.

Témoignages

Textes choisis

OSMOSE

Benoît, Ciudad Mante, Mexico

Il est dit que le bonheur est la période comprise entre deux malheurs. Dans mon cas, le premier malheur a été mon bac... le deuxième je préfère l'ignorer. Je suis ici depuis un mois, et sans prétendre connaître le Mexique, je crois déjà pouvoir affirmer que je l'adore et que mes préjugés ne témoignaient que de la limite de mon imagination et du malheureux pouvoir des clichés type « cartes postales »... Désolant !

Aujourd'hui, le temps des surprises, de l'étonnement, des incompréhensions a presque passé. et le charme demeure. Je suis content d'être ici : à tous points de vue...

Ma ville est plutôt pauvre, c'est pour cela d'ailleurs, que lorsque quelqu'un, dans la rue, me demande si elle me plaît, il accompagne presque toujours sa réponse d'un sourire, comme s'il voulait anticiper une réponse négative de ma part. Mais la réponse est toujours positive alors son sourire devient un remerciement.

Ma famille, je l'adore ! Chacun de ses membres m'offre quelque chose : un peu de rire, beaucoup d'enseignements, une bonne dose d'affection.

* * *

DE BRUIT ET DE POUSSIERE

Romain, Manhattan, USA

Nine Eleven — Je pense tout le temps à cette journée ; trop souvent, du moins. Elle est présente en moi. On était arrivés la veille. Au moment où le premier avion a pénétré dans la tour, on faisait la queue à Battery Park pour prendre le Ferry pour la Statue de la Liberté (N.D.L.R. : Battery Park est à quelques blocs de W.T.C.). On a simplement entendu une explosion. On a tout de suite pensé à une bombe, mais on ne voyait pas la tour. Le deuxième avion est arrivé un peu plus tard. Celui-là, on l'a vu de près : deux cents mètres, pile au-dessus de nos têtes. Un bruit effroyable. La fille à côté de moi a dit : « Oh ! Mon Dieu, il vole bas. » Je l'ai rassurée, je lui ai dit que c'était normal, car « l'aéroport n'était pas loin ». Trois secondes après, il s'est crashé dans les tours. Ça on l'a vu, on l'a bien vu. On a halluciné, on ne comprenait rien. On voyait, mais on ne réalisait pas. Le fait de ne

rien comprendre en anglais ajoutait à la confusion. On est descendus du ferry, on est partis s'abriter dans le parc, les gens criaient, pleuraient, tout le monde avait son portable à la main. Plus tard et soudainement, tout a tremblé sous nos pieds, et un gros nuage est arrivé sur nous. On ne voyait pas les tours, alors on comprenait encore moins. Là, on a eu peur, c'était un peu la parano, car on avait du mal à respirer et les yeux nous piquaient, alors on a imaginé une attaque chimique, quelque chose comme cela. On ne savait plus du tout où on était, on ne savait plus rien ; on se demandait ce qui nous attendait. Tout était alors possible. On a trouvé refuge dans un centre commercial. Ça pleurait de partout. Nous, on était couverts de poussière, comme déguisés. On est restés toute la journée dans le centre à attendre, à regarder la télé, à revoir sans cesse les images. À cet instant, il n'y avait pas de panique, plutôt de la confusion et de l'incompréhension.

On est sortis du centre commercial en fin d'après-midi, et là, c'était l'horreur. On aurait juré qu'une bombe atomique était passée, c'était l'apocalypse. On a rejoint notre bus et on a filé sur Washington. C'est là qu'on a doucement réalisé la portée de l'événement qu'on avait vécu. On a mis trois jours avant de pouvoir joindre nos parents, mais ils savaient déjà, par l'association, que nous étions sains et saufs. En rentrant en France, j'ai beaucoup parlé de cette journée. Aujourd'hui, ça me saoule, je ne dis presque plus que j'étais à NYC ce jour-là. Je crois mieux comprendre que les autres la réaction des Américains à la suite du 11-Septembre, car quand on se retrouve au milieu de ça, on se dit qu'on ne peut pas laisser faire. Je n'ai pas une réaction française à cet événement.

De cette journée, il me reste les bruits et la poussière. L'image ne rend pas du tout compte de ça : le bruit du réacteur, l'explosion, le tremblement de la terre, les cris, les pleurs. Tout cela, je l'ai en tête. J'ai conscience d'avoir assisté au plus gros attentat qu'il y ait jamais eu, mais pour autant, je ne crois pas que « Nine eleven » m'ait fondamentalement changé. Je n'ai jamais fait de cauchemar, je n'ai pas de phobies particulières, Je prends l'avion... J'ai vécu au cœur d'un événement fort, mais ça reste une journée dans ma vie.

* * *

TROUT CREEK

Katia, Trout Creek, Oklahoma, USA

Je vis dans un désert, il y a une maison tous les deux kilomètres. Je suis entourée de collines et d'herbes sèches. Ma « High School » ne compte que trente-trois élèves, trois classes, quatre professeurs. Ici c'est le paradis. Il ne me manque que la baguette de pain et les petites sauces préparées par ma maman. Mon anglais se perfectionne, jour après jour. En fait j'en apprends plus ici en cinq minutes qu'en cinq mois de cours en France.

TROUBLE

Liza, Los Gatos, California, USA

Quand on décide de partir une année, on est prêt à tout, mais on est incapable d'imaginer ce que contient ce tout. A l'école, par exemple, j'étais prête à rencontrer des étudiants de tous les pays et de toutes les couleurs, mais pas à rencontrer des lycéens « différents ». C'est pourtant ce qui m'est arrivé, pas plus tard qu'hier. Hier, j'ai fait la connaissance d'un « Junior » ; il était seul dans son coin, adossé contre un mur ; il semblait attendre quelque chose ; que quelqu'un lui parle. Il avait tout d'un lycéen normal... Sauf qu'il n'avait pas de « locker » ! Il n'avait pas de « locker » parce qu'il n'avait pas de livres ; il n'avait pas de livres parce qu'il n'était pas là pour longtemps. « Pour l'instant, m'a-t-il dit, mon seul devoir est de suivre les cours. En fait mon surnom est "Trouble" ; et on m'appelle comme ça parce que je suis en liberté surveillée. »

Il suivait les cours dans le cadre des travaux d'intérêts généraux ! Je lui ai expliqué que j'étais en « senior » et que j'avais pas mal de « homework » (travail à faire à la maison), alors il a souri. Il aime bien ma façon de m'habiller et mon petit accent français ! Voilà un exemple de vraie différence. A part ça, il y a bien les élèves qui dorment en classe, les professeurs qui nous communiquent leurs coordonnées, les « quizz » à chaque cours... Je crois sincèrement que je vais m'enrichir pendant cette année. Bref, merci Papa, merci Maman (vous qui au départ étiez si réticents) et merci PIE de nous donner cette chance.

* * *

AND NOW, CRY BUTTERFLY !

Luc, Norfolk, Nebraska, USA

« Un papillon qui n'ouvre pas ses ailes, ne peut voler ! » Cette idée de partir m'est venue l'année dernière, alors que j'essayais de me trouver un futur dans le dico des métiers ! J'ai bien trouvé quelques idées, j'ai bien entr'aperçu quelques pistes, mais j'ai surtout réalisé que je ne me connaissais pas, que je ne savais pas qui j'étais. C'était plutôt dur à admettre, croyez-moi. Et puis, un miracle : dans un coin de la salle réservée aux métiers, j'ai trouvé un petit tas de brochures, j'ai jeté un œil. J'ai commencé à regarder les photos, à lire un peu, pour m'amuser. Il était question de partir à l'étranger. J'ai eu envie d'en savoir un peu plus. Je suis allé sur Internet. J'ai commandé toutes les brochures possibles, histoire de rêver un peu avant de m'endormir. J'ai essayé d'être discret, j'ai gardé ça pour moi – c'est égoïste un rêve – mais quand, dans la semaine, est arrivée une bonne dizaine de brochures, ma famille a trouvé que c'était une drôle de coïncidence. La ficelle était un peu grosse.

Ensuite, j'ai appris l'existence de « Trois Quatorze », j'en ai commandé trois numéros sur le net. J'ai tout lu. C'était ma seule activité pendant le repas de midi : à en exaspérer mes amis. Pendant ce temps, les brochures continuaient à arriver à la maison. J'ai fini par avouer à ma mère que c'était moi qui les commandais. Je lui ai expliqué de quoi il s'agissait, et à ma grande surprise, elle m'a encouragé. C'est alors que j'ai commencé à entrevoir cette idée de départ à l'étranger comme autre chose qu'un rêve, qu'une brève échappatoire à ma vie ordinaire, qu'une pause pendant le repas de midi. À Noël, il s'est agi de convaincre mon père, qui doutait de l'utilité de mon projet. Sous le sapin, j'ai trouvé le livre : « Comment peut-on être Américain ? » Mais il s'est finalement laissé convaincre et, au sortir des vacances, j'ai envoyé mon dossier. Quelques semaines plus tard, j'ai passé l'entretien. Le soir même, j'avais encore plus envie de partir. En février, j'ai eu ma famille. J'ai commencé à me demander ce que je faisais en France, mais paradoxalement je suis devenu plus proche de ma famille et de mes amis.

Après un été passé à dire « au revoir », après une grosse fête et quelques moments de stress (je me suis, par exemple, présenté au rendez-vous à l'ambassade sans mes papiers !) est venue l'heure des adieux et des derniers regards à ma famille. Quatre heures à pleurer dans le train, et me voilà à Paris. Deux jours de stage merveilleux, de nouveaux adieux et de nouveaux pleurs, et me voilà parti, direction Norfolk, Nebraska. Dans l'avion, je me suis retrouvé à côté d'une femme imposante, avachie dans son siège, avalant des chips bruyamment en regardant la télévision. Je me suis dit : « Ouh la la ! » Et puis, j'ai atterri, et là, d'un coup d'un seul, j'ai réalisé que le nouveau « moi » était arrivé. L'ancien n'avait pas passé la frontière. Il était une heure du matin quand j'ai posé mes valises dans ma nouvelle maison, j'étais épuisé. Le lendemain, j'ai découvert ma nouvelle école. J'ai été accueilli à bras ouverts et avec le sourire. Dans mon premier cours (« Band » donc « Fanfare ») quelqu'un m'a sauté dessus pour me souhaiter la bienvenue.

Maintenant je suis parfaitement intégré. L'autre jour quand quelqu'un m'a dit : « Everybody likes "Frenchie" », je me suis regardé et je me suis dit que finalement j'aimais ma vie. Et j'ai réalisé que je ne m'étais jamais dit ça avant. Cette année est la meilleure chose qui me soit arrivée.

Merci. « And now cry, Butterfly ! »

* * *

AUJOURD'HUI QUELQU'UN M'A DIT

Anonyme, USA

Aujourd'hui, quelqu'un m'a dit : « Si on va au Nord des États-Unis, est-ce que l'on est plus près de la Lune que le reste du monde ? »

PASSION

Oriane, Nordrheinwestphalien, Deutschland

Il y a quelque temps de ça, alors que je connaissais encore à peine ma famille, j'ai commencé à nouer des liens très proches avec mon frère d'accueil. Notre relation devint vite – très vite – très intense. Trop intense peut-être : une relation « interdite » naquit secrètement entre nous. Le conte de fée tourna au drame lorsque les parents nous surprirent ensemble. J'ai vraiment eu très peur de devoir interrompre cette relation. Il faut dire que quand tu pars comme ça les sentiments et les sensations sont multipliés par mille et que tu ressens les choses avec une intensité électrique. Le cœur bat à cent à l'heure, 24 heures sur 24. Aujourd'hui le temps a coulé. Les parents ont accepté la chose... même s'ils ont du mal à s'y accoutumer. Certains moments sont durs. Mais, pourtant, je suis vraiment heureuse parce que je vis intensément quelque chose d'extraordinaire, d'unique. C'est comme un feu ardent; je ne cesse de le contempler avant qu'il ne s'éteigne.

* * *

MEDICINE BALL

Margot, South Haven, Michigan, USA

Je suis partie. Mais sans vraiment réaliser ce que je faisais. Dans l'avion entre Chicago et Détroit, là, croyez-moi j'ai réalisé. Il y avait, à ma gauche, ce grand-père endormi, sa femme à ma droite et moi au milieu qui pleurais : je n'avais pas très fière allure. J'ai vraiment douté !

Par nature, je ne me laisse pas trop dépasser par les événements – du moins en apparence –, alors j'ai fait en sorte de positiver. Au début, tout allait donc à merveille : je ne savais jamais où donner de la tête, car tout justement m'émerveillait. « Oh ! un supermarché ! »... ça paraît banal, mais pour moi c'était génial. C'était un supermarché américain, c'était mieux que Walt Disney, mieux qu'un magasin de bonbons, mieux que tout ! Bref, tout était bien... J'étais bien. Mais j'ai vite rencontré beaucoup de problèmes avec ma famille d'accueil. D'abord, je me suis dit : « C'est passager, ça va s'arranger. » Mais les mois ont passés, les critiques se sont amplifiées, et la méchanceté aussi... J'ai demandé de l'aide partout où je pouvais, et, en attendant une autre famille, j'ai trouvé un remède magique que jamais aucun médecin ne m'avait prescrit auparavant. Il avait pour nom « Basket » ! J'ai pris ce remède. Alors que tout allait mal à la maison, j'ai trouvé dans le ballon de basket un vrai réconfort. Dans le ballon et ce qui va avec : deux super « coachs » et une équipe formidable. J'ai pris le remède à forte dose. J'avais deux heures d'entraînement par jour. Et croyez-moi, je les attendais avec impatience. Il y avait les discussions avec mes « coachs » – ces « coachs » qui sont devenus de vrais « pères » pour moi – qui cherchaient

à m'aider et à me faire sourire – et puis ces jeux où je sentais toute ma colère ressortir et exploser. Il s'est avéré qu'un de mes coachs a dit un soir à sa femme : « Dis donc, Chérie, tu sais la petite Française dans l'équipe, elle n'est pas bien du tout là où elle est, tu crois pas qu'elle pourrait venir vivre avec nous ? » Et trois jours après, je partais vivre avec eux !

Ce moment a été, sans exagérer, le plus beau jour de mon existence. J'ai alors repris goût à tout et j'ai profité à fond de la vie et de mon environnement. Je suis rapidement redevenue la Margot souriante que tout le monde avait rencontré à mon arrivée, j'ai eu de très bonnes notes, j'ai participé à beaucoup de choses. J'avais soudain plein d'amis, j'avais même quelques garçons à mes trousses ! Bref, j'ai recommencé à vivre. Mon père d'accueil m'a dit un jour que j'avais même l'air d'une vraie Américaine. Enfin, il a quand même ajouté : « Tant que tu ne parles pas ! »

* * *

ILS MANGENT DES HAMBURGERS, ET POURTANT !

Soizic, Westland, Michigan, USA

J'habite à Westland, Michigan, au numéro 7837, dans une rue qui ressemble à toutes les autres, dans une maison qui ressemble à toutes les autres, avec une famille pas comme les autres. J'habite chez eux et ça n'a pas l'air de trop les déranger. Ils m'ont accueillie très chaleureusement, et ils me supportent depuis deux mois maintenant. Ils sont trois : le papa s'appelle Tim, la maman Anna, et la fille Erin. Tim a 47 ans et travaille pour des banques en tant que comptable, Anna a 42 ans et s'occupe d'un journal de la ville. Erin a 15 ans ; elle est au lycée avec moi, en « Sophomore » (l'équivalent de la seconde en France). Tim et Erin sont mordus de karaté. Erin est ceinture noire 2^e degré. Je peux vous assurer que pour rien au monde je ne me battraï avec elle. Tim est ceinture noire également (mais lui l'est depuis peu !). Au sous-sol, c'est tatami et instruments de muscu ! Ils roulent en 4x4, et regardent le football américain tous les week-ends. Mais malgré cela, ils me montrent chaque jour qu'avec nos préjugés sur les Américains, on est parfois complètement à côté de la plaque. Ils n'ont rien d'écolos dans ma famille, c'est vrai, mais ils ont une grande ouverture d'esprit ; ils mangent des hamburgers, on ne peut pas le nier, mais ils sont très généreux. Je m'habitue et je prends goût à nos différences. Je repère plein de points positifs, toutes ces petites choses que l'on n'a pas dans notre belle France. De toute façon, avec du recul, tu réalises toujours que « la merde » n'est pas que chez les autres.

Je me considère chanceuse d'être tombée dans cette maison, avec ces trois phénomènes, plus le chien Rocky, et le chat Naomi (qui pourtant ne m'aime pas...). Ma famille française me manque énormément (bonjour Papa, bonjour Maman, et bonjour à ma sœur), mais je n'ai pas à me plaindre, car « the Fitzpatrick's family is a great family » !



*Martine et Éric, le jour de leur rencontre à Monteton — Août 1981
Article paru dans Trois Quatorze #56*

Martine Guérard et Éric Sévette ont offert à trois de leurs rejetons la chance de « dépasser les bornes » et au quatrième celle de ne pas être « hors norme » ; et, comme s'ils tenaient à faire honneur à la différence, ils sont devenus, presque sans s'en rendre compte, les parents d'une famille de quinze enfants.

Martine et Éric, au nom de l'autonomie

Portrait

Rencontre — Parce qu'on sait que leurs routes sont à la fois imbriquées et parallèles, on choisit d'abord, comme pour y voir plus clair, de les interroger séparément. On leur demande pour commencer d'inscrire sur un papier, chacun de leur côté et sans se concerter, les événements majeurs de leur existence. Ils en choisissent chacun trois... et chacun les trois mêmes. Dans le même ordre qui plus est. D'emblée donc, ils nous déconcertent. On insiste : « Et si votre conjoint était un personnage de fiction ? » Elle (à propos de lui) : « Grincheux ! parce qu'il fait tout de bon cœur, mais toujours en bougonnant » et lui (à propos d'elle) : « Blanche-Neige, parce qu'elle rêve et qu'elle idéalise. » Ils ont tous deux choisi un conte, et pour couronner le tout, le même ! Toujours sans se concerter... De plus en plus troublant. On poursuit l'exercice, mais on comprend vite qu'il ne sert à rien de vouloir délier ces deux fils, ces deux vies, qui sont inextricables. L'interview se poursuivra donc côte à côte. Pas un mot sur leur naissance, ni sur leur enfance. On dirait que leur vie commence en 1981, date de leur rencontre. C'est leur premier événement. Elle en parle sans détour en nous déclarant avec une franchise déroutante : « J'étais mariée ; notre couple ne fonctionnait pas, nous allions nous séparer, les circonstances m'ont poussée à l'aventure. » Et l'aventure ce fut Éric.

Ils font connaissance dans le cadre d'un stage de formation de l'association UFC — Que choisir. Tous deux sont TUC (un dispositif de l'état qui ressemble fort au service civique d'aujourd'hui). « Nous nous sommes rencontrés le premier jour de notre stage », nous dit Eric. On remarque, accrochée au mur, une photo d'eux datant de cette époque, une image qui en dit plus long que tous les discours : cheveux longs, large sourire, parfum de liberté et flot d'insouciance. Autres temps autres mœurs. Martine précise : « Il venait d'avoir 18 ans, j'en avais 24... C'était presque du détournement de mineur ! » Elle reconnaît s'être lancée dans l'aventure sans calcul, sans penser au lendemain, sans imaginer que leur couple — à certains égards « improbable » — ne se quitterait plus, que l'aventure deviendrait évidence.

Quatre mardis — On sait depuis Shakespeare qu'il n'y a pas d'amour mais seulement des preuves d'amour. Dans leur cas, et au vu des circonstances, les preuves d'amour seront d'abord « épreuves » d'amour. Au cœur de leur relation en effet — et c'est le « second événement » dont ils ont choisi de parler —, il y a la naissance de leurs quatre enfants : « Ils sont tous nés un mardi », nous dit Éric ; et d'ajouter : « Tous par un mardi pluvieux et venteux... » On pense donc à des « mardis heureux », mais on apprend

que celui d'avril 1991, parce qu'il fut obscurci par une sombre nouvelle, mit plus de temps que les autres à s'avérer lumineux.

Robin, le troisième de leurs enfants, est atteint de trisomie. Martine et Eric l'apprennent à sa naissance. La nouvelle tombe comme un couperet, accompagnée de cette remarque du chef de service : « Vous savez Madame, un enfant comme cela, ça ne se garde pas ! Il y a des endroits pour ça... des organismes qui s'en chargent fort bien », ou un peu plus tard, de cet autre praticien : « C'est la moitié d'un enfant normal, vous pouvez espérer qu'il se débrouille [...], il pourra aller faire de petites courses, et peut-être même prendre le bus seul. » Des remarques et des attitudes semblables, ils pourraient nous en rapporter des milliers. On comprend, à partir de là, qu'ils se soient engagés dans un long combat : un combat contre le corps médical – et à travers lui, contre tous ceux qui au nom de fantasmes ou de projections, veulent pousser ceux qui souffrent d'une déficience vers l'institutionnalisation –, un combat contre tous les circuits qui embrigadent, un combat pour que Robin puisse vivre au milieu des siens, un combat pour qu'il puisse être admis à l'école « classique », un combat pour qu'on s'adresse à lui autant qu'à ceux qui l'accompagnent, un combat pour sa reconnaissance, un combat qu'en somme on peut résumer ainsi : faire en sorte que le petit Robin devienne grand et qu'il vive le plus heureux possible.

Il ne s'agira jamais pour Martine et Éric de nier le handicap de leur fils, mais simplement de lui permettre d'atteindre la plus grande autonomie possible. Il s'agira de l'aider à devenir adulte, non pas le plus vite possible, mais le mieux possible. En parallèle, une autre lutte s'engage, et pas la moindre : celle qui consiste à faire toute sa place à Robin, sans pour autant qu'il prenne toute la place. Car Éric et Martine ont (ou auront) trois autres enfants, sur lesquels il leur convient de veiller tout autant que sur lui, au nom de l'équilibre de tous et du bien-être de chacun.

Ils s'excuseraient presque d'avoir parlé de Robin avant les autres, tout en sachant très bien pourquoi ils l'ont fait. Ils savent que la naissance de Robin a été à la fois « un virage dans leur vie », une « remise en cause de tous les principes et de tous les équilibres », une façon de « voir un peu différemment les choses » et de rediriger leurs existences. Ils devinent que pour esquisser leur portrait, il est plus facile d'utiliser ce sujet comme contour, qu'il n'est pas idiot de dérouler la pelote en tirant sur ce fil. Ils savent aussi que les difficultés auxquelles le handicap de Robin les a confrontés n'étaient sans doute qu'une métaphore des problèmes rencontrés par tous les parents, dans la mesure où ce point crucial qui touche à la recherche de la plus grande autonomie possible pour Robin ramène plus globalement à la question générale de l'éducation : car, finalement, qu'est-ce qu'éduquer un enfant, sinon l'aider à grandir et à être heureux ?

William, le second, naît en 1988. À neuf ans, il s'ennuie à l'école : « Il était décalé, pas très motivé. Le système scolaire ne lui convenait pas : on sentait qu'il fallait lui trouver autre chose. On a cherché un peu partout : une école de cirque, le CNED, le conservatoire de musique, etc. Et on lui a parlé également de "l'école sur un bateau", une association dont on connaissait les administrateurs. » De tous les projets, c'est de loin le plus original, le plus extravagant, certains diraient le plus « fou ». Les enfants qui y participent quittent leur famille pour vivre une année en mer ; au programme : navigation et cabotage, vie en commun, visites, découverte de contrées lointaines. Objectif : apprentissage du travail, de la vie de groupe, de l'échange, de la débrouille. C'est ce projet que William choisira. Il quitte la famille le lendemain de ses dix ans ; il est le plus jeune de l'équipage. On demande à Martine et Eric si à un moment ou un autre ils ont eu peur, ils esquivent et répondent : « On voulait qu'il ait sa place et sa place était de partir. » Ils sont fiers : « Il a vu des choses que jamais on ne verra. Il a tant appris : la valeur des choses, de l'argent... des gens ! » William revient douze mois plus tard : « J'étais bien sûr très heureuse de le retrouver, nous dit Martine, j'avais idéalisé son retour, je l'avais imaginé ravi de retrouver le foyer et me sautant dans les bras... », « Et la première chose qu'il nous ait dite en arrivant », ajoute Éric, c'est : « De toute manière je r'pars. » Et il repartira... avec son frère David, de deux ans son aîné, lequel après avoir passé toutes les vacances à écouter les comptes rendus exotiques et merveilleux du plus jeune, n'avait plus qu'un désir : faire la même chose. Douze mois plus tard, William retrouve « définitivement » le foyer, tandis que David repique pour un an.

Au terme de ces trois années, les petits sont déjà grands : ils ont chacun bourlingué deux ans. Ils reviennent les valises pleines de souvenirs et d'acquis. Mais ils ne sont pas, loin de là, rassasiés de voyage et d'apprentissage. Trois ans plus tard, David partira une année scolaire avec PIE. Et son expérience – presque banale au regard de ce qu'il vient de vivre – reste, à ce jour, la plus incroyable que l'association ait jamais proposée. Car David, qui a opté pour une année au Canada, sera placé aux confins du globe, à Grise Fiord dans le Nunavut, dans le lieu habité le plus au nord de la planète ! Il vivra neuf mois au cœur du pays Inuit, il connaîtra la longue nuit polaire et les températures les plus extrêmes, jusqu'à moins 40 ou moins 50 degrés parfois. À son retour, David donne des idées à William, qui partira à son tour une année scolaire en Nouvelle-Zélande, et un peu plus tard à Léa – la petite dernière – laquelle, pour ne pas être en reste, se lancera à son tour dans l'aventure, et laquelle, pour bien se démarquer, optera pour le Mexique.

Impossible de résumer en quelques mots ces trois riches expériences. On retiendra seulement que David est aujourd'hui résidant canadien, et que Léa, après avoir fait une grande partie de ses études au Mexique, a choisi de vivre et de travailler là-bas.

Onze autres enfants — Les parents eux aussi veulent voir et apprendre : ils « s'offrirent » donc leurs voyages au long cours. Entre 2003 – année où ils croisent la route de PIE – et 2011, ils vont faire venir à eux les États-Unis, et le Mexique et l'Australie, et la Thaïlande aussi. Ils ne découvriront pas ces pays en touristes, mais en éducateurs, en accueillant onze fois de suite et à chaque fois durant toute une année. Eric décline les prénoms (Amy, Isabel, Phoebe, etc.) puis les années ; et Martine de se moquer : « Pour les noms ça va, mais au niveau des années, tu mélanges tout. » Quand on leur demande ce qu'ils ont appris à ces jeunes, ils nous répondent en insistant sur tout ce que ces jeunes leur ont appris. Quand on les questionne sur ce qui a pu les freiner dans ce projet fou de toujours agrandir leur famille, ils balaient tous les arguments trop connus (le manque de place, de temps, d'argent...). Si on évoque les difficultés inhérentes à de tels accueils – et en si grand nombre – ils sourient. « Ils ne sont pas tous venus en même temps », nous dit Martine. Et Éric de nous proposer ce principe de vie : « On trace une route, on avance et quand un véritable obstacle se présente, on s'adapte, on réagit, on bifurque un peu... » Ils oublient de dire qu'ils ont du cœur et de l'énergie et qu'ils savent s'engager, sans calcul et sans arrière-pensée. On en veut pour preuve le nombre d'associations auxquelles ils ont adhéré et auxquelles en tant que bénévoles ils ont donné tant de temps. À commencer par PIE, à qui ils ont toujours manifesté une fidélité extrême et un soutien sans faille. Mais on sait qu'ils se sont impliqués avec la même vitalité à « Que choisir » et à « Down Up » (association œuvrant pour la reconnaissance des individus souffrant de déficience mentale), et dans tant d'autres projets alternatifs (notamment écologiques). On cherche à dégager un leitmotiv à leur vie : on se dit qu'ils sont mus par une envie permanente de repousser les frontières, de franchir les bornes, de ne pas se laisser bloquer par des obstacles factices. En tant que parents, l'émancipation a, c'est clair, toujours été pour eux une idée fixe. Ils ont veillé à ce que chacun de leurs enfants apprenne à vivre sans eux et loin de chez eux. C'était à la fois leur devoir et leur cadeau.

Un de leurs combats aujourd'hui concerne l'avenir de Robin. Martine et Éric veulent tout faire pour que lui aussi soit libre, et qu'un jour, quand le temps sera venu, il parvienne, sans leur aide et sans eux, à être entièrement autonome. Ils ont déjà réalisé un bon bout du chemin en permettant à leur fils de vivre indépendant, dans un immeuble assez remarquable du cœur d'Arras, un lieu qui concilie habilement habitation et projet de vie. On est donc plutôt rassurés sur l'avenir. Et à lire l'anecdote qui va suivre, on se dit qu'Eric et Martine ont déjà réussi leur pari.

Le tour de Robin — En juin dernier, lassé sans doute de voir ses frères et sa sœur s'en aller courir le monde, et désireux, c'est évident, de les imiter, Robin a pris sa plus belle plume et a laissé sur la table de la cuisine ces quelques lignes destinées à ses

parents. « Il était une fois, il y a un jeune garçon qui aimerait partir à l'étranger. Il y tient vraiment il s'appelle Robin Sévette il ne peut plus attendre il aimerait partir maintenant ! S'il vous plaît. » Sa mère, par écrit, lui a répondu : « Un jeune garçon qui partirait [maintenant] à l'étranger ne pourrait pas aller au mariage de son frère. Ce serait dommage. » Par écrit toujours, il a ajouté : « J'aimerais bien mais après cherche-moi une famille s'il te plaît. » Elle a précisé: « Après le 1er août 2015. » Il a rétorqué: « Bon d'accord, ça me va comme ça. Parfait. » Elle a expliqué : « Chercher ne veut pas dire trouver. » Il a conclu : « Bien. Trouve vite. »

Le 9 octobre 2015, Robin s'est envolé seul pour le Canada où il était attendu par une famille. Il y a vécu six semaines. Au nom du bonheur. Au nom de l'autonomie.



Isaac, Bellevue, Ottawa, Canada — 2016

David, Grise Fiord, Nunavut, Canada
Article paru dans Trois Quatorze #40



DAVID, PLEIN NORD — En 2004, il participe au programme PIE d'une année scolaire à l'étranger. Il avait, au départ, choisi simplement le Canada, il a finalement atterri à quelques encablures du Pôle Nord, dans le territoire Inuit du Nunavut.

Aux confins du globe, Grise Fiord

Entretien

3.14 — Peux-tu nous raconter ton arrivée sur ta terre d'accueil ?

David — J'ai d'abord pris, comme tout le monde (je veux dire comme les autres participants) l'avion de Paris jusqu'à Toronto —un gros avion classique—, puis une ligne régulière jusqu'à Ottawa. J'ai passé deux jours chez Glendel, ma représentatne locale, le temps de me préparer (j'avais des affaires à acheter) et d'attendre la liaison pour le Nunavut. Deux jours après, j'ai pris un jet, pour aller d'Ottawa à Iqaluit, la capitale du Nunavut, puis un autre d'Iqaluit à Resolute Bay (qui se situe au sud de Devon island), et, enfin, de Resolute Bay à Grise Fiord, un petit avion à hélice. Quand on est arrivés au-dessus de Grise Fiord, les conditions météo n'étaient pas bonnes, alors on est repartis à Resolute Bay. On a recommencé le lendemain. Ce jour-là, il faisait beau, c'était magnifique, tout blanc. C'était la première fois que je voyais de vrais icebergs, de près ! Juste avant d'atterrir, j'ai vu aussi des Narvals qui s'éloignaient... Grandiose ! Ce jour-là, on a pu atterrir : j'étais arrivé !

3.14 — Te voilà donc à Grise Fiord, au bord de l'océan Glacial Arctique ?

David — Oui. La communauté de Grise Fiord a la particularité d'être celle qui vit le plus au nord de la planète. Il n'y a qu'un campement qui soit plus au nord, mais il s'agit en fait d'une station météo, tandis que Grise Fiord est un vrai « village ». La communauté inuit occupe cette région depuis, disons... la nuit des temps, même si le village, en lui-même, ne date que d'une quarantaine d'années seulement. Nous sommes sur le 76° parallèle, sur Ellesmere Island, à 1 000 kilomètres et des poussières du pôle Nord : la première habitation est à 1h30 d'avion !

3.14 — Pour mieux se rendre compte de la chose, je crois qu'il faut inviter les lecteurs à se pencher sur une carte, ou mieux encore à pointer ta position sur un globe. Là, ça devient très impressionnant ! Que peux-tu nous dire sur le climat ?

David — Quand je suis arrivé, au tout début du mois de septembre, la température frôlait le zéro degré. Assez rapidement, elle est tombée à -10° , -20° . Il y a une semaine, il y a eu à nouveau une chute (-30° environ). Cette semaine, on est remonté à -20° . Je sais que bientôt elle descendra jusqu'à -40° , voire plus bas. Et on entrera dans la nuit polaire.

3.14 — C'est effrayant, non ?

David — Non, pas du tout. J'ai vraiment l'impression qu'en France il fait beaucoup plus froid ! Sérieusement, ici, c'est un climat très sec, donc très supportable. La première fois que le thermomètre est descendu en dessous de -20° , j'ai même été surpris. J'aurais

juré qu'il faisait bien plus chaud. J'ai dû regarder le thermomètre pour vérifier. Et, il faut ajouter qu'à l'intérieur des maisons, il fait très bon (entre 20° et 25°C). Jusqu'à présent, je n'ai pas du tout eu l'impression de lutter contre le froid.

3.14 — Avant d'entrer dans les maisons, peux-tu nous décrire Grise Fiord de l'extérieur ?

David — Grise Fiord est située dans une crique assez grande, à la sortie du fiord d'Ellesmere, au bord de l'océan Arctique. Mais attention, il ne faut pas imaginer un petit port avec des pontons, mais plutôt une zone un peu étrange, pleine de gros galets – il faut imaginer une frontière indéfinie entre terre et mer (puisque cette dernière est gelée quasiment la plupart du temps). Grise Fiord est appuyée contre des montagnes. Autour, tout est blanc... avec toutes les nuances de blanc. C'est magnifique, grandiose, et puis en ce moment, la lumière est extraordinaire. Nous sommes sur le point d'entrer dans la nuit polaire, et chaque jour, j'assiste à un coucher de soleil qui n'en finit pas. C'est comme si la minute qui suivait le moment où le soleil plonge derrière l'horizon durait trois à quatre heures. Tout est rouge-orangé, bleu... Voilà pour la situation.

3.14 — Comment est structuré le village ?

David — « Structuré » est un grand mot ! On a l'impression de maisons posées un peu au hasard, un peu en longueur, le long de la mer. Il y a quarante-six maisons, un petit bâtiment administratif qui fait office de mairie, un générateur, une école, une petite église, une station de pompiers, deux garages, deux gros réservoirs d'eau, une piste pour atterrir (un peu à l'écart de la ville), une clinique (pour les soins d'urgence). Il y a une infirmière qui vit à Grise Fiord ! Sinon il y a un ophtalmo et un dentiste qui viennent deux fois par an. En tout, il y a 160 habitants.

3.14 — Tous sont Inuits ?

David — Non, une vingtaine ne le sont pas. C'est le cas de mon père d'accueil. Il a épousé une inuit, mais aujourd'hui il est divorcé. Je vis avec lui, ses deux enfants, Ryan (3 ans) et Jaco (4 ans), et un autre étudiant d'échange, Michael, qui lui est Tchèque – il est arrivé en même temps que moi.

3.14 — En tant que participant PIE, tu vas bien entendu à l'école. Peux-tu établir des parallèles entre l'école française, ce que tu sais de l'école canadienne, et ton école à Grise Fiord ?

David — C'est à la fois proche et éloigné. Contrairement aux autres écoles canadiennes, à « Ummimak school », on ne choisit pas ses matières. Cela s'explique par le fait qu'il n'y a ni assez d'élèves ni assez de professeurs. Il faut bien comprendre que c'est une école unique et que les élèves ont entre 3 et 19 ans ! Il y a six professeurs et

six matières (anglais, inuktitut, sciences, math, informatique, études sociales). Les cours commencent à 9 heures. On s'arrête à midi. On reprend à 1 heure et on s'arrête à 16 heures. Les mêmes cours se répètent du lundi au vendredi, comme dans toutes les écoles nord-américaines. Le matin, on commence par 3/4 d'heure d'activités physiques. Question niveau, c'est tranquille. On travaille beaucoup moins qu'en France. En fait, il ne faut pas comparer. Pour un Français, le rapport des jeunes à l'école est disons... assez particulier. Les élèves vont à l'école s'ils ont envie d'y aller : s'ils n'ont pas envie, ils n'y vont pas, mais ne sont pas pénalisés pour autant ! En fait ici, c'est plutôt du genre : « Merci, d'être venu ! » Pour vous donner un exemple, il y a, chaque mois, une remise de diplômes qui est organisée (du style « l'étudiant du mois », « celui qui a bien fait ceci, ou cela » « meilleur athlète », etc.) — et bien moi, j'ai déjà gagné deux fois le certificat de « celui qui vient le plus souvent à l'école ». Cent pour cent de présence pour un élève : ils n'avaient encore jamais vu ça !

3.14 — Amusant, oui. Peut-on dire que l'approche scolaire est donc totalement différente ?

David — Totalelement. Disons que la population inuit est très attachée à ses coutumes, ses traditions, son mode de vie et que la vie tourne encore autour de ça. Pour un Inuit, l'idée de jobs, de travail au sens où on l'entend en Europe, est impensable. Et ce d'autant que le gouvernement aide financièrement les gens qui sont prêts aujourd'hui à rester à Grise Fiord. Tout cela explique donc l'attitude générale par rapport à la scolarité. L'école, c'est quelque chose en plus, comme un bonus. Mais, mon père d'accueil, qui est le manager administratif et financier de la ville (un genre d'adjoint au maire), essaie, à l'instar d'autres personnes, d'inciter les jeunes à aller à l'école plus régulièrement. Pour élargir et pour qu'on comprenne mieux, je dirai que l'idée d'avenir en général, de ce que l'on va devenir, n'est pas du tout la même pour un Inuit que pour un Européen. Ici, les gens vivent plus au jour le jour. Demain n'est pas le souci premier.

3.14 — Tu parlais des traditions, du mode de vie inuit ancestral, qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

David — Je crois qu'en cinquante ans, le mode de vie a totalement évolué. Celui d'aujourd'hui n'a sans doute plus rien à voir avec le mode ancestral, qui était encore en vogue il y a peu. Il n'en reste pas moins vrai que la chasse, par exemple, reste une tradition très prégnante, une réalité. Ici on mange le produit de notre chasse et de notre pêche : phoque, morse, baleine, narval, ours, caribou, oiseau, lapins... J'ouvre une petite parenthèse : j'ai assisté plusieurs fois à des parties de chasse, narval, phoque, etc. C'était fascinant. Ils sont particulièrement doués. Moi je ne voyais rien, sinon du blanc, et eux ils voyaient tout. Il y a quinze jours, un ours s'est approché du village (cela arrive parfois pendant l'hiver). C'était très impressionnant. Il a été tué.

Durant la nuit polaire, on profite des périodes de pleine lune pour aller chasser. On prend la snowmobile et on part sur la mer, qui est entièrement gelée.

3.14 — Pour en revenir à la nourriture, vous ne mangez pas seulement le produit de votre chasse ?

David — Non. Beaucoup de nourriture arrive par l'avion. Au moment où je vous parle, je regarde sur la table et je vois des bananes, des pommes, des oranges... L'avion passe entre 1 et 3 fois par semaine (suivant les besoins et les conditions) et il apporte des produits du monde. Dès qu'ils le peuvent, les gens ici mangent des fruits et des légumes. Ils congèlent aussi énormément. C'est un truc important la congélation. Mais une des bases de la nourriture, je le répète, vient de la pêche et de la chasse.

3.14 — Est-ce que tu sens, comme dans nos sociétés, un souci particulier concernant l'environnement ? Parle-t-on par exemple du réchauffement de la planète qui semble toucher en premier lieu le Grand Nord ?

David — Non, ils n'en parlent pas du tout. Il y a en ville, une maison pour le World Life Office, mais, c'est plus un office de chasse qu'autre chose. Au quotidien, ils ne parlent pas du tout d'écologie. Ce n'est pas leur préoccupation.

3.14 — On parle aussi du problème de l'alcool dans les communautés inuits. As-tu ressenti cela ?

David — Non, l'alcool, il n'y en a quasiment pas. Ils en font venir très peu, car ça coûte très cher. Si ça a été un problème, il ne semble plus que cela le soit, en tout cas pas à Grise Fiord. Par contre la consommation de tabac est un vrai problème. Les jeunes fument à partir de 13 ans. Et tout le monde fume énormément.

3.14 — Continuons à brosser – à gros traits – un tableau de ce monde, qui reste, pour nous, très exotique et très lointain ?

David — Pour moi aussi, il reste encore très surprenant. J'en apprend tous les jours. Prenons l'éducation : ici, les enfants sont rois. Ils ont et font tout ce qu'ils veulent (dans la mesure, bien sûr, où cela est possible). À ce niveau, c'est très différent de l'Europe et même du reste de l'Amérique du Nord. Les rapports hommes/femmes également ne sont pas structurés sur le même moule. En public, les hommes et les femmes ne montrent jamais qu'ils sont ensemble. Je ne connais pas d'adolescent/adolescente qui sortent ensemble. Quand je leur ai demandé pourquoi, j'ai eu le sentiment que c'était du domaine de l'interdit. La chose qui m'étonne peut-être le plus c'est l'aspect grande famille du village, à tous les sens du terme. Concrètement les gens sont souvent frères, cousins, etc. Mais, au-delà de ça, ils raisonnent tous comme s'ils faisaient partie du même groupe. Si ce soir, par exemple, je n'ai pas envie de manger chez moi, je fais « toc-toc » trois portes plus loin, et je sais

qu'on m'ouvrira et qu'on me servira à manger. À ce niveau, le fonctionnement général de Grise Fiord est très différent de ce que l'on connaît en Occident. L'idée d'entraide est très développée ici. Mais attention, tout n'est pas rose non plus. Si vous avez des rapports tendus avec vos voisins, ça devient très difficile. C'est comme dans une famille, c'est plus exacerbé. Mais je dis ça et je n'ai pas encore vu de vrais conflits.

3.14 — Entre eux, est-ce que les gens parlent anglais ou Inuktitut ?

David — Les deux et un mélange des deux. Ce sont les deux langues officielles du Nunavut. À l'école, moi j'apprends l'anglais et aussi l'inuktitut (trois heures par semaine). J'ai vraiment envie de le parler. Je commence à comprendre des choses, mais je suis loin de pouvoir suivre une conversation. C'est une langue difficile. Ça s'écrit avec des symboles. Mon plus jeune frère, Ryan, parle plutôt Inuktitut (c'est sa première langue), mais Jaco préfère l'anglais. Je me surprends moi-même à mélanger un peu les deux langues.

3.14 — Quelles sont les activités principales, en dehors de l'école pour les adolescents ?

David — La chasse, j'en ai parlé. Parfois un copain m'appelle et me demande de l'accompagner. C'était le cas dernièrement : je suis parti avec un jeune de 15 ans pour chasser le ptarmigan (c'est un oiseau tout blanc, et cela dit au passage, je défie quiconque de le repérer sur la neige, eh bien ce copain m'a vraiment étonné, il avait une dextérité et un coup d'œil incroyables). En dehors de la chasse, la grande activité, l'activité n°1 même, c'est la télévision. Ici, on reçoit trois cents chaînes ! Alors, c'est comme ailleurs, on passe beaucoup de temps devant la télé. Sinon, ce sont les consoles de jeu, et puis après l'école, les jeunes aiment aller à la coopérative. Ils vont s'acheter une barre chocolatée. C'est une habitude, presque une tradition.

3.14 — Après deux ou trois mois, quel premier bilan tires-tu de cette expérience ? Qu'as-tu déjà appris ?

David — L'anglais... et un peu d'inuit ! Mais, j'ai surtout appris à ne pas juger au premier regard, à ne pas me limiter aux apparences. Ici les gens sont très réservés, presque secrets. Ils ne parlent pas facilement d'eux-mêmes. Au début certains, surtout les anciens, n'allaient pas forcément vers moi, ils attendaient de voir à qui ils avaient à faire. Michael et moi, on est tout de même les premiers étudiants d'échange. Il fallait se faire adopter, et ce n'était pas forcément facile. Je sais maintenant qu'ils sont curieux de nous autant que nous pouvions l'être d'eux. Au bout du compte, les langues se sont déliées. Aujourd'hui on a des longs échanges, on se pose mutuellement les mêmes questions : comment on voit le monde, ce qu'on en connaît, ce qu'on en pense ! C'est comme partout, il faut juste se donner le temps de se connaître. Je me dis qu'en dix mois, j'ai le temps justement de comprendre et de découvrir tout cela.

Témoignages

Textes choisis

EXCHANGE STUDENT

Famille d'accueil d'Adria, Périgueux, France

Nous étions partis à la gare de Périgueux pour accueillir Adria (une jeune Américaine qui vient passer une année chez nous). Nous sommes arrivés à l'heure, le TER aussi. Elle en est descendue et s'est avancée spontanément vers nous. Nous nous sommes fait la bise. Nous lui avons demandé si elle s'appelait bien Adria ; elle a dit : « Oui. » Adria était plus forte que sur les photos, mais nous n'avons pas osé faire de remarque ; après tout, les photos étaient un peu anciennes. Nous sommes partis ensemble vers la maison.

En route, nous avons parlé de la fête, organisée la veille à l'occasion de la fin du stage PIE. Adria répondait sans problème. En arrivant à la maison, nous avons reçu un coup de fil d'une dame qui disait avoir Adria auprès d'elle ! De son côté, elle attendait une jeune Suédoise. En vérifiant l'étiquette sur la valise de « notre » Adria, nous avons découvert qu'elle s'appelait en fait Cariana Kinney.

Nous sommes donc retournés à la gare où nous avons effectué l'échange. Nous avons expliqué à chacune notre méprise. Adria nous a expliqué alors qu'en descendant sur le quai et en ne voyant personne venir la chercher, elle avait pensé que sa famille d'accueil avait changé d'avis et qu'elle ne voulait plus l'accueillir... Jusqu'à ce que l'autre famille la prenne en charge. Nous avons tous beaucoup ri.

* * *

J'AIME CE QUE JE SUIS DEVENUE

Lou, Hastings, New Zealand

L'arrivée dans le pays et la rencontre avec ma famille d'accueil est le moment où je réalise vraiment ce que j'ai fait et où je suis. Je ne sais pas parler anglais, et pourtant, je ne stresse pas du tout. Je me mets à discuter en anglais, de façon plutôt fluide, malgré la fatigue. À mon grand étonnement, je comprends une très grande partie des questions qui me sont posées. Je suis très vite complètement séduite par ma famille d'accueil ; je réalise à quel point je suis chanceuse d'être parmi eux : ils me rassurent et m'apportent le confort familial qui me donne ce sentiment de sécurité. C'est le coup de foudre. Il me

reste encore à passer l'épreuve de l'école. Je m'inquiète : vais-je m'intégrer ? pouvoir communiquer ? me faire des amis ? vais-je aimer les cours ? Le premier jour passe et je comprends que mes appréhensions sont loin d'être fondées. Certes, il ne m'est pas aisé de communiquer et les propos que je tiens, parfois me sidèrent. . . En France j'étais quelqu'un de plutôt timide, doutant de mes capacités. Ici je me lance – en baragouinant anglais – et je crée vite des liens avec les étudiants. C'est étonnant. Ma famille d'accueil me dit que je suis aidée par ma « bubbly » personnalité. Je découvre un nouveau moi, qui me ravit ! Ce voyage devient l'occasion rêvée de repartir de zéro : ici personne ne me connaît et ne me juge.[...]

L'école devient un lieu de plaisir : on s'approcherait presque des vacances. On travaille de 8h à 15h. Les professeurs sont tellement cordiaux que c'est une joie d'apprendre avec eux. Contrairement à ce qui se fait en France, ici, on ne pratique ni l'intimidation, ni le commérage, ni la dévalorisation. Le plus agréable reste cette possibilité qui nous est offerte de choisir les matières que l'on étudie. Mon emploi du temps : cuisine, art, anglais, théâtre, travail du bois et sport.

Le seul point ennuyeux est l'uniforme obligatoire. En soi, il n'est pas moche, mais le problème pour les filles c'est qu'elles ne peuvent porter que des jupes ou des robes ! Alors je me jette sur mes bons vieux pantalons dès les cours finis.

La Nouvelle-Zélande m'a tellement apporté ! J'ai appris à m'aimer et à accepter les challenges. Je n'ai plus peur d'essayer quelque chose de nouveau et encore moins de me ridiculiser. J'aime ce que je suis devenue.

* * *

WHT NOT ?

Anonyme

D'après la prof de français de ma High School, en France tout le monde est socialiste, il n'y a pas de riches et un éboueur gagne la même chose qu'un chirurgien... Why not ?

* * *

ADULTE

Léa, Perth, Western Australia, Australia

Je trouve certaines réponses à des questions que je me suis longtemps posées, je commence à dépasser certains remords et regrets. La vie est trop courte pour perdre du

temps à regarder en arrière. Je vis trop dans le passé, par peur du futur : je crois que je ne veux pas grandir. C'est comme si j'avais envie d'avoir toujours 17 ans. C'est en partie pour ça que j'ai choisi de partir. Tout arrive tellement vite : le bac, le permis, les études... Toutes ces choses destinées à nous insérer dans le monde actif et cruel. J'ai donc choisi de grandir ici, pendant un an. Et je reviendrai fin prête pour affronter tout ça ! Oui, j'avais peur de devenir adulte !

* * *

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE COURAGEUSE

Marguerite, Tokyo, Nippon

« Il en faut du courage pour faire ce que tu fais ! » Voilà la phrase qui a le plus tourné dans la bouche des gens de mon entourage. Je peux comprendre cette réaction.

Et pourtant...

Après ces cinq mois à l'autre bout du monde, je me rends compte que très peu de choses aujourd'hui me manquent véritablement (même si la vue d'un arbre me rappelle avec nostalgie mon doux Sud-Ouest). Papa, Maman, je suis désolée de vous l'apprendre, mais je vis super bien de ne plus vous voir aussi souvent ! On pourrait se dire que je suis une fille atroce, mais pas du tout en fait !

La raison est simple : je ne suis pas seule. Je suis même très bien entourée. Si je devais citer une personne qui m'a beaucoup apporté jusqu'à présent, ce serait ma première grand-mère d'accueil. Elle a été parfaite en tout point. Hiromi-san et Nao-san vivent à trois minutes à pied de chez leur fille ; quand je rentrais du lycée, j'allais souvent les voir et je restais avec eux. Ma grand-mère d'accueil avait pour habitude de me faire goûter chaque fois à de nouveaux gâteaux. Même si au début de mon séjour mon niveau de japonais était précaire et que la communication n'était pas limpide, je me suis tout de suite sentie bien à ses côtés... j'étais si attachée à elle que le changement de famille – qui était prévu bien avant mon arrivée au Japon – reste encore un moment bien triste pour moi...

J'ai quitté une super famille qui pour moi valait tout l'or du monde ! Cette séparation au cœur de mon séjour m'a permis de comprendre que le temps n'est pas figé, et que tout passe bien plus vite qu'on ne le pense... Les rencontres que l'on fait, c'est ce qui donne à notre séjour son caractère. Et c'est là, dans cet effort nécessaire d'aller vers l'autre, que j'ai eu le plus besoin de courage. Mais l'impatience et l'excitation de rencontrer des amis ont été pour moi les puissants moteurs utiles et nécessaires pour vaincre ma timidité et pour dépasser la peur. Au final, je n'ai pas vraiment l'impression d'avoir été courageuse. J'ai simplement accepté de vivre ce pourquoi j'étais venue. J'ai juste réalisé mon rêve.

APPRENDRE À VIVRE

Charlene, Aachen, Deutschland

C'est dur, mais si j'avais su à quel point se serait rude, je serais partie quand même.

Aujourd'hui, c'est presque aussi dur, mais pour rien au monde je ne voudrais rentrer.

En un mois, j'ai l'impression d'avoir déjà mûri et évolué et, surtout, je n'ai plus cette nausée de la vie, ce dégoût de tout qui m'habitait jusque-là. C'est la vie tout court qui commence. Je réalise la chance que j'ai. Parfois mon moral stagne entre 1 et 2 sur 5. Mais un rien suffit alors à me rendre heureuse : je me balade dans les rues de la ville, quelqu'un me parle, je lui réponds, une amie m'invite à manger une glace. Je m'aperçois que le moral est remonté à 5 ! Je me raisonne en pensant qu'il n'y a pas de paradis.

Le plus difficile dans cette expérience, c'est de n'avoir personne pour vous écouter, vous aider, vous conseiller, vous consoler, vous prendre dans ses bras quand ça ne va pas. Mais, dans ces cas-là, il faut chercher, car je suis persuadée que ce quelqu'un existe toujours quelque part.

Ce 24 août, je n'ai pas l'impression de m'être envolée, j'ai plutôt l'impression d'être née. Et, croyez-moi, c'est dur de vivre au début.

Je me souviens qu'en arrivant en Allemagne j'avais très mal au dos, une douleur horrible, comme si on m'arrachait un poids, comme si quelque chose d'étrange se passait. Alors je me suis regardée dans la glace et j'ai compris que des ailes étaient en train de me pousser. C'est sans doute cela qui me faisait aussi mal. Oui, vraiment... C'est dur de vivre au début.

* * *

DU TEMPS AVEC MOI-MÊME

Lisa, Denver, Colorado, USA

Débarquer dans un pays inconnu, c'est passer pas mal de temps avec soi-même.

* * *

FACE À SOI-MÊME

Gabrielle, Naples, Italia

On m'avait prévenue : « Pas d'amoureux en France, ça ne fera que compliquer les choses ! » On écoute, mais en même temps on se dit qu'avec nous ça va être différent, que c'est notre histoire, et on y croit fort, parce que justement, c'est la nôtre. Et on s'im-

plique tellement dans cette histoire qu'on oublie de s'impliquer dans tout le reste, dans notre nouvelle vie. On passe des heures sur MSN ou au téléphone avec la personne aimée, celle qu'on a laissée en France. On en oublie les autres, la famille avec laquelle il faudrait créer des liens. Quand on est amoureux, on n'en fait qu'à sa tête. J'ai vécu trois mois sur MSN, à me remémorer le passé et tous les moments révolus, à imaginer le futur. Au début, c'était cool. Mais trois mois après, j'avais perdu six kilos, je déprimais, je pleurais tous les soirs. Je ne parlais à personne, j'attendais juste ses appels. Lui a raté son premier semestre d'IUT, a perdu ses amis et sa motivation. Le 21 décembre, on a cassé. Ce n'était plus possible.

À notre âge, les choses changent vite, et les relations sont paralysées par la distance. On est le 21 mars, il a retrouvé une copine, et moi... je suis toujours amoureuse. Après six mois et demi, j'ai des amis, des gens sur qui je peux compter, je suis parfaitement intégrée, mais c'est encore dur tous les jours. Mine de rien, j'ai tout de même hâte de rentrer. Partir un an demande du courage, énormément de courage. Il faut accepter de se retrouver seule, en décalage, sans protection. C'est dur de se retrouver face à soi-même.

* * *

ENTRE BLUES ET ROUTINE

Lea, Oak Grove, Minnesota, USA

La vie est un cycle : après l'émerveillement, après le gros coup de blues, après le choc, c'est la fameuse routine à nouveau revient et qui l'emporte. Elle s'installe, sur la pointe des pieds, insidieuse et morne. À peine deux mois, et tu trouves normal de manger des saucisses au petit-déjeuner. Tu ne fais plus attention à tes proches. C'est bête à dire, mais le jour où le silence de ceux qui t'entourent ne te pèse plus c'est que tu commences à te sentir chez toi. Attention, le blues est susceptible de revenir à tout moment – un cycle, je vous dis ! Il est traître, il te prend à la gorge au moment où tu ne t'y attends pas ; il prend la forme d'une personne – un ami, un parent, un amoureux – d'un lieu, d'un moment, d'une situation, d'un objet, d'un goût, d'une odeur, d'une ambiance. Mais tu en as besoin de ces moments de creux, ce sont eux qui te font avancer. Et puis, ils sont de plus en plus courts, de plus en plus éloignés les uns des autres, de moins en moins intenses. Le blues repart comme il est venu. Alors la vie reprend son cours, tu te remplis de tout ce que tu peux, tu prends tout ce qu'il y a à prendre.

Tu te dis qu'en rentrant tu feras le tri. Les moments durs reviendront, c'est sûr. Mais toi tu resteras, car tu as compris ce que c'est que voyager. Voyager ce n'est pas partir, ce n'est pas s'en aller, encore moins quitter, voyager c'est simplement être ailleurs.



Annette sur l'étang du Gabriau — Fin des années 60

Article paru dans Trois Quatorze #58

D'Ingelheim à PIE — Dérouler l'enfance d'Annette Maurier et retracer ses origines, c'est raconter un peu de la naissance des relations modernes entre la France et l'Allemagne, et c'est comprendre l'attachement que notre bénévole de Metz porte à notre association.

Annette, c'est bien joli...

Portrait

*« Bien sûr ce n'est pas la Seine,
Ce n'est pas le bois de Vincennes,
Mais c'est bien joli tout de même,
À Göttingen, à Göttingen... » — Barbara*

Le temps de l'enfance, c'est bien connu, s'écoule avec lenteur. Et son récit de même. Nous avions prévu, en retrouvant Annette, qu'elle nous raconte sa vie en deux heures ; or, en plus de trois, nous n'avons pas dépassé le tiers de son existence. Mais il est vrai que dans le cas d'Annette, l'enfance et l'adolescence semblent contenir et résumer et la suite de sa vie et son essence. Le Göttingen d'Annette s'appelle Ingelheim : petite cité tranquille, posée au bord du Rhin, en amont de la vallée romantique, ville des « délicieuses asperges blanches et de ces cerises charnues dont on garnit les célèbres "Forêts noires". » L'ancienne résidence de Charlemagne est aujourd'hui riche et prospère, « la plus riche d'Allemagne, en fait. » C'est là qu'est née Annette, en 1955, juste après Noël. « J'ai eu une enfance heureuse », résume-t-elle d'abord, avant de revenir sur l'aspect pour le moins sombre de la période. Nous sommes au sortir de la guerre, l'Allemagne, vaincue et saignée, est coincée entre un lourd passé nazi, un présent bouché – à « l'abri » du rideau de fer – et un avenir des plus incertains : « Mon père et ma mère avaient perdu chacun leurs deux frères à la guerre. Du côté de ma mère, l'un avait disparu sur le front russe et l'autre avait été atteint d'une balle perdue. Du côté de mon père, l'un des fils était mort à Berlin et l'autre avait été enrôlé – pour ne pas dire raflé – à la fin du conflit, comme l'avait été toute la jeunesse allemande, à seule fin d'alimenter des troupes exsangues. Alors ma grand-mère avait tenté de sauver son dernier en le cachant. Mais celui-ci voulait combattre pour venger son frère. Alors il est parti... pour ne jamais revenir. Il faut savoir, précise Annette pour appuyer son propos, qu'en 45, la durée de vie moyenne d'un soldat allemand sur le front russe était de trois semaines ! »

On poursuit sur l'origine... la vie des grands-parents, la guerre : « Mon père a fait toutes les batailles : la Belgique je crois, la Russie c'est sûr, et la Sicile, et la bataille de Monte-Cassino. Il a été sauvé par une péritonite, qui l'a empêché de partir à Stalingrad ; il serait mort là-bas ! » Car là-bas, ils sont tous morts ou presque. « En cinq ans de guerre, mon père a tout vu. » Il n'a sans doute ni voulu ni pu raconter à ses enfants toutes ces horreurs qu'il a vécues, mais sa fille croit deviner l'essentiel et comprendre sa détestation profonde de la guerre à travers cette simple anecdote : « Je me souviens qu'enfants, à la

Saint-Sylvestre, il nous interdisait les pétards ; il détestait cela. Les feux d'artifices étaient proscrits aussi et même les jouets militaires. » On écoute Annette, et on entend derrière son récit s'égrener à nouveau la tendre romance de Barbara :

*« Ô, faites que jamais ne revienne,
Le temps du sang et de la haine,
Car il y a des gens que j'aime,
À Göttingen... »*

À Ingelheim, comme partout dans le pays, cette Allemagne de douleur fait peser, à son corps défendant, une bien lourde culpabilité sur les épaules de ses enfants. « Nos cours d'histoire, je m'en souviens, s'arrêtaient avant les années 30. D'un côté, donc, c'était le silence, et de l'autre (entendez « à l'étranger »), on ne nous a pas aidés. » Et Annette d'évoquer la vision de l'Allemagne véhiculée dans le cinéma ou dans les livres scolaires français. Et d'ajouter : « Quand, vers l'âge de 11 ans, je me suis retrouvée en Angleterre – c'était pendant la coupe du monde de football –, je me souviens qu'à la présentation de notre équipe nationale, les jeunes Anglais faisaient le salut nazi et l'accompagnaient de "Heil Hitler !" » On évoque alors ces longues décennies (50 et 60) où les jeunes garçons français jouaient soit aux « Cow boys et aux Indiens » (en incarnant volontiers les uns ou les autres) soit aux « Allemands » (en faisant de ces derniers – qu'ils se refusaient pour le coup à incarner – des ennemis fantômes). « Nous aussi nous jouions aux "Cow-boys et aux Indiens", mais jamais à la guerre de 40. À la place nous jouions "au Moyen Âge". » Les nations préfèrent toujours se nourrir du mythe que de la réalité. Dans ce contexte étouffant, Annette se souvient tout de même de ce conseil avisé et maintes fois répété d'un professeur : « N'ayez pas mauvaise conscience : vous, les enfants, vous n'y êtes pour rien. »

« Mes parents se sont connus pendant la guerre et, comme tant d'Allemands, ils ont tout construit sur des ruines. » Ne se sont-ils pas, eux-mêmes, construits sur ces ruines ? « Pendant longtemps mon père, qui était médecin ORL, a travaillé sans rien gagner. Il prodiguait ses soins contre une poule ou contre un lapin... contre je ne sais quoi. Dans leur première maison, leur chambre faisait office de salle d'attente : on tirait juste un rideau... L'espace était étroit, mais on faisait de la place pour accueillir ceux – nombreux – qui étaient juste de passage, ou ceux – famille ou amis – qui pouvaient encore échapper provisoirement ou définitivement au système d'oppression étatique qui se mettait en place à l'Est. C'était avant le mur. « Le système, dixit Annette, remplaçait doucement les chemises brunes par les chemises bleues et se dédouanait du passé et des réparations en décrétant habilement que le nazisme était le fruit du capitalisme et de l'Ouest. » Plus tard, la famille s'est agrandie et il a fallu déménager pour abriter tout le monde. Les quatre enfants d'abord, puis les grands-parents qui, retraités, « n'étaient plus d'aucune

utilité au régime d'Allemagne de l'Est, car désormais, après avoir bien "servi", ils lui auraient coûté trop cher ! »

Qu'y avait-il donc de vraiment heureux dans cette Allemagne « Année Zéro » ? « La vie était simple, nous dit Annette : l'école ne monopolisait pas toute notre attention, comme c'est le cas aujourd'hui ; nous avions du temps pour nous. » (NDLR : C'est une institutrice qui parle !). On travaillait, on faisait nos devoirs, mais quatre heures d'école nous suffisaient largement. Nous jouions beaucoup dehors, nous étions beaucoup dans la nature, on faisait les vendanges, on faisait du sport, de la gym, du vélo, on allait à la piscine. Nous étions autonomes très tôt. » Elle décrit une vie normale et animée, et nous rappelle, avec Barbara, que les enfants aspirent finalement tous à la même chose et qu'ils :

*« Sont partout les mêmes,
À Paris ou à [Ingelheim]. »*

Elle poursuit : « Le pays œuvrait dans tous les sens. Ça bossait et ça bougeait ... »

L'individualisme n'avait pas encore fait son nid. « On avait une seule télé pour tout le voisinage, je me souviens qu'on a vu tous les grands événements tous ensemble : Kennedy à Berlin, Kennedy à Dallas, Vatican 2... » Les portes étaient ouvertes, la solidarité était de mise. « Ma mère accueillait tout le monde, on nourrissait les gens de passage. »

« Mes deux grands-pères étaient pasteurs, mais ils étaient très différents. » Annette nous explique alors que, du côté maternel (du côté Kohl), c'était assez libéral, actif et engagé : « Au sein même de son église, mon grand-père a prêché contre le régime nazi... Durant toutes les années de guerre, il n'a rien lâché », malgré les menaces, les peurs, parfois même la clandestinité. Du côté Jacob (paternel) c'était, par contre, très strict : « À table, on ne parlait pas » ; dans ce monde de discipline et de droiture quasi puritaine, l'obéissance faisait loi, « la mère œuvrait et était soumise, on ne dérangeait pas le patriarche (celui qui faisait rentrer l'argent), au point que les mères dormaient avec les enfants. » Mais dans cette atmosphère presque militaire, le père d'Annette, un peu asthmatique et souffreteux, se distinguait par son côté « Fils à Maman », épris de finesse et de subtilité intellectuelle. Ce fils fragile fut le seul à survivre à la guerre (« Il devait avoir de bons copains pour le protéger »), pour le bonheur futur de sa fille, qui parle de lui, aujourd'hui, avec grande admiration : « Il était doux, patient et souple et vraiment attentionné pour un père... » et gentil infiniment. Elle parle même d'un grand humaniste : « Lui qui en avait tant vu, était l'homme le plus pacifiste que l'on puisse imaginer. Il nous a éduqués de façon très éloignée de ce qu'il avait lui-même connu, de façon très libérale, en nous faisant extrêmement confiance. » Elle ajoute : « Il n'élevait jamais la voix », comme pour sous-entendre qu'il imposait naturellement le respect. « C'était un caractère posé, un alliage fait de grand cœur et de rigueur, qui s'est parfaitement marié avec le côté agité et

spontané de ma mère. » Annette en bénéficia sûrement, tant du point de vue des principes que du caractère. On cherche des points communs aux deux parents : « Ils nous ont élevés, dès le plus jeune âge, avec en tête l'idée de voyage, de curiosité et d'autonomie. Mon père très jeune avait séjourné en Suède, puis il avait fait le tour de l'Allemagne à vélo. » Des Européens avant l'heure ? « Mon père parlait bien le russe, il aimait l'Italien, avait pris des cours de Français... Ensemble ils sont partis au Japon, en traversant la Russie. Ils avaient clairement le goût de l'ailleurs et de l'ouverture. » Une rencontre fortuite provoque le premier voyage au long cours : « En 1964, mes parents rencontrent un couple américano-allemand qui vivait entre Ingelheim et les USA : "Vous êtes d'où", leur demandent-ils ? "De Valparaiso, Michigan." "Ah c'est chouette ; ce serait si bien si notre enfant pouvait vivre un moment là-bas : il faut qu'il parle anglais, qu'il sorte un peu, qu'il voit le monde, etc." "Mais tout à fait", répond la voisine : "Envoyez-le moi, on l'accueillera." » Le marché est conclu. Et voilà le fils aîné, Claus, en partance pour un échange d'une année en famille bénévole et en « High School » ! Et voilà comment, quarante ans avant Annette, son propre père a mis en place son propre séjour éducatif international, dont il a assuré à la fois la promotion, l'organisation et le suivi : une sorte de super bénévole avant l'heure ! « Dans la foulée, nous avons reçu quelques Américains l'été, ce qui m'a permis de beaucoup échanger en anglais, et puis mon frère Gerhard est parti, mais cette fois pour Staten Island, dans l'état de New-York, où le couple avait déménagé. Il étudiait au "Wagner College" », dans le lieu même où, pendant presque 10 ans, dans les années 80, PIE organisera ses stages de préparation aux séjours de longue durée. Quand on dit que le monde est petit ! « À la fin de leur année scolaire, mon père a payé à mes deux frères trois mois de "Greyhound" (NDLR : compagnie de bus qui sillonne l'ensemble du territoire américain) pour qu'ils voient du pays. Ils sont partis seuls pour faire le tour des USA ; ils dormaient dans le bus. » Et de conclure : « Nos parents nous ont appris à nous débrouiller et ont tout fait pour que nous allions voir le monde. Nous avons essayé de faire de même avec les nôtres. » Trente ans plus tard en effet, Guy d'abord, puis Nolwenn, partiront, sous la férule de PIE (association dont Annette deviendra la représentante bénévole) respectivement aux USA et en Nouvelle-Zélande.

Mais revenons à la fin des années 60... C'est maintenant au tour d'Annette de faire ses gammes. Le séjour que la famille met alors en place est d'une nature un peu différente. « J'étais plus jeune – 11 ans – et j'étais une fille ! (Entendez : "C'était plus difficile.") J'étais déjà allée seule en Angleterre, mais ma mère ne me voyait pas partir si loin et si longtemps. À l'occasion d'un retour de voyage en Espagne, nous nous sommes arrêtés à Autun, en Bourgogne, car mes parents connaissaient là-bas une famille, les Maurier, qui dans le cadre du jumelage avec notre ville, avaient failli envoyer leur fils vivre trois mois chez nous. » L'échange n'avait pu se faire en raison de la différence d'âge entre les deux fils. Mais sur place, à Autun, les deux familles découvrent qu'entre Alain, le fils Maurier, et Annette, la fille Jacob, cet échange est par contre envisageable. « C'est à l'occasion

de cette visite, je me souviens, que j'ai vu pour la première fois François, le frère d'Alain... mais c'était en photo. » Elle s'amuse de ce souvenir, consciente qu'elle ouvre là le plus important paragraphe.

C'est le début d'un voyage au long cours – le plus beau qui soit – celui d'une relation qui mettra dix ans à se bâtir et qui dure toujours. Une relation qu'il est impossible de résumer en quelques lignes, tant le récit qu'en fait Annette est fourni et détaillé, tant la relation fut riche en déplacements, en ajustements, en beauté et malheureusement aussi en drames. Nous la résumerons ainsi : premier voyage de la petite Annette entre Mayence et Issoire, allers et venues entre la France et l'Allemagne (« avec, en prime les grèves de train, et de la poste »), un chat siamois, une DS et ses phares tournants, le sirop à la menthe, les balbutiements en français (« Je ne connaissais que l'infinitif et le présent, et cette fameuse phrase que, par politesse, je devais toujours prononcer : "Puis-je vous aider ?" »), la découverte de la résidence d'été des Mauriers, celle d'Issoire, de la neige et du ski, les bonheurs de « L'étang du Gabriau », la chasse au rat musqué, une amitié forte entre deux adolescents et, au-delà entre deux familles, puis la mort brutale et tragique d'Alain, l'étudiant d'échange, dans un accident de voiture (il avait à peine 18 ans), puis la douleur et le chagrin, puis la maladie du frère, François, et la visite au Sana dans les Alpes, la relation naissante et la préparation des concours de médecine, et l'exil au Québec, et la traversée du Canada et des US... Ce long périple et ce long partage auront deux conséquences majeures : d'un côté, le mariage – on l'aura deviné –, entre François et Annette (et la naissance d'une famille transfrontalière de quatre enfants), et de l'autre ce lien profond entre Annette et la France. En écoutant Annette parler de François – comme d'un poète charmant et chevelu, rigoureux souvent mais rêveur à ses heures – en l'entendant évoquer ses exploits – d'étudiant d'hier (elle énonce ses résultats comme on cite des batailles) et de médecin d'aujourd'hui –, on est convaincu, avec Barbara que :

« L'amour y fleurit tout de même,
À Gottingen, à Gottingen ».

Et en écoutant Annette, si loquace et si précise, parler avec tant de justesse de ce pays qui est devenu le sien, en l'entendant évoquer dans un français si parfait – et avec tant de précision dans l'énoncé et le vocabulaire –, à la fois les lourdeurs et les merveilles de l'hexagone, on se conforte dans l'idée qu'à l'instar de tant de ses compatriotes, l'enfant d'Ingelheim,

« *Sait bien mieux que nous je pense,
L'histoire de nos rois de France.* »

En la quittant, on se dit alors que cette petite fille à l'enfance allemande, devenue épouse, mère et institutrice en France, aura su, à l'évidence et pour le bien de tous, aimer et le français et le François.



Décrire la France et décrypter son identité pour la présenter aux partenaires et aux participants étrangers : tel est le défi qu'en tant que Français nous devons relever ! Gageure même, car si parler d'un pays éloigné et inconnu n'est pas simple, décrire sa maison et parler sereinement de soi et des siens devient un pensum ! « Trois quatorze » a choisi de s'appuyer sur un court sondage, adressé aux jeunes étrangers venus séjourner une année en France, pour livrer une vision très subjective de notre pays, et pour offrir une vague esquisse d'une terre bien-aimée, abritant un peuple aussi attirant que controversé.

La France, vue par Trois Quatorze

Point de vue

En guise d'introduction

Cette petite histoire, qui circule en Amérique du Sud, en dit long sur notre pays, la France, et sur la façon dont les étrangers la perçoivent :

Un jour que Dieu s'ennuie, il confie à un ami son intention de créer une nouvelle planète, la Terre : « Je vais faire d'abord un grand pays qui possédera toutes les richesses possibles dans son sous-sol, mais pour équilibrer les choses, je ne mettrai à sa tête que des dirigeants autoritaires et sanguinaires... je l'appellerai la Russie ; plus à l'ouest, je ferai le pays le plus puissant au monde, mais il sera régulièrement dévasté par des tornades... je l'appellerai les États-Unis ; un autre tout en longueur, très élégant et très cultivé, mais sans cesse menacé par les tremblements de terre, le Japon ; un autre encore qui aura la plus grande et la plus prolifique forêt au monde, mais son peuple sera victime de grandes inégalités, le Brésil. » Et Dieu de créer ainsi tous les pays, puis de conclure : « Et enfin je ferai un tout petit pays, charmant, aux paysages magnifiques et variés, au climat doux, aux richesses abondantes et à l'abri des misères de la nature, et il y fera bon vivre... et ce pays-là je l'appellerai LA FRANCE. » Son ami de s'étonner : « Ce n'est pas juste, ce pays n'a que des atouts et des avantages. » Et Dieu de répondre : « Eh non, car je vais y mettre les Français ! »

Cette histoire pourrait n'être que distrayante, mais elle est aussi signifiante. Si elle nous touche, c'est qu'elle est à la fois explicite et moqueuse, et que tant sur la forme que sur le fond, elle en dit long sur notre pays. En un mot comme en cent, cette histoire semble viser juste ! Voyons plutôt :

Peut-on envisager un pays plus charmant que la France ?

... avec ses mers, ses vallons, ses bocages, ses forêts, ses chemins, ses monts ; avec ses côtes escarpées, ses plages plates et tout en longueur, ses larges plaines et ses petits chemins ; avec ses fleuves, ses fontaines, ses lacs, ses canaux, ses cascades et ses ruisseaux ; avec ses petites églises, ses cathédrales, ses enceintes, ses tours, ses marchés, ses gares, ses ponts, ses phares, ses ports, ses demeures, ses jardins ; avec sa Dame de Fer et sa Dame Gothique, ses Monts – Blanc ou Saint-Michel –, ses châteaux sur la Loire, son île toute de Beauté, sa dune du Pilat et sa Pointe du Raz, son Pic du Midi et son Puy-de-Dôme, son pont du Gard et son cirque de Navacelle, son Vieux Port et sa promenade pour les vieux Anglais, ses terres exotiques et lointaines, sa place des Vosges et son tout Paris...

Peut-on faire pays plus contrasté et plus varié surtout ? Sur un espace relativement étroit et confiné, une terre aux dimensions humaines, la France touche et goûte à tout :

aux brises doucement glacées du Nord, aux chaleurs du Sud, aux souffles marins et alpins, à la moiteur des cités. À l'Ouest, La France a les pieds dans l'eau, à l'Est, elle grimpe ; au Nord, elle s'abrite du vent et de la pluie, au Sud, du soleil, et du vent aussi. La France est bleue par ses mers, vertes par ses champs, rouge quand elle fleurit, jaune quand les blés mûrissent. Elle est plus « arc-en-ciel » que multicolore, car les spectres qui la composent se touchent, mais jamais au point d'altérer leurs franches couleurs et leur identité.

La France subit toutes les influences, mais sans excès. Comparée au reste du monde, l'Europe est douce, mais au cœur de cette Europe, la France est, de par sa nature, plus douce encore. Parce qu'elle est autant atlantique que méditerranéenne, autant campagnarde que montagnarde, autant urbaine que rurale, parisienne que provinciale, elle s'inscrit définitivement dans le tempéré. Elle profite, plus que tout autre, de la richesse des quatre saisons : des hivers fermes aux étés francs, en passant par de longs printemps et de tendres automnes qui la rendent subtile.

Les jeunes étrangers qui ont appris à connaître notre pays ne s'y trompent pas. Quand on les interroge sur les qualités premières de notre pays, beaucoup – alors même qu'ils n'ont séjourné en France ni en voyageur ni en touriste – évoquent la beauté de nos paysages et la beauté de nos monuments aussi. Monuments qui s'intègrent à la terre comme s'ils en émanaient et qui semblent, de par le travail et l'usure du temps, relever du naturel autant que du culturel.

Mais si le pays marque et impressionne – au sens premier du terme – nos voyageurs, c'est justement avant tout par sa culture, accumulée au fil des siècles et qui s'est déposée en strates sur une terre propice à l'accueillir. À leurs yeux, quatre domaines émergent, lesquels vont nous guider comme quatre points cardinaux, ce qui ne manque pas d'être paradoxal quand il s'agit de visiter ou de rendre compte d'un hexagone.

La gastronomie

La gastronomie tient la corde. On sait que le monde entier la place la aux tous premiers rangs de la hiérarchie mondiale. On ne peut qu'approuver car, sans dénigrer des cuisines aussi justement réputées que la chinoise, l'indienne, la libanaise, la japonaise, la péruvienne – et on en passe – on ne saurait nier l'extraordinaire richesse de la France quant à la diversité de l'offre culinaire. Certains pays auront l'art de se distinguer dans des domaines précis (qui le poisson, qui les pâtes, qui la charcuterie, les grillades, le pain, la bière, le vin ? etc.), quand la France se distinguera dans nombre de ces domaines, et en veillant à n'en négliger aucun. En France, dans le domaine culinaire, qualité rime avec variété.

Dans trois secteurs précisément, notre pays fait preuve d'une telle excellence qu'elle nourrit sa célébrité et sa notoriété globale ; à savoir, le vin, les fromages et la pâtisserie. Dans ces spécialités, si la France peut être en concurrence (notamment du côté de l'Italie), elle reste inégalable en termes de profondeur et de largeur.

On a entendu parler des trois cents fromages, qui sont autant de saveurs et d'odeurs

– mais on sait que si l'on ajoute toutes les productions locales, on en dénombre bien plus ; on dit qu'il y aurait plus de trois mille vins différents – et près de quatre cents appellations –, ce qui semble presque infini et ne laisse à aucun palais la possibilité de se lasser ; quant à la pâtisserie, on retient pour preuve de sa richesse et de sa variété, le fait qu'un Français connaisse trois à quatre cents noms de gâteaux quand un Anglais, par exemple, n'en connaît pas plus de vingt.

Bien au-delà de la qualité et de la quantité, on ne peut évoquer la question culinaire sans avancer le fait qu'en France, tout ce qui touche à la nourriture est central. Un Français place presque toujours la nourriture au cœur du jeu : il parle « bouffe » du matin au soir et, sur le sujet, est intarissable ; il collectionne les recettes et les livres gastronomiques, il se passionne pour des shows télé où on ne cesse de le faire rêver autour de plats qu'il ne goûtera jamais ; la table en France est par ailleurs une véritable institution, et le partage autour d'un verre ou d'un en-cas un moment précieux, voire crucial ; quant aux repas, ils rythment les journées d'un Français, parfois même les structurent et en orientent le contenu... au point de faire dire à un grand écrivain (Molière en l'occurrence) que c'est la bonne nourriture et non les belles paroles qui font vivre ! Un Français ne saute pas un repas, il se bat pour défendre ses spécialités régionales et les faire vivre ; il pourrait se vendre pour un cassoulet, un aligot, un Parmentier, un pot-au-feu, une raclette, une blanquette, une fondue, une omelette, un Saint-Honoré, une Tatin, un Camembert, un saucisson, un jambon, un croissant, une baguette... On sait que la liste est modulable. Elle est surtout interminable !

L'Histoire

39% de nos jeunes participants étrangers considèrent que c'est l'Histoire de France qui détermine le mieux son identité. Il faut dire que cette histoire s'est construite sur la durée (près de deux millénaires), qu'elle a été façonnée par des siècles d'événements et d'influences diverses et a clairement fini par façonner à son tour le pays en définissant son caractère. La France naît dans la continuité d'une longue période de présence romaine en Gaule (d'autres diraient, « d'invasion » ou de « colonisation »), laquelle, bien que bousculée par des percées barbares (Germaniques, Francs et autres), a laissé des traces importantes et indélébiles dans notre vie et dans nos paysages. La romanisation des esprits a modelé notamment notre langue et nos structures et a assis les bases d'un État puissant.

La France moderne, qui naît en 498, au moment du baptême de Clovis (roi des Francs et unificateur), converti sur le tard au catholicisme, se consolidera en 843 sous l'impulsion de Charlemagne, puis se développera en plusieurs phases – qui sont autant de périodes de centralisation – autour de personnalités marquantes : Philippe Auguste, premier « Roi de France » qui, après Bouvines, fera de son royaume le plus puissant d'Occident ; Philippe le Bel, premier grand administrateur ; Jeanne d'Arc symbole de sursaut et de résistance ; Louis XI restaurateur de la monarchie ; Henri IV, père de la réconciliation et apôtre de la liberté de culte ; Louis XIV qui vint synthétiser le travail de ses prédécesseurs, tant comme

chef militaire que comme monarque absolu ; Napoléon qui stabilisa les acquis de la révolution, réforma de fond en comble l'État, créa l'essentiel des institutions actuelles du pays, mais qui, au nom d'une unification de l'Europe, plongera cette dernière dans des guerres sans fin qui bouleverseront les frontières et auront des répercussions politiques, démographiques, militaires et sociales durables. Étrange figure que celle de ce jeune défenseur de la République qui devint Empereur et qui conduisit la France à la Restauration ! Charles de Gaulle, enfin, symbole lui aussi d'une forme de résistance, et dont le plus grand fait d'armes restera l'instauration d'une des plus solides constitutions du XX^e siècle, qui perdurera, renforcera le pouvoir exécutif et permettra de stabiliser le pays et ses institutions.

Si nos jeunes étudiants étrangers retiennent sans surprise les noms de Louis XIV et Napoléon, parmi les figures françaises, on remarque avec intérêt que c'est la Révolution de 1789 et les droits de l'homme qui, selon eux, symbolisent le mieux notre pays. Il faut dire que, par-delà ses paradoxales dérives largement sanguinaires et autoritaires, la Révolution française a diffusé les principes républicains et démocratiques de liberté et d'égalité – et de fraternité dans une moindre mesure – et a inspiré, à travers la déclaration de 1789, les mouvements nationalistes et, de façon plus large, la reconnaissance des droits de l'homme dans le monde entier.

Malgré les controverses qui entourent la Révolution française et la remise en question – liée aujourd'hui notamment à l'impuissance de l'universalisme – la France, à travers cet événement, s'est quelque part placée au centre de la réflexion autour de la vie et de l'esprit démocratique. Elle tire à juste titre fierté et notoriété de cette position qui perdure dans le temps.

La langue

De façon peut-être un peu plus surprenante, la langue française est, aux yeux des étudiants d'échange, un symbole important de notre pays. Il faut dire, qu'en dépit de notre petite taille (mais en raison de notre passé colonial), notre langue, avec ses 300 millions de francophones, est à la fois :

- la 5^e langue la plus parlée au monde ; elle est donc un véhicule majeur de notre culture, tant en philosophie qu'en musique et en littérature, et, à ce titre, elle a joué un rôle important dans la diffusion des idées ;
- un outil de diplomatie tant politique que culturelle, renforçant l'influence du pays à travers des institutions internationales telle que l'ONU, la Francophonie, les JO, etc. ;
- une langue importante dans les affaires et le commerce, en particulier dans les secteurs tels que le tourisme, la mode, la gastronomie et la technologie, autant de domaines où la France excelle.

La langue française a forgé la France et a fixé son unité. Au fil des siècles, elle s'est imposée – et a été imposée – à l'ensemble du pays, à travers un processus historique de centralisation politique, d'essor culturel, d'éducation et d'affirmation de l'identité na-

tionale. N'oublions pas que l'article 2 de la constitution française nous dit que « La langue de la République est le français », et que la Constitution européenne reconnaît le français comme seule et unique langue officielle de notre pays (NDLR : la France est la seule dans ce cas, avec la Grèce !). Notre langue tient d'ailleurs une place tout à fait privilégiée au sein de certaines instances de l'Union. Il faut savoir que cette valorisation totale du français s'est faite, depuis plus de cinq siècles, au service de l'unité, mais au prix d'une quasi disparition – pour ne pas dire liquidation – des autres langues de l'hexagone, la France jetant ses bébés régionaux avec l'eau du bain national. Ainsi le breton, l'alsacien, le basque, l'occitan, et dans une moindre mesure le corse, disparurent petit à petit du quotidien et du paysage.

Le français s'est imposé également dans le monde entier par le biais de la colonisation et d'une forme d'éducation des élites locales, via le commerce, la migration et la création de diasporas.

Langue romane, issue du latin, le français est complexe, tant au niveau phonétique qu'au niveau grammatical. Avec ses genres, ses accords, ses liaisons, ses conjugaisons, sa richesse lexicale, son usage abusif de la négation double, son orthographe obscure, c'est une langue qui fait tout pour se faire remarquer. Quand on demande aux étrangers ce qui est difficile à maîtriser dans notre langue, la plupart répondent : « Tout ! » C'est d'autant plus vrai qu'en français l'exception fait la règle. Et on verra que le citoyen se plaît d'ailleurs à imiter son langage !

La langue française est difficile d'accès, c'est vrai, mais elle est belle ! Ressemblerait-elle au pays ? Belle en effet, et riche tout autant. On en veut pour preuve ces quelques lignes, qu'on isole et qu'on choisit avec impuissance et subjectivité, comme on le ferait avec six grains de sable pour décrire la beauté du désert :

« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. » (Racine)

« Les grelots des troupeaux palpaient vaguement, une immense bonté tombait du firmament. » (Hugo)

« Sois sage, Oh ma douleur, et tiens-toi plus tranquille. » (Baudelaire)

« Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie. » (Pascal)

« Le souvenir d'une certaine image n'est que le regret d'un certain instant ; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas ! Comme les années ! » (Proust)

« Passons, passons, puisque tout passe... » (Apollinaire)

Les étrangers qui, comme nos étudiants d'échange, ont pris le temps d'apprendre notre langue et notre pays reconnaissent la puissance du français et ce qu'il a produit de sublime : de Ronsard à Proust en passant par Molière, La Fontaine, Racine, Hugo, Stendhal, Flaubert, Apollinaire, Rimbaud, Char, Aragon... et tant d'autres. C'est vrai pour la littérature et la poésie, c'est vrai tout autant pour la philosophie, car de Montaigne à Camus en passant par Descartes, Pascal, Montesquieu, Rousseau, Tocqueville, Bergson, Sartre, etc., les penseurs ne manquent pas non plus ! Notre langue, c'est certain, a produit du remarquable en quantité.

Et ce que notre langue a fait pour l'oral et l'écrit, notre pays l'a fait par d'autres biais, via la peinture, la musique, l'architecture, la danse.

Les personnalités

Au-delà de la langue, il est vrai que la France, eu égard à sa taille, a donné naissance à nombre de talents qui sont autant de personnalités marquantes et influentes. Certains d'entre eux ont changé la donne mondiale. Proust, et à un moindre degré Céline, ont pénétré et influencé la littérature mondiale. Poussin, Chardin, Ingres, Géricault, Delacroix, Cézanne, Monet, Braque, Léger... ont modelé nos regards. Pascal, Pasteur et Curie ont fait faire des bonds à la science ; Papin, Ader, les frères Montgolfier et Lumière à la technique ; la notoriété de Jeanne d'Arc, de Louis XIV ou de Napoléon a largement dépassé le petit cadre de la France. Olympe de Gouges (chantre de la fin de l'esclavagisme et de l'égalité des sexes), Colmar (inventeur de la machine à Calculer), Moreno (de la carte à puce), Appert (de la boîte de conserve), Bourseul (pionnier du téléphone) ou Michaux (du vélo) ou Cugnot (de la voiture), Delabost (qui mit au point la douche) ou encore Laënnec (le stéthoscope), ou Guérin (le pansement), ou Braille (qui créa le braille) ou Cadolle (le soutien-gorge)... tous, bien que moins célèbres que les premiers cités, n'en ont pas moins marqué l'histoire en révolutionnant la vie au quotidien.

L'exception culturelle !

Dans le concert mondial, la France, à l'évidence, joue bien sa partition. Mais est-elle pour autant au centre du jeu ? Certainement pas ! Et c'est là que le bât blesse. Car les Français, dans leur ensemble, sont persuadés du contraire. Ils se plaisent par exemple à cultiver l'idée « d'exception culturelle », au point même d'en faire un concept purement français, sans penser un seul instant que tous les pays ou presque pourraient revendiquer cette spécificité. Tous, à commencer par nos voisins européens, ont des génies. Pour n'évoquer que la seule littérature, on citera Dante en Italie, Shakespeare en Angleterre, Joyce en Irlande, Nietzsche en Allemagne, Cervantes en Espagne, Kafka en république Tchèque, etc. ! Il y a donc bien une exception culturelle italienne, allemande, anglaise... et de la même façon, et à n'en pas douter, une exception américaine, chinoise, japonaise, sud-africaine... Impossible de les citer toutes. Or le peuple français se convainc sans complexe qu'il est à part, unique dans son genre, et qu'il constitue une exceptionnelle exception. Il en tire une forme de supériorité, qu'il cultive allègrement et qui le fait passer aux yeux du monde, pour un peuple « légèrement » prétentieux, lequel se place volontiers au centre de la création.

Et nous voilà revenus à notre histoire première. Le Français gâcherait-il sa nature si belle en se croyant si beau ? En un sens oui, car toute prétention mal placée conçoit de grands projets et accouche de petites choses avec excès.

On se demande parfois si la réputation des Français de mal recevoir les étrangers dans la rue, les gares ou les aéroports, de mal les servir dans les cafés, de proposer une

cuisine bien loin de sa réputation dans les restaurants, n'est pas tout simplement le fruit de cette prétention. Car celui qui se voit trop grand a du mal à se résoudre à tout donner à celui qu'il juge moins important.

« On se voit grand, dirait Pascal, et on se sait misérable ! » S'ensuit cette forme de complexe de supériorité qui vire – en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire – à une forme de complexe d'infériorité, laquelle pourrait bien expliquer ce travers français au dénigrement permanent, au pessimisme, cette tendance à toujours prévoir le pire (sans vraiment l'anticiper), à râler dès que quelque chose ne fonctionne pas (ce qui est relativement courant), à minimiser la grandeur des autres, à déprimer et à angoisser (nous sommes les leaders mondiaux en termes de consommation d'anxiolytiques !), à tenter sans succès de nous valoriser, à dire « Non » pour un oui ou pour un... à faire d'autant plus le beau qu'on est ridicule. Coluche disait à juste titre du coq, notre emblème national, qu'il était le seul animal « à chanter quand il avait les pieds dans la merde ». L'immense comique et le génial fou du roi qu'il était nous caractérisait ainsi avec pas mal de justesse, et c'est d'ailleurs ainsi que nous caractérise globalement le monde extérieur.

Nos sondés sont catégoriques sur ce point : ils parlent presque tous de la prétention française, du Français râleur, du Français mécontent et même « méchant » (c'est le premier défaut qu'ils lui trouvent), du Français qui ergote sans cesse, qui ajoute un « mais... » quand on lui avance un bon argument, qui contredit sans cesse, qui se joue des règles, qui biaise toujours et qui ment souvent.

Là où la chose devient paradoxale et intéressante c'est que, dans le même temps, le Français a une aptitude certaine à se moquer de sa propre petitesse, une faculté à l'auto-critique et à l'auto-dérision. La littérature française la plus officielle (de Rabelais à la Fontaine ou Saint-Simon en passant par La Bruyère ou Malraux) sait par exemple être rétive, incrédule, voire résistante. En bon et vrai cartésien qu'il est, le Français peut tout remettre en doute – y compris lui-même –, mais il ne vous laissera pas le faire à sa place. Il ne reconnaîtra ses faiblesses qu'en se cachant derrière un humour dont il ne manque pas et dont il saura, si besoin, largement user à ses dépens. Cette attitude paradoxale le rend complexe et difficile à déchiffrer pour un étranger, lequel prendra sa faiblesse pour une force corrosive et son esprit critique ou son mauvais esprit pour de l'orgueil et du mépris.

Faibles et contradictions

Étrange pays que le nôtre, qui cultive donc d'immenses contradictions. Capable tout au long de son histoire du meilleur comme du pire. Novateur en bien des domaines – berceau, on l'a vu, des Lumières, des Droits de l'Homme, de l'abolition des privilèges et de l'esclavage, chantre de la laïcité, de la séparation de l'Église et de l'État, défenseur d'un certain savoir-vivre – mais attardé voire rétrograde, sur d'autres sujets : vote des femmes, inégalité de genre, politique éducative, rigidité administrative... pour ne parler que du XX^e siècle !

Un sujet précis vient souligner cette dichotomie française : en 1791, la France fut la première nation à reconnaître formellement le droit de citoyenneté aux Juifs et à leur accorder par décret les mêmes droits civiques qu'aux autres citoyens. Véritable révolution mondiale, à l'origine sans doute de la sentence « Heureux comme un Juif en France » et, qui permit, entre autres, aux Juifs d'accéder aux rangs et aux honneurs de l'administration française. Ce fut le cas un siècle plus tard d'un certain capitaine Dreyfus, lequel fut pourtant victime d'un véritable complot qui scinda le pays en deux clans ennemis, symboles tous deux d'un conflit intérieur typiquement français. Le combat pour la justice fut gagné par les Dreyfusards, mais le combat contre l'antisémitisme largement perdu, puisque le débat fut loin d'être clos et parce que, quelques décennies plus tard, l'État français allait s'engluier dans une Collaboration immonde dont les Juifs furent les premières victimes. Le paradoxe perdure aujourd'hui encore, dans la mesure où, alors même que notre petit hexagone se place au deuxième rang mondial en termes de diaspora juive (derrière les États-Unis) – manifestant par là-même un esprit d'ouverture –, l'antisémitisme, bien que souvent dénoncé, y resurgit en force au premier prétexte.

Malgré son discours et ses efforts pour promouvoir l'égalité et la justice sociale, la France, parce qu'elle refuse souvent de faire face au réel et qu'elle adore s'arc-bouter sur des positions purement idéologiques, continue de cultiver des inégalités importantes en matière de revenus, d'accès aux soins de santé, d'éducation, d'opportunités économiques pour certains groupes de population (notamment immigrés et notamment d'Afrique, et plus particulièrement d'Afrique du Nord). Historiquement la France est adepte de phases d'immobilisme et de révolutions, petites ou grandes. Elle aime vivre sur le passé, avec autant de paresse que de nostalgie, jusqu'à ce que le système sature et casse. Elle entre alors dans des périodes de déconstruction aussi inévitables – et parfois bénéfiques – que ravageuses.

L'École, sujet crucial, est peut-être le meilleur exemple de ces attermoissements typiquement hexagonaux. Elle a longtemps, et jusqu'il y a peu, été considérée par les Français dans leur ensemble comme un sujet de grande fierté. Nos cadres, nos dirigeants, nos ministres eux-mêmes, n'hésitaient pas, il y a à peine dix ans, à la considérer comme « la meilleure école au monde », niant en cela les enquêtes, les recherches, les évaluations, les classements. La France, préférant casser le thermomètre que de voir monter la fièvre, s'arc-bouta – et elle le fait encore – sur des grands principes. Elle s'enfonça, et s'enfonce aujourd'hui encore, dans un débat totalement stérile entre la défense d'une école égalitaire et la défense d'une école du passé. Les partisans de l'immobilisme, se cantonnant au principe d'égalité, et nient le fait que le système qu'ils défendent – et qui coûte très cher – produit de plus en plus d'inégalités et laisse de plus en plus d'enfants sur le bord de la route. Quant à ceux qui revendiquent un retour à une école du passé, ils le font au nom de principes peut-être républicains, mais en aucun cas démocratiques, car si l'excellence a eu cours, elle n'a jamais touché qu'une frange infime de la population. Il faut savoir que

l'école de Jules Ferry était bâtie sur le principe des écoles militaires mises en place par Napoléon, au XIX^e. et que les bases sur lesquelles on l'a construite s'avèrent obsolètes, non seulement parce que les mœurs changent, mais parce qu'on veut, et on se doit, d'éduquer aujourd'hui, non pas seulement une élite, mais le plus grand nombre. N'oublions pas qu'en 1930, 3% seulement des élèves dépassaient le certificat d'études et 2% seulement obtenaient le baccalauréat ! et combien de femmes parmi eux ?

Tous les jeunes étrangers qui sont venus étudier un an au lycée français insistent sur un point précis : les journées trop chargées pour les élèves, le nombre d'heures de cours excessif, le temps passé à écouter passivement bien trop élevé. S'ensuit une fatigue importante. L'élève français, nous disent les étrangers, est globalement soumis à une grosse pression : planning quotidien et hebdomadaire, compétition, manque de sport, manque de pratiques artistiques...

Il est temps que la France cesse de se regarder le nombril et qu'elle s'inspire en profondeur de ce qui fonctionne ailleurs – en Finlande ou en Corée par exemple –, qu'elle tienne compte des acquis des sciences cognitives en matière pédagogique, qu'elle intègre le fait que la note n'est ni la seule ni la meilleure des évaluations, que l'excès de stress nuit à l'apprentissage, que les tensions extrêmes sont contreproductives, que discipline et bien-être ne s'opposent pas, que ne s'opposent pas non plus équilibre de vie et intégration des acquis, que respect et bonnes relations entre professeurs et élèves ne sont pas antinomiques, que copier apprend à regarder, que réciter par cœur a du bon, que chanter en chœur apporte de la cohésion, que dessiner vous oblige à observer, etc, etc.

L'image du mammoth, qui a tant fait hurler les adeptes de l'immobilisme, symbolise une triste réalité. Il est donc temps également de décentraliser pour de bon, de redonner du pouvoir aux écoles, aux responsables des établissements scolaires, aux professeurs surtout ! Il est temps de laisser agir localement. Ce sera la seule et unique façon d'appliquer tous les remèdes salvateurs. Mais que le chemin paraît escarpé et long ! Sans vraie réforme, il y aura c'est certain une révolution !

Retour au beau pays

Ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain. Tout dans notre système scolaire n'est pas à proscrire, loin de là. On sait que notre école remplit bien les têtes, qu'elle insiste sur les acquis, sur les savoirs. Pour que nous, Français, ressemblions bien à des Français, elle nous apprend surtout à dissenter, autrement dit à argumenter et à contredire, à commenter aussi. Nous en tirons notre savoir-faire ou plutôt notre savoir-dire.

Finissons-en avec notre petite histoire... et ne soyons pas, au final, trop durs avec nous-mêmes. La France reste la septième puissance économique mondiale, elle est stratégiquement vivace, elle est internationalement entendue, et même si elle est moquée, elle est écoutée ; notre petit hexagone est le pays le plus visité au monde, et certainement un des plus cotés. Il cultive un certain savoir-vivre, symbolisé, on l'a vu, par sa beauté

(nature et culture), sa gastronomie, son passé, la capacité de ses habitants à résister à une certaine mainmise de la modernité. Tous nos sondés mettent en évidence un point précis mais crucial : la France sait « prendre son temps » profiter de la vie, jouir des beautés qui l'entourent, cultiver l'amitié et le rire, adopter face à la vie une « certaine attitude »... que le monde nous envie. « Douce France », nous dit la chanson !

La France diffuse également quelque chose de particulier, qui a sans doute à voir avec son universalité. Car si l'on doit mettre une qualité en évidence, c'est la capacité de notre pays, à avoir, tout au long de son histoire et de son développement, su assimiler les cultures, su s'enrichir des contacts et se nourrir des événements extérieurs, qu'ils soient heureux ou sombres. Sur un substrat gaulois, tribal, guerrier – composé de petites tribus libres et indépendantes, mais vite submergées de toutes parts par des invasions structurantes –, s'est construit petit à petit un peuple fort et finalement uni qui, de par sa position géographique et son ouverture à tous les vents, n'a cessé d'être touché par des vagues extérieures puissantes et pénétrantes. La France, contrairement à d'autres, n'a jamais superposé les « envahisseurs » ; elle a su habilement les mêler, les digérer, les assimiler. Elle les a francisés, longtemps christianisés, et les a engloutis dans un grand tout. Il est amusant de noter qu'elle s'est même approprié certains étrangers, en les considérant sans complexe – et pour la bonne raison qu'ils étaient francophones et qu'ils avaient du talent – comme Français. On pense à Rousseau, et, pour ne parler que du siècle passé, à Picasso, Soutine, Brel, Stromae, Hergé, Simenon, Godart, Yourcenar, Magritte, Charlebois, Ventura, etc.

La France aime avaler et assimiler. C'est une force indéniable. Mais maintenant que le monde est devenu plat, sans obstacle infranchissable, elle a du mal à le faire. Pourquoi ? Parce qu'elle se sent envahie ? La mondialisation, qui s'accélère à vitesse grand V, la confronte donc à un immense défi. La solution de la fermeture, de la digue ou du mur, est une illusion, car elle est à la fois impossible à mettre en place et contre nature. Car la France quand elle s'est orientée vers une tolérance éclairée a été grande.

France, terre d'accueil

Oui, on le répète, plus la France a accueilli en assimilant, plus elle s'est grandie. A contrario, à chaque fois qu'elle a choisi de se fermer, elle a rétréci et s'est appauvrie. Les facteurs qui expliquent les difficultés actuelles de non assimilation sont nombreux et connus : échec des politiques d'immigration et d'intégration, absence de maîtrise des flux migratoires, discriminations, identité culturelle trop forte, rejet de certaines valeurs, puissance du communautarisme, tensions internationales... Les solutions quant à elles ne sautent pas aux yeux.

Notre petite histoire nous raconte quand même quelque chose. Quelque chose qui touche, on l'a vu, à une forme de complexe de supériorité ou d'infériorité. Complexe que nous cultivons, sûrement inconsciemment, que nous tentons de soigner par l'humour, et

qui s'apaise à chaque fois que nous permettons aux étrangers de nous questionner, de nous aider à nous connaître, de façon collective et interindividuelle.

Car ce n'est au final ni notre langue, ni nos fromages, ni nos monuments, ni nos origines ethniques qui définissent notre pays. Comme toute nation, la France ne s'est construite et ne survit que sur un désir de vivre ensemble : désir mutuel, désir partagé... lequel est toujours mis en danger, parfois par de vraies menaces, souvent par de faux discours, basés sur des enfermements idéologiques ou des fantasmes. Notons à ce propos que notre pays a su, de façon particulièrement originale, mettre en avant le concept de fraternité, au point de l'inscrire dans sa devise nationale et d'en faire un des piliers de son unité ! Ernest Renan parlait de la nation comme d'un « Plébiscite de tous les jours », une sorte d'accord tacite en faveur d'une volonté de vivre une expérience commune, de partager des projets et des habitudes. C'est ce que nous expérimentons tous les jours à PIE à travers l'accueil de jeunes étrangers ; accueil qui n'est possible que si des familles hôtes font preuve d'hospitalité, sans idéaliser ni diaboliser l'hôte, que si des jeunes étrangers manifestent au quotidien leur désir de s'intégrer, et que si les uns et les autres choisissent justement de partager l'exceptionnel et le quotidien.

Chaque fois que nous invitons de jeunes étrangers à partager en profondeur notre pays et notre vie, nous élargissons le chemin du bien-vivre et du bien-être... Bien-vivre et bien-être dans ce qui, pour notre bonheur, est –ad Vitam Eternam, on l'espère– un bien beau petit pays. Un bien beau petit pays qu'on appelle la France...

« DOUCE FRANCE », QUAND ELLE LE VEUT BIEN !

Douce France, Sweet France

Point of view

An article to describe France and to decipher her identity: this is the challenge that we, the French must accept. Describing a far-off unknown land is a difficult task but to describe your home and to easily talk about you and yours can be exhausting, making it said challenge. 3,14 has focussed on a small survey recently sent to international students currently on their exchange year in France. This sample delivers a subjective view on our country and a vague outline of this beloved land, home to a people as intriguing as they are controversial.

AS AN INTRODUCTION

This little story circulating South America, says a lot about our country and the way foreigners perceive us:

One day, when God was bored, he confided to a friend his intention to create a new planet Earth: "First of all, I'm going to make a great country with all the riches in the ground, but to balance things out, I will only put authoritarian and bloodthirsty leaders at its head... I will call it Russia; further to the west, I will make the most powerful country in the world, but it will be devastated by tornadoes on a regular basis... I will call it United States; another long and wide, very elegant and cultivated country but continuously threatened by earthquakes, Japan; another that will have the largest and most fertile forest in the world, but its people victims of great inequality, Brazil. God created all the countries in this way, then concluded: "And finally I will make a very small country, charming, with magnificent and varied landscapes, a mild climate, abundant in riches and sheltered from the miseries of nature, it will be good to live there... This country I will call France." His friend was astonished: "That's not fair, this country has nothing but assets and advantages". God replied: "No, because I'm going to put the French there!".

This story is for entertainment purposes only, but it is also significant. If it affects us, because of its explicit and mocking nature, both in form and content, it says a lot about our country. In other words, this story hits the nail on the head! Let's take a look:

COULD THERE BE A MORE DELIGHTFUL COUNTRY THAN FRANCE?

...with its seas, its valleys, its wooded farmlands, its forests, its pathways, its mountains; with its steep coasts, its flat, long beaches, its wide and narrow lanes; with its rivers, its fountains, its lakes, its canals, its waterfalls and streams; with its little churches, its cathedrals, its walls, its towers, its markets, its stations, its bridges, its lighthouses, its ports, its homes, its gardens; with its Dame de Fer and its Dame Gothique, Mont-Saint-Michel and its Mont-Blanc, its châteaux de la Loire, its Île de Beauté, its Dune du Pilat and its Pointe du Raz, its Pic du Midi and its Puy-de-Dôme, its Pont du Gard and its Cirque de Navacelle, its Vieux Port and its Promenade des Anglais, its exotic and faraway lands, its Place des Vosges and its Paris...

Could there be a more varied and contrasting country? In a relatively narrow and confined

space, a land of human dimensions, France touches and tastes everything: the gentle icy breezes of the North, the heat of the South, the sea and Alpine breezes, the sweatiness of the cities; in the West, France has its feet in the water, in the East it climbs; in the North, it shelters from the wind and rain, in the South, from the sun and wind too. France is blue with its seas, green with its fields, red when it blooms, yellow when the wheat ripens. It is more 'rainbow' than multicoloured, because the spectrum of colour that make up this country all touch, but never to the point of altering the vividness of the colours and identities.

France is subject to various influences, but not excessively so. Compared to the rest of the world, Europe is gentle, but at the heart of this Europe, France is by its very nature gentler still. It is as much Atlantic as it is Mediterranean, as flat as it is mountainous, as urban as it is rural and as Parisian as it is provincial, it is definitely mild. More than any other country, it benefits from the richness of four seasons: firm winters and clear summers, long springs and tender autumns making it understated.

Young foreigners who have gotten to know our country are not mistaken. When asked about the main qualities of our country, many of them (even though they have not visited France as travellers or tourists) mention the beauty of our landscapes... and the beauty of our monuments too. Monuments that blend into the earth as if they rose from it; which appear to belong to both the natural and the cultural through the work and wear of time.

France is subject to various influences, but not excessively so. Compared to the rest of the world, Europe is gentle, but at the heart of this Europe, France is by its very nature gentler still. Above all, what never fails to impress our travellers, is France's culture accumulated over centuries, deposited in layers of land conducive to welcoming them. In their eyes, four areas stand out, which will guide us like the four cardinal directions. Paradoxical when it comes to visiting a hexagon.

GASTRONOMY

Gastronomy takes the win. We know that globally, French gastronomy is placed at the very top of the global classification. Without disparaging cuisines just as renowned, such as Chinese, Indian, Lebanese, Japanese and Peruvian food, (to name a few)... it cannot be denied that France benefits from an extraordinary abundance of culinary diversity. Some countries have a knack for distinguishing themselves in specific areas (fish, pasta, charcuterie, grilled meats, bread, beer, wine, etc.), while France distinguishes itself in many of these areas, it does not exclude any. In the French culinary field, quality goes hand in hand with variety.

In three categories in particular, our country has demonstrated such excellence that fuels its notoriety and overall reputation: wine, cheese and pastries. In these specialities, although France faces competition (notably from Italy), France remains unrivalled in terms of depth and range.

We have all heard of the three hundred cheeses with so many flavours and smells, but we know that if we add up all the French local products there are many more; it is said that there are more than three thousand different wines and nearly four hundred designations, seemingly never-ending and leaves no palate wanting for more. As for pastries, the proof of the variety and abundance is the fact that a Frenchman knows three to four hundred names of cakes, while an Englishman for example, knows no more than twenty.

Apart from quality and quantity, we can not discuss food without mentioning the central role it plays in French culture. The French almost always place food at the fore: they talk about 'food' from morning till night and can not stop talking about it. They collect recipes and cooking books, they're passionate about TV shows sparking their desire to try dishes they'll never taste.

The French kitchen table is an institution of its own, where sharing a glass or a little something is invaluable. As for meals, they mark a French person's day, sometimes even structuring or shaping the day's events. So much so that the great writer Molière himself said that it is good food and not fine words that bring you to life! The French do not skip meals, they fight to defend their regional specialities and keep them alive. They could sell out a cassoulet, an aligot, a Parmentier, a pot-au-feu, a raclette, a blanquette, a fondue, an omelette, a Saint-Honoré, a Tatin, a Camembert, a saucisson, a ham, a croissant, a baguette... We know that the list is just a small example and is in fact, endless!

OUR HISTORY

39% of those surveyed believe that France's history determines its identity the best. One can't forget that this history has developed over a long period of time (almost two millennia), that it has been shaped by centuries of events and diverse influences, and that it has evidently ended up shaping the country in turn by defining its character. France was born during the continuity of a long period of Roman presence in Gaul, (others would say "invasion" or "colonisation"), that although jostled by barbarian advances (Germanic, Frankish and others), this period left significant and permanent marks on our lives and landscapes. The Romanisation of intellect shaped our language and structures, and laid the foundations for a powerful state.

Modern-day France was born in 498 AD with the baptism of Clovis (King of the Franks), a unifier who converted to Catholicism. It was consolidated in 843 AD under Charlemagne, and then developed in several phases (all periods of centralisation) around key figures. For example, Philip Augustus the first 'King of France' who after Bouvines made his kingdom the most powerful in the West; Philip the Fair the first great administrator; Joan of Arc the symbol of revival and resistance; Louis XI the restorer of the monarchy; Henry IV the father of reconciliation and advocate for religious freedom; Louis XIV who synthesised the work of his predecessors both as a military leader and as an absolute monarch; Napoleon who stabilised the achievements of the Revolution, reformed the State from top to bottom and created most of the country's current institutions, but whom in the name of European unification, plunged Europe into endless wars that turned borders upside down and had lasting political, demographic, military and social repercussions. A strange character, this young defender of the Republic who became Emperor and led France to the Restoration! Finally, Charles de Gaulle, who also symbolised a form of resistance, and whose greatest act of bravery would be the establishment of one of the most solid constitutions of the 20th century. One which would endure, strengthen executive power and stabilise the country's institutions.

While it comes as no surprise that our young foreign students remember Louis XIV and Napoleon as French figures, it is interesting to notice that it is the Revolution of 1789 and the rights of man that they feel best symbolise our country. It is necessary to say that, beyond its paradoxical, largely bloodthirsty and authoritarian excesses, the French Revolution disseminated the republican and democratic principles of liberty, equality (and fraternity to a lesser extent); and through the Declaration of 1789, inspired nationalist movements, and more broadly, the recognition of human rights throughout the world.

Despite the controversies surrounding the French Revolution and the fact that it is now being called into question (particularly because of the impotence of universalism), France has been placed at the centre of reflection on life and the democratic spirit, due to this event. It rightly takes pride and notoriety from this position, which has persisted over time.

THE LANGUAGE

It may come as a surprise that in the eyes of our exchange students, the French language is an important symbol of France. It must be said that despite our small size but due to our colonial past, our language with over 300 million French speakers is simultaneously :

- *the fifth most spoken language in the world; making it a major mechanism of our culture, as much so in philosophy as in music or literature, and in this respect, has played a considerable role in the dissemination of ideas;*
- *a diplomatic tool both politically and culturally thus reinforcing the influence of our country across a variety of international institutions such as the UN, the Francophonie, the IOC, etc.;*
- *an important language from an international affairs and business perspective, particularly when looking at the tourism sector, fashion, food and technology; areas in which France excels.*

France has been shaped by the French language which in turn has created unity. Over the centuries, through a historic process of political centralisation, cultural growth, education and the assertion of national identity, the French language would be established and enforced all over the country. Let us not forget that the second amendment of the French constitution states “La langue de la République est le français” (The language of the Republic is French), and that the European constitution acknowledges that French is the only official language of France (France and Greece are the only countries this applies to!). Our language also holds a place of privilege within certain bodies of the European Union. This complete valorisation of the French language came to be more than five centuries ago, as a way to build unity; but it came at a price, the almost complete disappearance — dare we say elimination — of the other languages of the Hexagon. France threw out the regional babies with the national bath water, so to speak. Little by little, Breton, Alsatian, Basque, Occitan and to a lesser extent Corsican, disappeared from daily life.

French was also enforced on a world-wide scale through colonialism, and as part of the teachings of the ‘elite’ locals through business, migration and the creation of the French diasporas. A romance language with roots in Latin, French is complex both phonetically and grammatically. With its genders, its agreements, its conjugations, its rich lexicon, its overuse of double negatives and strange spellings, it’s a language that does its best to set itself apart from the rest. When we ask foreigners what is the most difficult to master in our language, most will answer ‘all of it’. This is all the more true because in French, the exceptions make the rules. We’ll see that citizens like to imitate the language!

The French language is difficult to master but beautiful nonetheless! Just like the country perhaps? As beautiful as it is rich. And how to prove this ? With these following quotes chosen helplessly and subjectively, as one would when choosing six grains of sand to describe the beauty of the entire desert:

- *“Le jour n’est pas plus pur que le fond de mon cœur” (The day is no purer than the depth of my heart) – Jean Racine*
- *“Les grelots des troupeaux palpaient vaguement, une immense bonté tombait du firmament” (The bells of the flock chimed in the air, as a great kindness came from up there) – Victor Hugo*
- *“Sois sage, Ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille” (Behave, my pain, and be more still)– Charles Baudelaire*
- *“Le silence éternel de ces espaces infinis m’effraie” (The eternal silence of these endless spaces terrify me) – Blaise Pascal*
- *“Le souvenir d’une certaine image n’est que le regret d’un certain instant; et les maisons, les routes, les avenues, sont fugitives, hélas! Comme les années” (The memory of a certain*

image is but the regret of a certain moment; alas the houses, the roads, the avenues are but fleeting! Like the years.) – Marcel Proust

• “Passons, passons, puisque tout passe...” (We pass, we pass as all must pass) – Guillaume Apollinaire

Foreigners, like our exchange students, who have taken the time to learn our language and our country recognise the power of the French language and the extraordinary works that have been produced. From Ronsard to Proust with Molière, La Fontaine, Racine, Hugo, Stendhal, Flaubert, Apollinaire, Rimbaud, Char, Aragon... and so many others in between.. This is true of literature and poetry, it's true even more so of philosophy because we cannot forget the free-thinkers from de Montaigne to Camus as well as Descartes, Pascal, Rousseau, Tocqueville, Bergson, Sartre, etc. It is beyond a doubt that our language has produced quality by the quantity. What our language has done for the written and spoken word, our country has done through other means for painting, music, architecture and dances.

KEY PEOPLE

In addition to its language and given its size, France has seen the emergence of numerous talents that are just as important as they are influential. Some of whom have changed the world order. Proust and to a slightly lesser degree, Céline, infiltrated and influenced the world of literature. Poussin, Chardin, Ingres, Géricault, Delacroix, Cézanne, Monet, Braque, Léger... shaped how we see. Pascal, Pasteur and Curie made leaps in science; Papin, Ader the Montgolfier and Lumière brothers made leaps with technology; the notoriety gained by Joan of Arc, Louis XIV or even Napoleon surpassed the small borders of France. Olympe de Gouges (champion of the end of slavery and for gender equality), Colmar (creator of the calculator), Moreno (the creator of the SIM card), Appert (inventor of airtight food preservation), Bourseul (telephone pioneer), Michaux (inventor of the bicycle), Cugnot (built the first automobile), Delabost (inventor of the shower) or even Laënnec (inventor of the stethoscope), Guérin (inventor of the plaster), Braille (creator of Braille) or Cadolle (inventor of the modern bra)...all of them, though lesser known than those originally cited, still left their mark on history by revolutionising our lives.

“L'EXCEPTION CULTURELLE”

On the world stage, France can clearly play the game, but does it revolve around us ? Absolutely not. That's what rubs the salt in the wound. Because the French, as a whole, are convinced that it is quite the opposite. They are happy to cultivate this idea of 'cultural exception' to such an extent that they coined this as a purely French idea, without a single thought for the other countries who could themselves claim it. All of these countries, starting with our European neighbours, have their fair share of geniuses. If we were to only use literature as an example, we have Dante in Italy, Shakespeare in England, Joyce in Ireland, Nietzsche in Germany, Cervantes in Spain, Kafka in Czechia, etc. Therefore there is clearly a cultural exception in Italy, Germany, England... and in the same way, also in the USA, China, Japan, South Africa... It's impossible to list them all. Yet, the French are self-assuredly convinced that they are on a different level, unique in their own way and have established a rare exception. This gives them a sense of superiority which they happily cultivate, making them appear to the world as a slightly 'pretentious' people who like to put themselves at the centre of creation.

And here we are, back where we began. Do the French ruin their beautiful nature by believing themselves to be so beautiful ? In a way, yes, as all misplaced pretentiousness conceives ideas of grandeur and gives birth to excessive pettiness.

We sometimes ask ourselves whether the French reputation of being less than accommodating to foreigners in the street, at train stations or at the airport, of providing bad service in cafés, of offering food in restaurants that doesn't live up to its reputation, is not just simply a result of this pretentiousness. Those who think highly of themselves find it hard to give it all to those they consider less important.

As Pascal would say "We see ourselves as great and we know we are miserable". This follows a superiority complex that can quickly turn into a form of inferiority complex. This may very well explain the French tendency towards constant disparagement and pessimism. This tendency to always prepare for the worst (without necessarily anticipating it), to complain as soon as something doesn't work (which happens often), to minimise the greatness of others, to be depressed and anxious (we are the leading country for the consumption of anxiolytics!), trying unsuccessfully to make ourselves feel better, saying 'no' when we mean yes or vice versa... looking all the more beautiful, the more ridiculous we are. Coluche quite rightly said of the national emblem, the cockerel, that it's the only animal "to sing when its feet are stuck in shit". The great comedian and brilliant court jester that he was, gave an accurate characterisation of us in this way. It's also how the outside world generally characterises us.

Our respondents all categorically replied something linked to these points : almost all mentioned French pretentiousness, the complaining, the disgruntled and sometimes 'mean' persona (this is the first shortcoming they find in the French), the splitting of hairs over the small details, adding 'but' when you have a good point, the constant contradiction, the bending of the rules and the lying.

Paradoxically, and interestingly, the French have a certain ability to make fun of their pettiness, to self-criticise and self mock at the same time. In true Cartesian fashion, everything will be questioned but not out loud. Instead the French prefer to hide behind a sense of humour, something there is no shortage of, and use it to their detriment. This paradoxical attitude makes us difficult and complex for foreigners to decipher. They will mistake our weakness for aggressive strength, and our absurd defensiveness for pride and contempt.

FLAWS & CONTRADICTIONS

Ours is a strange country, one that cultivates immense contradictions. Throughout its history, it has been capable of both the best and the worst. As we have seen, innovative in many areas : Enlightenment, Human Rights, abolition of privileges and the slave trade, champion of secularism, of the separation of church from state, champion of etiquette; but behind or even backwards in others like : votes for women, gender equality, political education, inflexible with administration, only discussing the events of the 20th Century...

One idea in particular highlights this French dichotomy. In 1791, France was the first nation to formally recognise the Jewish people's right to citizenship and by official decree, gave them the same civic rights as any other citizen. A truly global revolutionary idea that coined the phrase "Heureux comme un Juif en France" ("As happy as a Jew in France") and allowed Jewish citizens to access the ranks and honours available in the French administration, amongst other things. Then came the case of Captain Dreyfus a century later, who himself became the victim of a genuine plot to divide the country into two enemy camps, the symbol of a typical internal French conflict. The battle for justice was won by the Dreyfusards (supporters of Captain Dreyfus) but the battle against antisemitism was lost as this debate would be far from over. Only a few decades later, the French state would engage in an immoral collaboration in which the Jews were the first victims. This paradox remains today, insofar as the fact that although France

ranks second in the world in terms of the Jewish diaspora (second the the USA) – which demonstrates an open-mindedness- whilst often denounced, antisemitism is rife and resurfaces at the drop of a hat.

Despite the discourse and efforts to promote social justice, and due to France often refusing to face reality and refusing to budge on purely ideological ideas, France continues to accumulate major inequalities regarding income, healthcare access, education and economic opportunities available to certain members of the population (notably immigrants most often from Africa, or more specifically North Africa). Historically, France has been active in opposition to change and revolutions, whether they be big or small. We like to live in the past for both the ease and nostalgia of it, until the system becomes too saturated and breaks down. We then enter periods of inevitable deconstruction that can be as beneficial as they are devastating.

SCHOOLING

Schooling is maybe the best example we have to demonstrate this typical 'hexagonal' thinking. For a long time, until very recently in fact, school was considered an overall point of great pride for the French. Ten years ago, our managers, our leaders, even our ministers would not have hesitated to say that French schools were "the best school in the world", ignoring the surveys, the research, the evaluations, the rankings. France, preferring instead to ignore the root cause of the problem, refused to budge on their grand principles. They got caught up in a pointless debate on positives of an egalitarian school and those of a school of the past, they continue to have this debate to this day. Those that advocate resisting change limit themselves to only the principle of equality, all whilst denying the fact that the system they are defending not only costs more money, but also produces more and more inequalities, leaving more and more children by the wayside. As for those calling for a return to the schools of the past, they may be doing this in the name of republican principles but they are by no means democratic. If excellence did take place, it would have only touched a negligible part of the population. One mustn't forget that Jules Ferry's schools were built upon the military school foundations put in place by Napoleon in the 19th century. Foundations that proved to be obsolete not only because peoples' lifestyles changed but also because today we want and need to educate more than just the elites, rather as many people as possible. Let's not forget that only 3% of students passed the school leaving certificate and only 2% obtained their baccalauréat (A-Levels) in 1930... and how many of these students were women ?

All exchange students that have come to France to study in a French High School categorically bring up the following point : the school days are too full, there are too many class hours, the time spent just listening is too long. This is then followed by severe fatigue. French students tell us that international students are often under a lot of pressure : daily and weekly schedules, competitions, the lack of sport, lack of artistic activities...

France needs to start thinking of others and take inspiration from how it works elsewhere like in Finland or Korea: to take into account the findings of cognitive science in education; to integrate a system where grades are neither the only nor the best form of assessment; that too much stress can be detrimental to learning; that extreme pressure is counterproductive ; that discipline and well-being go hand-in-hand as to a balanced lifestyle and achievements; that the relationship between teachers and pupils go together; that copying teaches you to look; that there are positives to learning things by heart; that singing in a choir can create solidarity; that drawing hones your observation skills, etc.

The idea of the mammoth, that those resistant to change were so anti, symbolises a sad

reality. It is time to decentralise for the sake of our students, to give back power to the schools, the headteachers and above all the teaching staff ! It is time to let things happen on a local level. It is the only way to put into place all these solutions. The road may seem long but without any true reform, there will certainly be a revolution.

RETURN TO THE BEAUTIFUL COUNTRY

Don't throw the baby out with the bathwater! Not everything in our school system is bad, far from it. We know that schools encourage immersive thinking, focus on what has been taught and on knowledge. So that the French act like the French, school teaches us, above all, how to discourse or in other words how to argue and contradict, and commentate too. Our know-how or rather expertise, is drawn from this.

Let's finish with our little story... and let us not be too hard on ourselves.

France remains the 7th global economic power, a country that is strategically persistent, internationally recognised and even though France is mocked, people listen to her. Our little Hexagon is the most visited country in the world and certainly one of the most popular. It grows a sort of *savoir-vivre* symbolised, as we have seen, by natural and cultural beauty, by gastronomy, by the past and the ability of the French to resist the stranglehold modernity has on them. All those we surveyed highlighted a very specific albeit crucial point : France knows how to take its time, make the most of life, enjoy the beauty that is all around, cultivate friendships and laugh, adopt a 'certain attitude' when confronted by life that is the envy of the world. "Douce France" (Sweet France) as the song goes...

There is also something special about France, something no doubt linked to its reputation. For if there is one quality that stands out, it's the ability of our country throughout its history to assimilate cultures, to broaden their connections, to grow from external events be they joyful or sad.

Built upon a gaulish, tribal, warlike foundation, composed of small independent tribes quickly overtaken from all sides by structural invasion, little by little France developed a strong and eventually unified people. By virtue of its geographical position and openness everywhere, France has not ceased to be affected by pervasive and external influences. Contrary to other countries, France has never overpowered the 'invaders'; instead they have been cleverly assimilated and blended together. The so-called invaders have been frenchified, christianised and mixed into the whole. It is amusing to note that even some foreigners unashamedly consider themselves French because they themselves are French speakers and talented. We think above all of Rousseau, and from the last century, Picasso, Soutine, Brel, Stromae, Hergé, Simenon, Godart, Yourcenar, Magritte, Charlebois, Ventura, etc.

France likes to amalgamate and assimilate. This is an undeniable strength. However, since the world has become dull, where no insurmountable obstacles remain, France is finding it difficult to continue this way. Why is this? Is it because she feels invaded? Globalisation which is occurring at breakneck speed does pose a huge challenge. The solution of closure, of barriers or of walls is but an illusion because this solution is both impossible to implement, and unnatural. When France moved towards an enlightened tolerance, she was great.

FRANCE: YOUR HOME FROM HOME

As previously mentioned, the more France has welcomed others through assimilation, the more she has developed and grown. The opposite is also true, everytime she has chosen to close herself off, France has shrunk and become poorer. There are numerous well-known factors that explain the current difficulties of non-assimilation : failed integration and immigration

policies, the lack of control over migratory flows, discrimination, an overly strong sense of national identity, the rejection of certain values, the power of communitarianism, international tensions... The solutions to these problems are not immediately obvious.

Our story does tell us something. Something, that as we have seen, does touch upon a type of superiority complex or maybe an inferiority complex... A complex we cultivate, probably unconsciously, that we try to treat with humour, and which eases each time we allow foreigners to question us, to help us to better understand ourselves collectively and inter-individually.

Ultimately, our language, our cheeses, our monuments or our ethnicity do not define our nation. Like any nation, France was built upon the desire to live together and survives in the same way : a mutual desire, a shared desire ... one that is always at risk, sometimes from real threats but often from false rhetoric based upon close-minded ideology or fantasies. In this respect, it is worth noting that our country has managed, in a particularly original way, to highlight the concept of fraternity. To such an extent, that it has been incorporated in the national motto, making it one of the pillars of unity. Ernest Renan spoke of the nation as an 'everyday plebiscite', a type of tacit agreement in favour of living a common experience, to share projects and customs. This is the everyday experience at PIE through the hosting of international students: a programme that is only possible if host families demonstrate hospitality without idealising or demonising their host student, and if the students express their desire to integrate. Only if each person involved chooses to share the epic moments and the everyday.

Every time we invite exchange students to extensively share our country and our lives, we expand the path to living well and well-being... Living well and good well-being in what we hope is a very beautiful small country, a very beautiful small country we call France...

"SWEET FRANCE" WHEN SHE WANTS TO BE!



Marché d'Aix-en-Provence, France































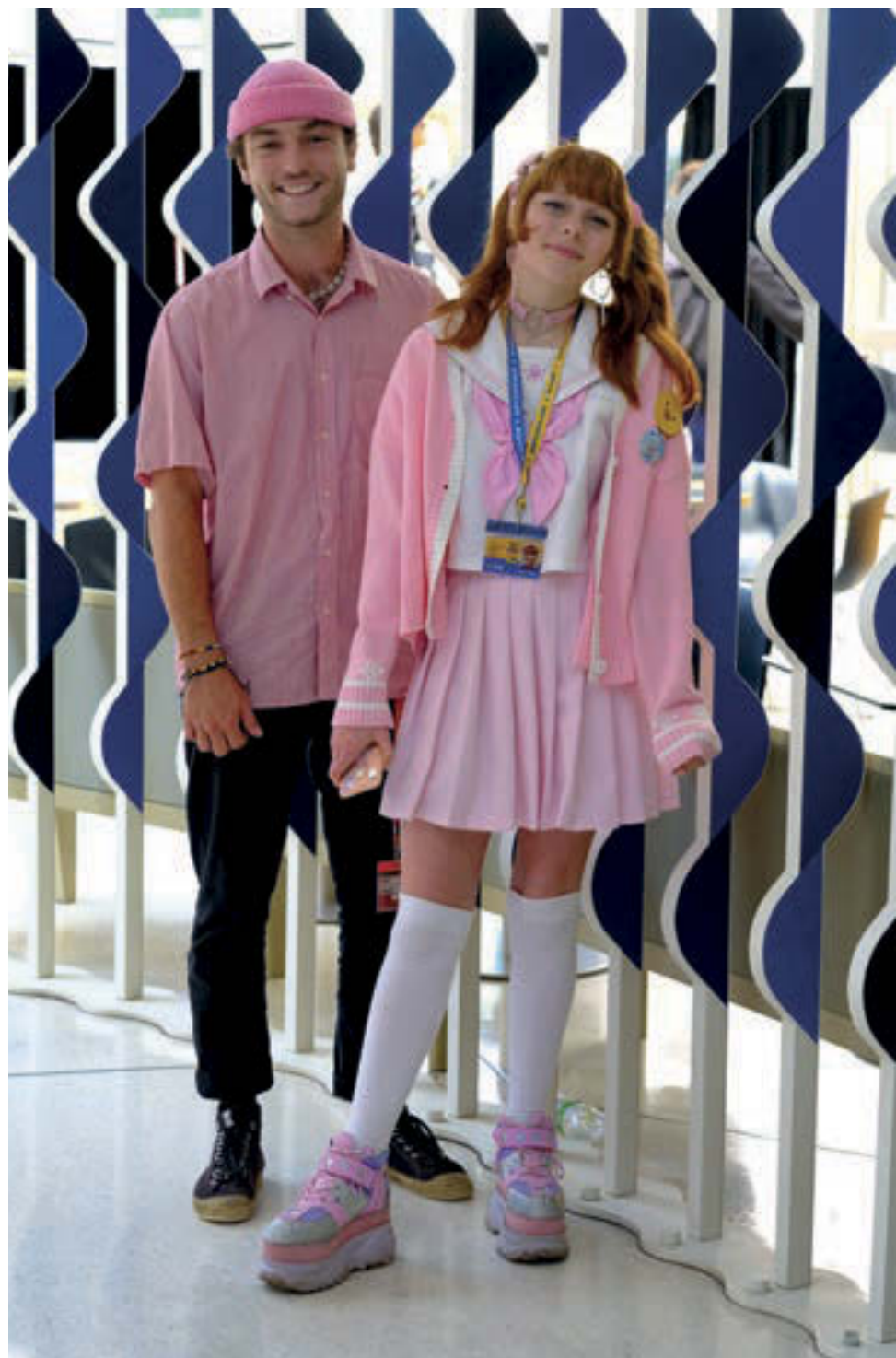






















LE SYSTÈME SCOLAIRE FRANÇAIS : MAUX ET REMÈDES

ENTRETIEN AVEC PETER GUMBEL

Journaliste, auteur et essayiste britannique, Peter Gumbel a été longtemps correspondant du « Wall Street Journal » en Europe puis du Time et de Fortune. En 2010, il publie « On achève bien les écoliers », un essai sur le système scolaire français qui fait grand bruit. Il est aujourd'hui directeur éditorial au « McKinsey Global Institute. » « Trois Quatorze » a choisi de lui présenter les résultats et les commentaires les plus significatifs de l'enquête que le journal a menée auprès de ses participants et de les confronter à son analyse. Le débat porte sur la pression exercée par le système scolaire français et les moyens de s'y soustraire.

Changeons l'école, changeons d'école

Entretien

3.14 — En 2010, votre premier livre (« On achève bien les écoliers ») a marqué les esprits. Vous y dressiez un tableau lucide mais accablant de la relation des élèves français à leur école. À l'époque, notre système scolaire était considéré comme presque intouchable. Comment votre livre avait-il été accueilli ?

Peter Gumbel — Le fait de ne pas être Français m'a beaucoup aidé. Le fait que je ne sois pas partie prenante du système me donnait une forme de crédibilité. J'avais un regard neuf, je pouvais plus facilement établir un constat objectif, voir ce qui fonctionnait et ce qui ne fonctionnait pas, analyser les différences entre les systèmes.

LE STRESS SCOLAIRE : UN MAL FRANÇAIS ?

3.14 — Les résultats de notre enquête sur le bien-être viennent aujourd'hui confirmer ce que vous avanciez, il y a déjà dix ans, dans ce recueil. Pour tout ce qui touche à la notion de bien-être à l'école, les lycéens français jugent très sévèrement notre système. Les élèves français se disent particulièrement anxieux, fatigués ; ils sont souvent « malades » à l'idée d'aller à l'école et se sentent la plupart du temps totalement sous pression. Et ce constat – c'est particulièrement intéressant – est confirmé par les lycéens étrangers qui « pratiquent » et connaissent notre lycée. Quelle part a pris cette notion de niveau de stress et de mal-être des élèves dans votre analyse du système scolaire français ?

Peter — Une part prépondérante. Il apparaît à travers toutes les enquêtes qu'en France le niveau de stress ressenti par les élèves est très élevé. Ce point est indiscutable et la question reste clé car elle influe sur tout le système. Deux choses se dégagent avec évidence. Premièrement, les écoliers français souffrent d'un manque de sentiment d'appartenance à leur école : les sondages PISA font apparaître que, tous pays de l'OCDE confondus, 80 % des élèves se sentent membre à part entière de leur école. Or ils sont moins de 50 % en France ! La France à ce niveau fait donc figure d'exception. Or, ne pas se sentir « chez soi », mais « étranger » à son école induit déjà un fort niveau d'inquiétude. Ajoutons à cela la question de la pression exercée par les résultats (pression exercée tant par l'école que par les parents) et la peur de l'échec qui la sous-tend), et l'on comprend alors que les Français n'aient pas confiance en eux à l'école.

3.14 — La question du stress a des causes profondes au premier rang desquelles vous identifiez clairement la peur d'être « déclassé » ?

Peter — C'est certain, oui. En France, le diplôme est la pierre angulaire des études. Un des paradoxes du système est de condamner d'un côté l'élève à réussir (car « échouer » équivaut à être déclassé) et, de l'autre, de ne pas vraiment encourager sa réussite. Sans compter – et c'est plus problématique encore – que le système en lui-même, au lieu de se baser sur l'idée que tous peuvent et doivent progresser, est basé sur le principe de sélection et donc sur l'idée que certains – voire beaucoup – vont échouer.

3.14 — Voyez-vous une autre explication à ce niveau de stress particulièrement élevé en France ?

Peter — Le manque d'exutoire, à n'en pas douter. Les lycéens trouvent les cours trop longs et trop nombreux. Leurs journées sont particulièrement harassantes. Or, ils n'ont quasiment aucune échappatoire : très peu de sport, de musique, d'art, pas de clubs. En Angleterre, aux États-Unis, on passe deux ou trois après-midi par semaine à faire du sport au sein de l'école, ou du théâtre. Cela fait totalement partie de l'éducation. Les activités physiques, artistiques, sociales et autres viennent contrebalancer les cours dits académiques. En Allemagne ou aux États-Unis, il y a, par exemple, des orchestres (ou « Band ») au sein du collège ou du lycée. Tous ceux qui y participent sont non seulement amenés à faire preuve d'engagement et de rigueur, à développer leur sens de la discipline individuelle et collective. mais ils sont par ailleurs très valorisés par ces pratiques, car ils deviennent les porte-drapeaux de leur lycée. Tout cela les motive, leur permet de relâcher la pression et de se dégager du stress. L'école française ne propose aucune soupape de ce type.

3.14 — Vous partez de l'hypothèse qu'il y a un lien direct entre bien-être, motivation et performance, n'est-ce pas ?

Peter — Le sentiment d'appartenance et la possibilité de bénéficier d'exutoire entretiennent le bien-être, lequel bien-être est indispensable à un bon apprentissage. Toutes les recherches le prouvent. Si on se sent bien à l'école, il se produit ce qu'on appelle une « autorégulation de l'apprentissage » : on est heureux d'aller à l'école, on s'investit, on travaille, on a des résultats, on est plus heureux encore, etc. Un cercle vertueux s'installe. Si l'élève sort de ce cercle, il est dégoûté et il décroche. Ce qui est très curieux, c'est que l'on connaît tout cela parfaitement depuis trente ans (au niveau du ministère, des académies...), mais que l'on se refuse à mettre l'accent sur la motivation, notamment au niveau de la formation des enseignants et dans le système d'évaluation.

3.14 — Vous considérez la question de la fin des études comme un révélateur de ce mal français. Pourquoi ?

Peter — Oui, car c'est un moment symptomatique des relations entre les lycéens et l'institution. Les élèves ont passé quinze ans à l'école ; ils ont validé leur scolarité par un diplôme qui a mobilisé l'essentiel de leurs forces et de leur énergie (lequel diplôme s'inscrit comme la pierre angulaire du système), et les voilà qui s'apprentent à quitter leur

école, sans un mot, sans un commentaire et sans un bruit. Or, comment cela se passe-t-il ailleurs ? En Allemagne, en Angleterre – et encore plus aux États-Unis –, on fait une belle cérémonie, on organise une remise des diplômes, on remercie les profs... en un mot : on fête l'événement. En France, en général, il ne se passe absolument rien.

3.14 — Un élève nous décrit parfaitement cela : « Le dernier jour est d'une grande tristesse. On a stressé dix ans pour passer le bac ; on se retrouve un matin sous des panneaux gris ; on joue des coudes pour consulter les résultats ; on manifeste sa joie dans son coin (ou bien on pleure) et on s'en va... Et c'est fini ! » Un autre compare la fin de la scolarité à la « quille » (« vivement qu'on se tire ») et l'assimile à une fin de conflit.

Peter — Oui c'est exactement cela. Toute proportion gardée, on « fuit l'enfer ». Parfois même, les élèves mettent le feu aux poubelles ou détruisent quelque chose. C'est un rite de passage par la négative. Cette façon de dire « au revoir » à son lycée en dit long sur le rapport des Français à leur école. C'est un véritable révélateur

3.14 — Vous dénoncez souvent le fait qu'en France les élèves moyens sont découragés, que les plus faibles sont enfoncés et, de façon presque paradoxale, que même les meilleurs se sentent dévalorisés (ex. : prépa grandes écoles). Plusieurs de nos sondés disent que tout au long de leur scolarité ils ont entendu des phrases du type : « Je n'ai jamais eu une classe aussi nulle ! » « On ne pourra rien faire de vous ! » Comment expliquer ou justifier cette culture du dénigrement que vous pointez du doigt ?

Peter — On est là aux antipodes de ce qu'il faut faire. L'école française a du mal à se mobiliser sur l'idée d'encouragement : « Je vais vous aider à progresser et à réussir » ne fait absolument pas partie de sa grammaire.

ÉVALUATION ET SÉLECTION

3.14 — D'où nous vient cette culture ?

Peter — J'ai beaucoup réfléchi à cette question. Il y a deux camps. Ceux qui disent : « L'école est comme ça parce que les Français sont comme ça », et ceux qui disent « Les Français sont comme ça parce que leur école est comme ça. » Pour dénouer cette histoire d'œuf et de poule, il faut regarder, je crois, du côté de la logique historique et de celle de l'apparition des grandes écoles, au tout début du XIX^e siècle. Ces écoles ont toujours cherché à sélectionner les enfants et ont poussé ce principe de sélection à l'extrême. Ce système perdure au niveau des prépas : là, on veut trier et trier encore, jusqu'à garder les meilleurs... et il déteint forcément sur tout le système. Pendant longtemps cela a marché, car l'éducation en général était volontairement élitiste. Mais le système n'est plus du tout adapté à la démocratisation de l'éducation et au besoin évident et clairement énoncé par ailleurs que « tout le monde » – ou en tout cas le plus grand nombre – réussisse.

3.14 — Les élèves étrangers sont frappés par le fait que les lycéens français sont traumatisés par l'évaluation permanente à laquelle ils sont soumis. D'après eux, en France, les notes ne servent pas à évaluer les acquis ou le travail, mais à juger. Ce souci de la sélection permanente dont vous parlez aurait-il un lien avec la méthode d'évaluation ?

Peter — Dans la plupart des pays, il est tout à fait possible d'avoir la note la plus haute. En France c'est quasiment impossible : la note est avant tout un outil de comparaison et de compétition. On n'atteint jamais vraiment le haut niveau. Le système ne sait pas donner des 20/20 ou des A, mais il attribue en même temps facilement des zéros. Ainsi, il décourage l'élève, qui va vite comprendre qu'il ne sert à rien d'en faire trop dans la mesure où le très bon résultat est inatteignable. Cette façon de procéder est donc très dévalorisante. Sans compter que la notation est très aléatoire : un « prof » peut décider de donner 12, là ou un autre donnera 15. Il y a un manque de cohérence. Si la note sert simplement à sélectionner ou à mettre en concurrence et qu'elle ne valide pas la compréhension ou le travail bien fait par une vraie félicitation, elle va forcément décourager le plus grand nombre. Les résultats des évaluations internationales prouvent la médiocrité du système français à ce niveau-là. La notation à la française peut rapidement plonger les enfants qui ne suivent pas dans un cercle vicieux : démoralisation, démotivation, redoublement, décrochage. . . Quant à ceux qui sont très bons, ils n'ont pas forcément l'envie d'aller plus haut puisque leur effort, on l'a vu, ne sera pas assez récompensé.

3.14 — La plupart de ceux qui vont vivre une année dans une « High School » aux États-Unis, sont surpris de découvrir un système américain beaucoup moins anxiogène que le nôtre. À l'opposé, un grand nombre d'adolescents américains qui ont étudié en France s'étonne que les élèves français soient soumis à une telle culture du résultat. N'y a-t-il pas une forme de paradoxe à ce que ce pays (les États-Unis) qui incarne libéralisme et concurrence ait une école qui attache bien moins d'importance à la compétition entre élèves que l'école française ?

Peter — On rejoint là le problème que nous avons identifié tout à l'heure : un système qui a pour logique et pour objectif la sélection entretient forcément la concurrence. Les États-Unis vont plus facilement partir du principe que tout le monde peut réussir à sa façon : qui en sport, qui en anglais, en musique, en maths, etc. Cette façon de penser permet plus facilement à chaque élève de se faire une place – sa place – dans l'école.

3.14 — La question du travail de groupe et de son développement très limité en France entre-t-elle dans cette même problématique ?

Peter — On sait que le travail en équipe – qui consiste à se mettre ensemble pour trouver non seulement la bonne réponse, mais aussi la bonne méthode –, a des effets très positifs sur le développement personnel de l'élève. Le « Singapore Math » en est une

parfaite illustration. Cette approche pédagogique, qui est basée sur la collaboration et la communication entre élèves (comparaison des raisonnements, verbalisation de sa pensée et de sa théorie, puis explication aux autres groupes), obtient d'excellents résultats. Or, en France, on est très loin de cela, voire à l'opposé : l'élève français est particulièrement isolé dans son travail, et il l'est bien plus que d'autres. Il est difficile, là encore, de ne pas rapprocher cette vision française individualiste de l'objet premier du système, qui consiste avant tout à sélectionner. Or, le monde moderne demande de savoir travailler en équipe.

TROUVER SA PLACE À L'ÉCOLE

3.14 — Il apparaît, à lire les résultats de notre enquête, que les élèves français n'ont pas confiance en eux et n'ont pas, à quelques exceptions près, confiance dans leurs professeurs. Et cela est confirmé par les étrangers qui comparent le lycée français avec leur propre école. Ils dénoncent des effets de « feed-back » parfois dévastateurs. Un sondé étranger écrit à propos du système français : « Au lycée il y a de la méfiance des élèves envers les profs et des profs envers les élèves, mais aussi des profs envers l'administration (et inversement), des parents vis-à-vis des profs et également de leurs enfants, des élèves envers les autres élèves, etc., etc. » Avez-vous été vous-même témoin de cette méfiance réciproque et quasi généralisée ?

Peter — Absolument. Le stress et le doute ne touchent pas que les élèves : ils touchent les enseignants et même les directeurs d'établissements. Tout le monde est en guerre avec tout le monde. L'état et la qualité des relations entre professeurs et élèves sont au cœur de la question du bien-être scolaire et de l'efficacité pédagogique. C'est ce que fait clairement ressortir une étude remarquable d'un chercheur néo-zélandais, laquelle démontre avant tout que la transmission est efficace si, de son côté, le professeur est capable de se mettre dans la tête de l'élève et si, depuis sa position, l'élève est capable de se mettre dans la tête du professeur (pour comprendre l'approche de l'enseignant et donc comprendre pourquoi, en tant qu'élève, il doit faire telle et telle chose). On doit rechercher cette symbiose, comprendre autant que faire se peut les pensées, les objectifs et les difficultés de l'autre. Des relations multilatérales dégradées vont à l'encontre de ce principe et sont donc particulièrement néfastes.

3.14 — Nos sondés pensent, à près de 70 %, que les concepts de bien-être et d'exigence en matière d'apprentissage fonctionnent plutôt ou totalement de pair. Mais cette idée n'est pas partagée par l'essentiel des acteurs du paysage pédagogique français. Le débat a-t-il lieu d'être ?

Peter — J'ai été invité sur un plateau où un intervenant prétendait qu'il fallait nécessairement souffrir pour apprendre. C'est tout simplement absurde. Aujourd'hui, toutes les

recherches prouvent que le cerveau bloque sous l'effet d'un trop grand stress et qu'il n'y a pas d'apprentissage sans plaisir et sans motivation. Tous ceux qui contestent ces données essaient de justifier l'injustifiable, à savoir : la souffrance de l'élève, le mépris dont on fait preuve à son égard. Beaucoup d'élèves français se sentent, à un moment ou à un autre, humiliés. Or, tout ce qui vous rabaisse est contraire à l'apprentissage. La question ne se pose donc même pas.

3.14 — Et la question de savoir si on met l'élève ou le savoir au centre du système ?

Peter — C'est un débat bien français mais qui n'a pas lieu d'être non plus. Cette question rejoint le problème précédent. Il est impossible de ne pas tenir compte du récepteur.

BIEN-ÊTRE ET EXIGENCE PÉDAGOGIQUE

3.14 — Les résultats PISA (Programme international pour le suivi des acquis des élèves), même s'ils sont en progrès, ne sont pas très favorables à l'école française. Et pourtant, les lycéens français et même les lycéens étrangers (qui connaissent l'école française) mettent en avant les qualités – tant au niveau de la réflexion que du savoir – de notre système. Vit-on sur un mythe ?

Peter — Je ne suis pas PISA-fétichiste. Ces classements ne sont pas l'alpha et l'omega. Pour autant, ils sont révélateurs d'un tas de choses et ont permis de remettre en cause des certitudes. Avant 2000 et les premiers classements PISA, la France et l'Allemagne se jugeaient excellentissimes (alors que ces deux nations étaient plutôt médiocres). L'Allemagne, en découvrant ces classements, a remis la totalité de son système en cause, pendant que la France remettait en cause les classements, au prétexte que la méthodologie était anglo-saxonne ! Aujourd'hui les choses ont changé : on prend conscience de certaines lacunes, qui apparaissent clairement à la lecture des différents classements et qui sont confirmées par des enquêtes propres à l'Éducation nationale. Ce qui est en revanche incontestable, c'est que le système français développe une certaine rigueur (structuration de la pensée, construction de l'argumentation, pensée philosophique, dissertation...) qui aboutit à la fameuse copie de philosophie du Bac, laquelle est assez unique en son genre. C'est à coup sûr un réel atout français. Mais le problème, c'est qu'il n'y a qu'un tiers des élèves qui arrive au bac général ; le second tiers des élèves s'oriente en effet vers un bac pro ou technologique ou est formé à une technique (le tout sans bénéficier de cet enseignement qui fait la fierté de l'école française) ; et le dernier tiers a décroché depuis longtemps ! Il est clair que ce goût pour la rigueur de l'analyse (grammaticale et autre), poussé, côté français, très tôt (dès le collège) et à l'extrême, se développe au détriment du plaisir de lire et de découvrir : et cette approche élitiste laisse beaucoup d'élèves sur le carreau. C'est tout de même très

problématique. D'autant qu'une des obsessions françaises (liée à l'idéal républicain) est d'avoir un système égalitaire... ce qui n'est absolument pas le cas.

3.14 — Existe-t-il une école idéale?

Peter — Il n'y a pas de formule magique. Toutes les écoles se posent en effet des problèmes d'exigence et de compétence et s'interrogent sur la meilleure façon d'arriver à éduquer le plus grand nombre. Et tout cela se passe à un moment charnière où de nouvelles questions se font jour : quelles sont les compétences de demain ? quelles sont celles qui vont être requises ? comment les acquérir ? comment tenir compte des nouveaux outils et comment les intégrer ? Un tas d'études sont en cours pour répondre à ces interrogations. Ce qui est certain, c'est que le bien-être doit être considéré comme un véritable outil d'apprentissage et qu'il est évident que cet outil n'est pas assez pris en compte par l'école française. La tendance est particulièrement complexe à corriger dans une structure si fortement centralisée.

3.14 — Dans quel sens ?

Peter — La centralisation extrême ralentit ou neutralise les changements. Il y a des choses que l'on connaît parfaitement, des changements que l'on sait nécessaires et que l'on ne parvient pas à mettre en place.

LUTTER CONTRE LE MONOLITHISME

3.14 — Vous dites avoir été frappé, en arrivant en France, par le fait que l'école était un sujet de discorde nationale. En France, on se mobilise activement (au sens où on descend en masse dans la rue) autour de ce qui touche à l'enseignement. On fait de même autour de ce qui touche à la « retraite » : les Français (on vient d'en avoir une nouvelle preuve) sont en effet ceux qui combattent avec la plus grande vigueur l'idée de longévité au travail. Ne peut-on pas établir un lien entre ces deux sujets ? Si l'on met de côté la question de la pure fatigue et celle de la pénibilité, ne peut-on pas expliquer notre rejet du travail à l'aune de notre condition d'écolier ?

Peter — (Sourire). Je me suis posé la question de savoir à quel point la société française était modelée par son école. La structure des relations entre élèves et professeurs se reflète à n'en pas douter dans la structure des relations entre employés, dirigeants, syndicats, etc. La méfiance et la défiance – qu'on a repérées dans l'école française – sont souvent de règle dans l'entreprise. Au vu du temps énorme que l'on passe à l'école (études primaires, secondaires, voire supérieures), il y a forcément des ponts et des passerelles entre ce monde et celui du travail. Il faudrait mener des études sérieuses et suivre des étudiants pendant trente ans pour mesurer l'impact du système scolaire sur leur vie personnelle et professionnelle !

3.14 — Concrètement, que peut-on changer pour améliorer l'école française ? À quoi doit-on s'attaquer en priorité ?

Peter — Il faut faire évoluer deux éléments essentiels :

1°/ Revoir de fond en comble la question de la formation des enseignants. On ne peut pas se satisfaire d'embaucher les professeurs en se contentant de contrôler leur savoir, sans quasiment se préoccuper de la façon dont ils peuvent le transmettre. L'aspect pratique de l'enseignement est essentiel : or il est totalement négligé.

2°/ S'attaquer à la structure « Top-Down » du système, à savoir : ministre, administration, chefs d'établissements... et, tout en bas de la pyramide, les enseignants, le tout caractérisé par une administration très bureaucratique, incapable de mobilité et de réactivité. Ajoutons à cela une absence de véritable travail d'équipe dans nombre d'établissements, voire même de projets pédagogiques. Au final, ceux qui sont en contact direct avec les élèves – à savoir les enseignants –, ne sont pas écoutés et sont infantilisés. En Finlande, pour prendre un des exemples les plus en vue, ce sont les enseignants (eux qui connaissent les enfants, leurs atouts et leurs difficultés) qui créent les programmes et les manuels en se basant sur leur expérience et sur le travail en réseau qu'ils effectuent autour de chaque matière. Tout, là-bas, part de la base. C'est exactement le contraire en France. Le système français est un système très lourd qui doit être décentralisé radicalement. Mais ce n'est pas pour demain. Car si « Changer l'école » est difficile dans tous les pays, c'est, du fait de la structure pyramidale, particulièrement ardu en France.

3.14 — Dans « Ces écoles pas comme les autres » vous vous êtes intéressé de près à tous ceux qui proposent, inventent ou mettent en place une nouvelle façon d'apprendre et offrent aux lycéens et aux parents des formes d'alternatives. Ces alternatives sont-elles une solution ?

Peter — Je suis allé regarder un peu partout (Montessori, Freinet, Decroly, écoles à la maison, écoles internationales...) : je suis convaincu que certaines sont très intéressantes, d'autres moins. Mais ce qui m'est apparu avec évidence, c'est la nécessité d'accepter que l'école puisse être hétérogène. Il y a des méthodes ou des systèmes qui fonctionnent pour certains mais pas pour d'autres, ou alors qui fonctionnent sur une période donnée pour un élève et pas sur une autre période. Il faut laisser de la place à plusieurs formes d'approche au sein même de l'école. Il faut à l'évidence sortir du monolithisme.

3.14 — Il me semble que PIE fait justement la promotion de cette hétérogénéité. Plutôt que de « changer l'école », notre association a mis en place une structure qui permet aux lycéens de « changer d'école ». En quittant le lycée français pendant toute une année, les participants PIE ont la possibilité de sortir du cadre. Je voulais, pour finir, avoir votre avis sur cette forme d'éducation alternative.

Peter — Oui c'est excellent. Cette expérience est forcément d'une grande richesse.

Le décalage qu'elle induit donne nécessairement du recul aux élèves et ne peut que les aider tout au long de leur vie.

3.14 — Je note avec intérêt que ce n'est pas l'acquis linguistique que vous mettez en avant. Nous qui proposons ces séjours, nous savons que l'apprentissage d'une langue sera toujours la motivation première des jeunes et des parents, mais nous sommes persuadés aussi que cet apprentissage du bilinguisme n'est pas la finalité. Et les résultats nous donnent raison : en effet, si les participants reconnaissent qu'avoir acquis une seconde langue leur a été très profitable (92 %), ils mettent également en avant le fait qu'ils sont revenus plus confiants (à 67 %), plus autonomes (69 %), fiers de leur parcours (57 %), plus sereins (40 %) et plus motivés (72 %).

Peter — Cette expérience peut aussi être un révélateur de leurs forces et de leurs lacunes, elle peut être d'une grande aide pour adopter un autre point de vue et d'autres perspectives. Beaucoup d'élèves devraient avoir la possibilité de faire ça.

3.14 — Ces programmes restent freinés par des a priori du type : « C'est une année de perdue » ou encore « Mon enfant ne va pas se réadapter » !

Peter — Que répondre à ces remarques ? Elles nous ramènent à ce besoin impératif d'accepter le principe d'hétérogénéité. L'école doit s'ouvrir et offrir la possibilité à tous de sortir du moule.

Témoignages

Textes choisis

PIE, SUPER HÉROS

Stefan, Menlo, California, USA — Études universitaires aux États-Unis

J'étais dans une impasse en France. PIE, m'a offert une seconde chance. Sérieusement, personne ne croyait ni en mon projet ni en moi. À part ma mère... et moi ! Et aujourd'hui, j'ai l'impression que tout le monde est admiratif. À leurs yeux, aujourd'hui je fais un truc prestigieux – ce qui n'est pas faux – alors forcément ils n'en reviennent pas. Je veux vous dire une chose. Sérieusement, ce truc que vous proposez, ce programme, c'est juste incroyable.

Je vous vois comme un genre de super héros. Un truc un peu magique, invisible, qui surgit tout un coup et qui vous change la vie. Vous êtes des « Dragons ». Personne ne le sait. C'est insensé. Vous devriez vous faire connaître. Vous devriez faire de la pub, vous ancrer dans les écoles.

* * *

ZEN

Marine, Kumamoto, Nippon

Le temps passe très, très vite. J'aimerais qu'il calme sa course.

* * *

DÉRIVE DES CONTINENTS

Manon, Minot, Maine

Encore six mois ici. Six mois de rêve avant le retour à la réalité. Six longs mois, loin de chez moi. Six mois trop courts dans mon second chez moi. Vous savez ce qui serait parfait ? Un tremblement de terre ! Un tremblement de terre qui rapprocherait la France et le Maine. Plus d'océan, plus besoin d'avion. La perfection. En attendant que ce second rêve se réalise, je vais vivre le premier jusqu'au bout, dans ses moindres détails.

RETOUR À LA MAISON

Manon, Minot, Maine, USA

En juin 2013, tout était terminé : High School, American Football, Prom, Graduation... Il ne me restait plus qu'à rentrer en France. En juin 2018, je posais à nouveau le pied dans cet état qui a bouleversé ma vie : le Maine. Je fais partie de ces gens qui, lorsqu'ils lisent le magazine « Trois Quatorze », ont les larmes aux yeux, la tête remplie de souvenirs. Alors imaginez mon état lorsque j'ai poussé de nouveau les portes de ma High School et de ma maison américaine. C'était fort comme une avalanche d'émotions, c'était magique. Ce qui m'a frappée et m'a fait dire que j'étais toujours chez moi dans cette maison, c'est l'odeur. Cette maison avait gardé la sienne : l'odeur du Maine, de la neige et du poêle en hiver, de la forêt vivante en été. Une odeur qui me rappelait « Halloween », les soirées devant la télé avec les chats qui chahutaient, ou encore les parties de billard avec mon frère d'accueil, Colby (quand nous ne nous disputons pas). Une odeur indescriptible, brûlante de souvenirs... Les années passent, les souvenirs et les odeurs restent.

Ce matin de juin 2018, je pensais retourner « faire un tour » aux États-Unis. Quelques heures plus tard, en posant le pied dans cette maison du Maine, j'ai compris que j'étais en réalité rentrée chez moi.

* * *

QUI AIME BIEN CHATIE BIEN

Georgina, Los Gatos, California, USA

Aujourd'hui encore, j'ai beaucoup de petits accrochages avec ma famille américaine. Avec le père, la mère, les enfants. Et chacun de ces petits accrochages me rapproche un peu plus de cette famille. Bientôt, elle me manquera.

* * *

T.V. SHOW

Marie-Caroline, Les's Summit, Missouri, USA

Si seulement le monde entier pouvait s'écarter autant que moi !

Il y a un an, je lisais ce journal. Maintenant on me lit. Je me sens comme investie d'une lourde charge. Je peux vous parler du stage à Paris : deux jours d'excitation, de rires, de rencontres, de fun. Et puis le départ ! À partir de là c'est comme une grande série

télévisée qui commence ; avec plein d'épisodes : la famille, l'école, les « School buses », les « Pom-pom girls », les profs, les « coaches », les voyages. Un film haletant, dans lequel on ne s'ennuie pas.

Dans certains épisodes, il y a de vrais conflits. Dans le dernier, par exemple, les enfants de la famille étaient hyper égoïstes, mais comme Kim, la mère, a été géniale, tout s'est bien fini. De toute façon, Kim est géniale dans tous les épisodes, un peu autoritaire certes, mais hyper généreuse et fine.

* * *

AU-DELÀ DES MOTS

Charlotte, Dillwyn, Virginia, USA

Au départ, je voulais comprendre l'anglais et le parler couramment. Parce que c'est la langue la plus utilisée dans le monde entier et parce que je savais que cela m'aiderait dans la vie. Mais je me suis rapidement rendu compte, au fur et à mesure que mon séjour avançait, que cette expérience allait bien au-delà de l'anglais et qu'elle m'apporterait bien plus que je ne pouvais l'imaginer.

J'ai eu la chance incroyable d'être tombée dans cette maison... ma maison. Je vis avec une mère d'accueil (seule) qui a 73 ans et qui accueille aussi une autre étudiante, du Kazakhstan. Je pense que ma mère d'accueil me connaît mieux que mes propres parents. Elle est toujours là pour moi et me donne toujours de bons conseils. Je sais que je peux être complètement sincère avec elle. C'est grâce à elle notamment que je sais un peu mieux qui je suis et ce que je veux être.

Quant à ma nouvelle « sœur », je ne pouvais pas demander mieux. Malgré le choc de ces trois cultures, nous avons créé de véritables liens et nous avons su nous ouvrir. Je ne regrette rien des erreurs que j'ai pu faire ici car, sans cela, je n'aurais jamais autant appris et grandi. S'il fallait recommencer cette expérience depuis le début, je referais je crois les mêmes erreurs, au même endroit, et avec les mêmes personnes.

* * *

PLUS TARD

Erica, Rockford, Michigan, USA

C'est le retour qui donne toute sa dimension à nos souvenirs. Le retour vous absorbe. C'est comme si vous n'étiez jamais parti. Moi, j'ai repris les cours au lycée et ça n'a pas

été aussi fluide que je l'imaginais. Il m'a fallu aller chercher au fond de moi la motivation pour m'intégrer à nouveau, il m'a fallu travailler encore plus. Car la vie va – toujours aussi exigeante – et, croyez-moi, c'est pas facile quand on a tout donné dans une expérience aussi riche qu'une année à l'étranger.

Ce bonheur vécu au quotidien, au retour, il se colore immanquablement de nostalgie. Mais il faut vivre tout ça sans penser au retour, sans penser à la peine du départ, sans penser que, bientôt, ce sont vos parents américains (et non plus vos parents français) qui vous enverront des colis pleins des couleurs et des souvenirs du pays lointain. Sans tomber dans le pathos, je dois reconnaître que quand je suis un peu triste, ce sont toutes ces impressions et tous ces souvenirs qui me tombent sur la tête. Mais ce vague à l'âme, il serait bien pire si, il y a deux ans, je n'avais pas pris la décision de partir. Oui, je suis fière et comblée d'avoir renvoyé ma feuille d'inscription à PIE et d'avoir entrepris ce que j'ai entrepris !

* * *

SACRÉ CASIER

Sarah, Aldie, Virginia, USA

Ah, les casiers... vous savez, ceux qu'on voit dans les séries ! Ça vous fait rêver. Vous vous dites : « Ils ont de la chance ! » Et bien, moi je vous le dis : « C'est de la merde, ces casiers ! » Voilà plus d'un mois que je suis là, et je n'arrive toujours pas à ouvrir le mien. Y'a un code, tu dois tourner d'abord dans un sens, puis dans l'autre...

Tout ça n'est pas très compliqué, j'en conviens... mais ça ne marche pas ! Pourtant, je fais exactement ce qu'on me dit de faire. Mais maintenant, je vous le dis : « J'en ai marre. » D'un autre côté, grâce à mon casier, les gens viennent me voir pour m'aider. Je me fais des amis. Grâce à mon casier, j'ai même été invitée par un gars pour « Homecoming ! »

* * *

DE MIEUX EN MIEUX

Nicolas, Chesapeake, Virginia, USA

Me voilà, aujourd'hui, au cœur des USA, dans une famille super, un quartier agréable. Je ne m'appelle plus Nicolas, mais « Nick », mon accent, d'un seul coup est devenu « sexy », je prends le « School bus » chaque matin et chaque soir, je fais de l'informatique, du dessin, de la guitare et de la psychologie, je vis dans une autre ambiance... Je suis en voie d'américanisation.

METAMORPHOSE

Charlene, Aachen, Deutschland

En août dernier, je me disais qu'une année c'était une éternité. Mais le bout de l'éternité approche et je ne veux pas en voir la fin.

* * *

LES USA, L'ALASKA & MOI

Élise, Eagle River, Alaska, USA

Au départ, je voulais aller partout, sauf en Alaska. J'étais donc déçue. Je crois que c'est un État, un monde à part. Je ne peux pas dire que ce soit ce que j'aime et m'attire en soi. C'est assez rude l'Alaska : des quartiers isolés les uns des autres par des grandes routes, des distances immenses entre tous, une nature belle mais hostile. Personne n'est vraiment content d'être en Alaska (sauf ceux qui aiment la nature par-dessus tout). Ici, il y a beaucoup de jeunes, de lycéens dont les parents sont militaires ; ils sont là en transit ; ils viennent d'ailleurs, et rêvent d'ailleurs, de chaleur, de magasins, de sorties. Il faut savoir aussi que ce n'est pas simple les déplacements en Alaska : il faut prendre la voiture pour tout. Non je ne suis pas dingue du pays. Pas plus que j'aime les USA : la mentalité me déplaît le plus souvent, et surtout la nourriture : les snacks toute la journée, la qualité de la bouffe...

Mais après, on est une communauté. Ce qui compte c'est ton environnement humain. Ce que j'aime ici c'est les gens qui m'entourent, c'est ce monde qui est devenu le mien. On aime la vie pour les gens par pour les choses. La vie peut être incroyable partout, peu importe où tu es. L'Alaska ou ailleurs c'est pareil. L'Alaska, c'est comme en France sauf que c'est ici. En fait maintenant, je me refuse à parler en termes de « C'est bien » ou « C'est pas bien ». C'est comme ça, un point c'est tout. Je crois que j'ai extrêmement changé. Oui, j'ai l'impression de ne plus être du tout la même personne qu'avant mon séjour. Le paradoxe, c'est que rien de ce qu'on vit dans ce genre d'expérience ne sort vraiment de l'ordinaire, et pourtant, ça nous change en profondeur.

* * *

?

Anonyme, Norge

Je ne parle pas encore assez bien norvégien pour comprendre pourquoi, aujourd'hui, en cours d'histoire, on s'est tous mis debout sur nos tables...



*Danielle, stage "Départ" de PIE — 2019
Article paru dans Trois Quatorze #60*

Danielle Mérope-Gardenier, bénévole PIE depuis près de quinze ans (et longtemps responsable pour l'association de la région Sud), nous offre —en évoquant l'enfance, les saisons et les cycles—, une sorte de respiration.

Danielle, un portrait de la renaissance

Portrait

Chère Danielle, la route qui mène à toi nous éloigne de l'ordinaire. On doit, pour rejoindre le sommet isolé où tu habites, s'écarter des sentiers battus, accepter de prendre quelques chemins de traverse en veillant toujours à ne pas se perdre.

Hier, cette route était inondée de soleil. La veille il avait plu, puis neigé ; ce soir, me suis-je dit, quel temps fera-t-il ? Et demain ? En chemin, j'ai repensé à cette phrase de Toulouse-Lautrec, que – je ne sais plus pour quelle raison – tu m'as citée le jour où nous avons pris ce rendez-vous : « L'automne est le printemps de l'hiver », phrase dont tu avais souligné alors la beauté et la pertinence, et que j'avais reçue de mon côté comme une énigme.

C'est du printemps, printemps de la vie, dont nous avons parlé d'abord. Printemps des origines. Et c'est la figure de ton père que tu as choisi de mettre en exergue. Il était de la Guadeloupe, de Marie Galante. Né en 1911, ballotté par l'instabilité sociétale et conjugale, élevé principalement par sa grand-mère paternelle qu'il adore et dont il a bien du mal à accepter la disparition – il t'a même rapporté avoir dormi toute la nuit à côté de sa dépouille. Une enfance de semi indépendance dans la ferme du père, marquée par un conflit latent avec sa belle-mère qui débouche sur un drame digne de Garcia Lorca : l'enfant (ton père), furieux d'une privation, blesse sa marâtre d'un coup de couteau à l'abdomen ; son père lui inflige alors une punition terrible, digne des temps de l'esclavage : il doit passer la journée à genoux sur une râpe agricole en tenant à bout de bras des bouilles pleines. La vie commune devient impossible. Il choisit de fuir. Après deux tentatives infructueuses, il réussit à embarquer clandestinement sur un navire en partance pour Marseille. Il débarque à 14 ans, en plein hiver et en culottes courtes dans la cité phocéenne. Véritable réfugié (hébergé dans un premier temps en maison de correction pour mineurs), il mène à partir de là une vie d'aventurier, multipliant les fuites et les planques, les petits boulots de journalier (de mousse et de docker) et les combines (joueur de cartes, assistant d'un magicien...). Son père cherchera toujours à le retrouver et à le faire revenir, mais en vain : « Sur son lit de mort, ses dernières paroles étaient adressées à son fils. Il le voulait à ses côtés. » Tu as tenu à souligner qu'aux yeux de toute ta famille de Guadeloupe, ton père, de par son parcours et son destin, faisait figure de héros. J'ai compris alors qu'il était avant tout le tien. Tu as confirmé par ces mots : « J'ai toujours adoré lui poser des questions sur son enfance », forme pudique voire déguisée d'un : « Je l'ai toujours adoré. » Plus tard, tu as lâché : « Il faut dire aussi que j'étais sa fille préférée » ; et, dans la foulée, tu as magnifiquement défendu sa cause : « Mon père était très sévère, il était capable de

colère et de violence – fruit de douleurs profondes et cachées –, mais il était d'une sensibilité très intériorisée. » Il venait selon toi d'une époque et d'un monde bien lointains : « Ses réactions, comme c'est souvent le cas dans certaines civilisations, étaient particulièrement instinctives, moins filtrées ou contrôlées par le mental. »

À tes yeux, la vraie aventurière reste ta mère. Personnage haut en couleur, qui traverse les deux guerres. Élève brillante, destinée à intégrer l'École Normale pour devenir institutrice, mais qui décide d'être modiste. Elle se marie tôt – parce qu'elle est enceinte – et accouche de deux jumelles qui décèdent l'une après l'autre dans la semaine et le mois qui suivent leur naissance. Dans la foulée, elle choisit de se séparer d'un mari qu'elle juge « médiocre » : elle fuit, elle fugue (« elle aussi ! »). Le mari est insistant : il faut donc s'éloigner ; elle opte pour Zurich (emploi de modiste, patronne très stricte, vie de caserne...) puis pour l'Espagne. La vie madrilène lui convient parfaitement. Elle est première main dans une maison de haute mode. Elle monte souvent à Paris pour assister aux présentations des collections dont elle doit s'inspirer pour réaliser ses propres créations. Elle vit la fin des années folles, « profite des excentricités de la haute société parisienne, des belles tenues, d'une certaine liberté sexuelle. » Elle t'aurait dit un jour : « Je n'étais pas belle, mais j'avais du chien. » Elle en joue. La guerre d'Espagne se déclare. Elle s'implique auprès des Républicains, intègre un réseau de résistance (celui du cinéaste Buñuel). Basée à Marseille, elle espionne contre le franquisme puis contre le régime nazi. Tu m'as longuement parlé de ses pérégrinations en me vantant sa rigueur et son enthousiasme, son implication et sa franchise, sa capacité à s'emballer sans retenue pour un projet et pour une personne, à se montrer à la fois juste et cassante. « Elle était profondément libre de caractère, mais pouvait manifester une certaine dureté et peu d'empathie pour les faibles. »

Plus tu me parlais d'elle plus je m'interrogeais. Je sais bien que les chiens font rarement des chats, mais tout de même ! Je ne te reconnaissais pas vraiment à travers la description de tes deux parents... toi qui portes la douceur comme le châle et qui, en guise de bagages, tiens dans une main l'Empathie et dans l'autre l'Abnégation. Mais j'allais bientôt trouver une explication.

Ton père et ta mère se rencontrent au tout début de la seconde guerre mondiale, à l'occasion d'un épisode rocambolesque « mettant aux prises [ton] père prisonnier et [ta] mère dissimulant une fiole de je ne sais quoi dans un morceau de pain. » Ils se marient à l'issue de la guerre. Ils ont trois filles. Tu es la dernière. Tu gardes de ton enfance un souvenir particulièrement heureux : tu m'as vanté ta cellule familiale très unie (« Nos parents nous ont élevées avec rigueur, mais nous ont donné beaucoup. Je les remercie tout le temps ») ; tu as salué la complémentarité entre les bonnes manières et la bonne tenue de ton monde maternel (« Ce milieu un peu collet-monté où le “Je t'invite, tu m'invites tel

jour et à telle heure” est de règle ») et l’informalité du monde paternel (« fait de surprises et d’improvisation ») ; tu t’es étendue sur ce lien d’amour profond et jamais rompu qui t’unit à tes deux sœurs (tu m’as raconté vos quatre cents coups, votre complicité et vos partages). Mais soudain, au détour d’une phrase et presque comme une anecdote, tu es revenue sur ta naissance pour me confier cette chose incroyable : « Je n’étais pas du tout attendue ni désirée. Je sais que je n’aurais pas dû naître. Mais ma marraine, qui avait perdu une fille – une « Danielle » – avait réussi à convaincre mes parents de garder leur enfant et de le lui confier. J’aurais normalement dû aller vivre chez elle, mais à ma naissance, ils ont décidé d’un commun accord – pour s’octroyer sans doute une période de transition – de me poser en terrain neutre. J’ai donc atterri dans une pouponnière de luxe à Meudon. Ils venaient tous me voir régulièrement. Et au bout d’une année, mes parents ont finalement décidé de me récupérer. J’ai donc intégré la famille. » Chapitre pour le moins étonnant qui me fait dire que tu as été adoptée par tes parents naturels à l’âge d’un an... et que tu as dû les séduire pour finalement renaître à leurs côtés ! Tu admetts pour ta part que cette « période de transition » a « dû laisser, c’est clair et net, des traces importantes... » puisque tu ajoutes comme une évidence : « J’ai tout de même une forme d’insécurité en moi. »

Cette insécurité, chère Danielle, personnellement je ne la perçois pas... Mais je ne peux en revanche m’empêcher de lire une partie de ton parcours – et cette empathie exacerbée qui te caractérise (« Je ressens les trucs des autres comme si cela m’arrivait à moi. ») –, comme une forme de lente réparation. Car si ton père t’a toujours surprotégée (était-ce un rachat ?), il s’est agi tout de même de convaincre ta mère : « Au début, m’as-tu dit, elle a eu beaucoup de mal avec moi. Je bougeais beaucoup, je cassais par inadvertance, elle ne le supportait pas ! » Tu te décris enfant comme « serviable, attentive, disponible ». Tu m’as dit « avoir tout fait pour faire tes preuves », et « probablement inconsciemment, pour te faire ta place. » Tu m’as dit par exemple « avoir fait très tôt la cuisine ». « Aimer pour être aimé, prendre soin des autres pour prendre soin de toi » est clairement devenu ton Credo... Et cela a fonctionné, car ta mère, si j’ai bien compris, a fini par t’adopter définitivement quand tu as eu trois-quatre ans ! Tout enfant, tu te préoccupais des plus petits, te dirigeant vers eux si tu les voyais seuls dans un parc : « Petit enfant ne reste pas seul, viens jouer avec nous. » Plus tard tu as choyé les tiens. Et quand tu as intégré PIE – sur le tard – c’était pour prendre soin des adolescents en partance, de ces jeunes qui s’apprêtaient à se séparer de leurs parents et de ces parents qui craignaient « d’abandonner » leurs enfants.

La fin de ton printemps tombe en mai 68 : c’est l’heure de l’engagement et de la naissance de ta conscience politique (« Je me souviens de la liberté dans la communication entre les gens, du bonheur d’écouter et de croire aux paroles de l’Internationale,

des manifs, des courses dans la rue », du danger et de la joie du mouvement. L'été arrive. À 18 ans, tu pars pour l'Angleterre en tant que fille au pair. Tu découvres l'étranger ; tu te découvres une passion et un goût certain pour la langue et pour la « civilité » du peuple anglais, pour le mouvement aussi, et le voyage. C'est bientôt le premier emploi (d'institutrice suppléante), en parallèle des études.

L'été d'une vie n'en finit pas : c'est lui qui donne son sens à l'existence, on aime donc qu'il s'éternise. Le tien ne fait pas exception à la règle. Il fut long et à rebondissements, il se construit d'une somme d'étés et d'une somme de vies : la rencontre et le mariage avec Serge, les années post 70 et ta période hippie, le voyage au Maroc, la naissance de Maya, la rupture avec Paris, le long voyage à cheval à travers les Cévennes et le Luberon avec ton enfant de quatre ans (pour rejoindre ce qui allait devenir « ton » pays), la volonté de vivre de la nature, la récolte et la distillation de la lavande sauvage, la couture, la fabrication et la vente de vêtements sur les marchés, les collections de vêtements de soie, la rencontre avec Jaap (artiste-peintre), la naissance de Matthijs, la vie à la maison, les longs voyages à Bali pour réaliser des habits (à partir de prototypes et de patrons que tu avais créés), le lancement de l'école locale de musique et de danse, tes débuts comme costumière dans le spectacle vivant, le ballet national de Marseille et Roland Petit, la vie d'intermittente du spectacle, les tournages et les plateaux, et PIE.

Tu ne ponctues les récits de ta vie et de tes rencontres d'aucun jugement, d'aucune sentence ; si tu t'attardes sur certains (un réalisateur, un metteur en scène, une amie, un mari, l'association...) c'est toujours pour ressortir leur grandeur de caractère, pour t'enthousiasmer soit de leur richesse soit de leur gentillesse. Quand tu parles de l'aventure PIE tu vantes aussitôt la beauté du projet, la qualité de son dirigeant et de son équipe... J'avais prévu de te demander quelle était ta saison préférée, mais j'ai oublié de le faire. Je crois deviner que tu aurais défendu la cause de chacune en arguant, comme en son temps Proust l'a fait des couleurs, que tu les aimais toutes autant, et que c'est bien leurs harmonies et leurs correspondances qui leur donnent beauté et force. Tu m'as dit tout le bien que tu pensais de « la bascule des saisons » et de « la qualité de nos climats tempérés ». Et par un simple jeu de sonorité, j'ai pensé à ta tempérance, à cette forme d'humilité rare – et d'autant plus étonnante chez toi au regard de ton passé et de ton ascendance – qui t'anime et qui t'amène à freiner, voire empêcher en toi, toute forme d'arrogance, de colère ou de violence. Le calme et le contrôle comme un désir de paix et de pardon.

Nous avons longuement parlé de l'hiver et des morts qui l'accompagnent. Tu m'as évoqué tous ceux qui t'ont quittée et que « [tu] sens/sais continuer à vivre en toi : Serge, ton père, ta mère, Jaap. » Il m'est apparu à l'évidence que tu n'avais pas plus peur de l'idée de la mort que tu n'avais de détestation de sa saison. Tu t'es émue du passage

d'une buse dans le ciel blanc, des feuillages gelés et du sol craquant. Tu m'as lancé une belle phrase –que j'ai oubliée– où tu évoquais ce chemin que nous allons tous emprunter en soulignant que tous nos morts nous ont simplement précédés.

Tu te dis à l'automne de ta vie et je sens que tu te délectes tout particulièrement de cette saison. Tu aimes son calme, sa lumière et surtout ses perspectives. Tu ne crains pas plus la solitude de ta maison que tu ne t'y enfermes. Tu es toujours présente et active à nos côtés à PIE, tu chantes, tu donnes le maximum de lisibilité au travail artistique de Jaap... tu accueilleras de nouveaux projets. Tu me sembles avancer avec toujours plus de goût pour l'indépendance et la sérénité, sans désir de lutter et de t'opposer à la permanence ou à la fluctuation des choses. Tu m'as dit : « Au fur et à mesure que l'on avance dans la vie, toutes nos certitudes de jeune homme et jeune fille tombent. Jeune on affirme, on discute jusqu'au bout, on veut convaincre, avoir raison... et l'on se bat. Aujourd'hui j'échange des points de vue, mais j'ai perdu toute idée de convaincre qui que ce soit de quoi que ce soit. Je sais que les choses sont éphémères, fragiles et changeantes, qu'elles sont ce qu'elles doivent être au moment où elles le sont, en fonction des circonstances et des aléas, de ce que l'on a vécu et de ce que l'on est. » J'ai pensé en t'écoutant à ce poème de Pessoa qui s'ouvre ainsi : « Quand viendra le printemps, si je suis déjà mort, les fleurs fleuriront de la même manière et les arbres ne seront pas moins verts qu'au printemps passé. La réalité n'a pas besoin de moi... » et qui se conclut sur ce vers : « Ce qui sera, quand cela sera, c'est cela qui sera ce qui est. » Et j'ai pensé que ce chant pourrait être le tien.



Danielle d'hier, dans les bras de son père



En 2013, la venue en France, d'Aïmi, ancienne participante au programme d'une année scolaire, ancienne étudiante à Sciences Po et à l'IHEID de Genève, nous donnait l'occasion d'établir un parallèle intéressant entre le lycée et le « Kookoo » et de lever du même coup le voile sur ce qui sous-tend deux cultures aussi éloignées que la française et la japonaise.

Aïmi, l'esprit français et l'âme japonaise

Entretien

3.14 — Aïmi, tu avais 16 ans quand tu es arrivée en France pour la première fois. Te souviens-tu de la première impression que t'a laissée le lycée français ?

Aïmi — Oui, une chose m'a frappée. Nous sommes allés directement en cours pour nous plonger dans le travail quotidien, dans l'ordinaire. Il n'y a pas eu de transition, pas de réunion. . .

3.14 — Cela ne se passe pas ainsi au Japon ?

Aïmi — Non. Il y a une cérémonie. Toute l'école se réunit dans le gymnase. Nous avons un discours du proviseur, une présentation. On expose le projet pédagogique pour l'année à venir, on prend des résolutions.

3.14 — Comment as-tu interprété la chose ?

Aïmi — Sur le coup, j'ai simplement été étonnée. Mais maintenant que je connais bien le lycée, je crois que cette façon de faire révèle la tendance très individualiste de l'école française et, au-delà même, de la société française. L'élève français pense avant tout à ses résultats, le professeur à ses cours, et chaque parent à son enfant. J'ai découvert par la suite qu'il n'y avait jamais de fête au lycée, jamais d'événement collectif.

3.14 — Et au niveau de la pédagogie, comment peut-on traduire cela ?

Aïmi — En France, tu vas à l'école pour étudier, un point c'est tout. Au Japon tu y vas pour travailler et pour appartenir à un groupe, pour rencontrer des gens, des amis. C'est un lieu de vie. Il y a beaucoup d'événements organisés par et pour l'école (cérémonie d'accueil, fête annuelle –avec stands, théâtre, musique– remise des diplômes, fêtes sportives, etc.). L'idée est de former les jeunes en tant qu'individu et en temps que citoyen. On doit savoir que l'école publique japonaise telle qu'on la connaît est née au début du XIX^e siècle pour former et alimenter les armées. Je crois qu'il en reste des traces dans l'approche générale et dans la gestion de l'école. Dans le même ordre d'idée, j'ai été très étonnée qu'en France les profs arrivent à l'école juste avant les cours et qu'ils s'en aillent dès qu'ils sont terminés. C'est inconcevable au Japon. Chez nous, les profs arrivent vers 7 h 30 le matin. Le soir, ils restent après les cours, préparent des dossiers, la journée du lendemain et travaillent entre eux. Mon père est prof : souvent il arrive vers 20 h à la maison. Son école est son entreprise, c'est son lieu d'action.

3.14 — Il y a actuellement un débat sur les rythmes scolaires, qui rebondit d'ailleurs sur les horaires des enseignants. Il semble que le bien-être des élèves (équival-

libre des journées) ne soit pas compatible avec les conditions de travail des professeurs (heures de présence) ni avec les horaires. Que penses-tu de tout ça ?

Aïmi — De telles polémiques sont tout simplement inimaginables au Japon (rires). La problématique n'est pas du tout la même pour les raisons que je viens d'évoquer (la question du nombre d'heures de présence des professeurs à l'école ne se pose pas) et parce qu'il n'y a pas de séparation type profs d'un côté et élèves de l'autre. Tout le monde est dans le même navire : on avance ensemble dans une même direction. Et puis les rythmes ne sont pas du tout les mêmes.

3.14 — Comment est organisée une année scolaire au lycée japonais ?

Aïmi — Elle commence en avril et se termine en mars. Il y a trois périodes de vacances : une coupure d'un peu plus d'un mois l'été, une coupure de deux semaines au cœur de l'hiver et une autre d'une semaine fin mars, avant la reprise de la nouvelle année scolaire.

3.14 — Il y a donc nettement moins de vacances ?

Aïmi — Oui. D'autant que les élèves japonais étudient pendant les vacances estivales. Car pour un Japonais, ce n'est pas « bien » d'être en vacances, il faut travailler tout le temps. On doit savoir qu'un citoyen ordinaire n'a que deux semaines maximum de vacances pendant l'année et qu'un Japonais sur deux seulement use de l'intégralité de ces deux semaines. Au niveau de l'école, il y a même des cours supplémentaires proposés.

3.14 — Et qu'en est-il du rythme hebdomadaire et journalier ?

Aïmi — L'organisation de la semaine diffère peu de celle de la France. Le planning est établi sur une semaine, avec un emploi du temps qui varie de jour en jour, et se répète de semaine en semaine. Par contre les journées sont moins chargées pour les élèves : cinq à six heures de cours par jour. On commence les cours à 9 h, mais on arrive à 8 h 30 pour assister à une petite réunion. On y évoque les objectifs et les temps forts de la journée ou les questions administratives. La deuxième partie de l'après-midi est consacrée aux activités non académiques telles que le sport, le théâtre... Ces activités de clubs sont organisées au sein même de l'école. Et il y a aussi l'étude qui permet à certains de faire leur travail avant de rentrer chez eux. Les jeunes Japonais travaillent à l'école, mais pas à la maison (ou très peu).

3.14 — Un mot peut-être sur les matières étudiées ?

Aïmi — La première année de lycée est généraliste. Ensuite les élèves choisissent de s'orienter soit vers la branche scientifique soit vers la branche littéraire. Il n'y a que ces deux possibilités. Mais contrairement à la France, la branche littéraire est la plus recherchée, et la plus répandue aussi, car elle offre plus de débouchés : social, politique, juridique, mais aussi business et commerce. Seuls ceux qui se dirigent vers les carrières purement scientifiques, type profs de maths, biologistes, médecins, optent pour la branche dite « Scientifique ».

3.14 — Qu'en est-il des relations au sein du lycée ?

Aïmi — Le rapport que l'on entretient avec sa « classe » est très puissant. C'est très différent de la France à ce niveau. On est une quarantaine d'élèves et on passe une année tous ensemble. La classe est vraiment une petite famille, un monde clos, un monde de proximité. On ne change pas de salle (sauf pour les cours très particuliers, comme le dessin ou la musique...), ce sont les professeurs qui se déplacent. On ne change pas de place non plus. On est assis toujours à côté de la même personne, sans que l'on ait choisi ce voisin.

3.14 — Cela n'est-il pas trop contraignant ?

Aïmi — Non, pas spécialement. C'est amusant d'ailleurs, parce que trois ou quatre fois par an, on demande au professeur de changer de place ; on organise alors un tirage au sort et on change tous de place pour la nouvelle période. Alors qu'en France, si le système paraît plus libre, j'ai remarqué qu'au final les élèves ne changent jamais de place ; même quand ils changent de salle, ils reprennent tous la même position ! Je dirais qu'il est plus facile au Japon de développer des amitiés réelles et profondes avec les autres élèves. On est très proches et très solidaires. C'est une force indéniable. De la même façon, nous avons des relations beaucoup plus proches avec les professeurs que vous n'en avez en France. On leur parle en dehors des cours. On leur envoie et ils nous envoient des mails. Ils peuvent même nous inviter chez eux. Tout cela fait que les élèves japonais aiment bien aller à l'école, et ce quels que soient leurs résultats et leurs capacités académiques. J'ai été très étonnée en arrivant en France de découvrir que les jeunes Français n'aimaient pas aller à l'école et surtout qu'ils n'aimaient pas leur école. Dès qu'un élève français a fini ses cours, il file à la maison. Pour lui, l'école est comme une prison ; et son but est de s'en échapper.

3.14 — Les élèves français qui partent étudier au Japon nous parlent souvent du fait qu'ils nettoient leur classe. Est-ce une réalité ou une légende ?

Aïmi — Ce n'est absolument pas une légende. Tous les jours de 15 h à 15 h 30 on fait le ménage. Et pas seulement notre classe. On est répartis en trois groupes : le premier nettoie la salle de classe, le second les toilettes, le troisième la salle des profs, et on tourne chaque jour !

3.14 — C'est très étonnant pour nous Français !

Aïmi — Mais très ordinaire pour nous Japonais. C'est peut-être pour ça que les lycées français sont si sales. L'état des toilettes... cela m'a beaucoup choquée. Au-delà même des écoles, je trouve que la France est vraiment sale : la rue, les gares, le métro, les espaces publics. Au Japon on ne peut pas imaginer que quelqu'un colle un chewing-gum sous une table, jette un papier sur le trottoir ou fasse pipi dans la rue en plein jour !

3.14 — Cela nous renvoie à ta première remarque sur le rapport au collectif et sur l'individualisme français, et cela nous amène à te poser cette question : « Pourquoi as-tu choisi la France ? » et son corollaire : « Qu'est-ce qui t'attire aujourd'hui dans notre pays, au point d'avoir choisi d'y revenir ? »

Aïmi — Mon père m'a orientée vers la France en m'expliquant que tout le monde parlait anglais et que c'était donc une bonne idée d'apprendre une autre langue. Pour ma part, à 15 ans, je rêvais d'être hôtesse sur Air Canada ! Alors il fallait que je parle anglais et français, cette voie me convenait donc très bien.

3.14 — As-tu regretté ce choix ?

Aïmi — Non, j'ai appris à aimer la France. Ce qui est très appréciable dans votre pays, c'est la dimension critique. Vous critiquez sans cesse. Pour le meilleur et pour le pire. C'est par exemple la force de votre école ; vous y apprenez à argumenter, à discuter, à remettre en cause. Mais en même temps, c'est une faiblesse. Je crois que c'est cela qui fait que vous ne respectez pas toujours les règles et que vous détournez le système. Je suis parfois choquée de voir comment les élèves remettent en cause les professeurs, au point souvent de ne pas les respecter. Et choquée aussi du comportement des professeurs qui ne respectent pas toujours les élèves, qui mélangent leur compétence (leur travail, leurs résultats) et leur être. Il suffit de lire un bulletin scolaire pour s'en rendre compte. On ne cherche pas assez en France à valoriser l'élève et à travailler sur ses compétences.

3.14 — Nous n'avons pas parlé du niveau scolaire. Laquelle des deux écoles te paraît la plus performante ?

Aïmi — C'est difficile de comparer car nos deux écoles n'ont pas les mêmes objectifs : en France on cultive le concept du « travailler bien » et au Japon celui « d'aimer travailler ». La France développe plus la logique critique et le Japon plus l'apprentissage et la connaissance. Les résultats vont aussi dépendre des matières, mais je crois que globalement la France sera meilleure pour former des élites et le Japon meilleur pour former le plus grand nombre. On revient à cette idée d'une école-armée. Toujours cette notion de l'individu et du collectif. L'école reflète nos mentalités respectives.

3.14 — Et en même temps, elle les crée ces mentalités, n'est-ce pas ?

Aïmi — C'est un vrai dilemme. Le Japon aurait vraiment besoin de se pencher sur la formation de ses élites et sur la notion d'autonomie de réflexion, et la France aurait besoin de se pencher sur la notion de collectif. Il faudrait que tous les Japonais viennent passer une ou deux années en France et inversement, il faudrait que les Français connaissent l'école japonaise. Le fait de faire le ménage, c'est vraiment bien. Les jeunes Français devraient apprendre ça ! La force de nos deux pays c'est d'être si loin l'un de l'autre. Nous sommes vraiment aux antipodes. Nous sommes et restons exotiques l'un pour l'autre.

Témoignages

Textes choisis

COCKTAIL

Karine, Lockport, New York, USA

Prenez quelques dizaines de Français : des blancs, des rouges, des jaunes des noirs. Ajoutez un peu de stress, beaucoup d'angoisse, énormément d'enthousiasme et de motivation. Mélangez le tout durant deux jours, puis laissez mijoter huit bonnes heures dans un avion, avec des escales et des transferts. Posez le tout quelques semaines (sans rien chercher à comprendre) histoire que ça décante et laissez, ensuite, l'ensemble s'ouvrir sur l'extérieur et profiter de l'étranger (une bonne dizaine de mois minimum). Pimentez d'un zeste d'émotion, de quelques larmes de joie ou de peine, et de beaucoup de communication... Vous obtiendrez des jeunes plus heureux et plus épanouis. Goûtez-y, vous verrez, c'est délicieux.

* * *

POIDS ET « POUNDS »

Isabelle, Wisconsin, USA

J'ai pris beaucoup de poids, mais c'est pas grave. De toute façon, je trouve que les « pounds » sonnent plus légers que les kilos !

* * *

FUNNY GAME

Paul, Neuvy-en-Sullias, Américain en France

Ma famille est vraiment adorable ; ils ont tout fait pour bien m'accueillir. Toute la famille est vraiment sympa et la maison est très belle. Le premier jour en arrivant, j'ai dormi comme un mort ; le lendemain, Patrice – mon père d'accueil – et moi, nous avons traîné deux heures dans les bois, à la recherche de champignons : c'était très curieux ! Puis nous sommes revenus à la maison où nous avons joué à un jeu qui consistait à jeter des balles en métal très lourdes vers une petite boule en bois : intéressant !

ÉCHANGE ENTRE DEUX PARTICIPANTS SUR FACEBOOK

Anonyme

— Hey ! Ça va faire cinq mois que je suis en Australie. Je me plais, mais j'ai quelques questions auxquelles je n'arrive pas à répondre. Si vous avez une idée, merci de m'aider : Comment savoir si on aime sa famille d'accueil ? Comment savoir si on est heureux chez eux ?

— Si tu n'as pas eu de problème, pas d'accrochage et que tu peux leur parler de tes projets, et de quand tu te sens pas bien et de quand tu es heureux... alors c'est que tu as une bonne famille et que tu peux te considérer heureux. Pour savoir si tu l'aimes, y'a que toi qui peux le décider. J'espère t'avoir aidée.

— Merci !

* * *

SUR L'ÉCHELLE DU TEMPS

Lucie, Portland, Oregon, USA

Je résume : huit mois et demi de bonheur, quelques jours de nostalgie, quelques heures de tristesse, quelques minutes de larmes...

* * *

LA VÉRITÉ

Anonyme

Aujourd'hui mon frère d'accueil de 7 ans m'a dit : « You're not enough pretty to be a cheerleader. » La vérité dit-on sortirait de la bouche des enfants...

* * *

UNE CHANCE

Alexis, Vineland, New Jersey, USA

Je fais partie des Français qui ont eu la chance de pouvoir partir vivre une année grâce à une bourse. Cette chance je la dois au président de l'association, un monsieur que je ne connais pas et qui a soutenu ma demande. Sans cela, mon aventure aurait été impossible. Depuis maintenant cinq mois, je vis dans une maison très agréable, avec un papa d'accueil

et un « frère » – étudiant d'échange comme moi – dans un lycée qui ressemble à ceux qu'on voit dans les films, avec des professeurs qui m'ont accepté et aidé. Parfois, il est bien difficile de s'adapter. Je sais que chaque jour je deviens plus tolérant. Je ne désespère pas de devenir bilingue. Vous avez cru en moi ; alors, moi aussi je dois croire en moi !

* * *

DES NOUILLES POUR UN MARIAGE

Pauline, Fukuoka, Nippon

Ce qui est très chouette, c'est que je mange avec des baguettes tous les jours. Et puis, je mange plein de nouilles différentes, notamment des « udon » qui sont des nouilles énormes, toutes gluantes et super longues. J'arrive bien à les manger, mais je n'arrive pas encore à faire le bruit qu'il faut en les avalant. L'été, c'est cool, on mange des nouilles froides. De temps en temps, je mange aussi du nato. Ma famille est très étonnée, elle pense que je suis très bizarre, car aucun étranger normalement ne supporte ne serait-ce que l'odeur du nato ! On me dit que je suis prête à me marier avec un Japonais.

* * *

DISNEYLAND

Anonyme

« Super, je m'étais dit ! Ma famille d'accueil a un enfant de deux ans ! Moi, je kiffe les bébés ! » Ça c'était y'a trois semaines... Aujourd'hui, ça donne : « Merde, c'est quoi cet enfant insolent ? » En fait, le Canada, c'est un Disneyland plein d'enfants casse-couilles. Un monde où les parents n'ont pas le droit de punir leurs enfants, ce qui leur rend tout, mais vraiment TOUT permis ! J'ai enfin trouvé un truc négatif au Canada, et j'en suis fier !

* * *

PAS TOUJOURS MARRANT

Amalia, Lewiston, Minnesota, USA

Il faut tout surmonter seul, et tout apprendre seul. C'est peut-être le seul vrai moyen d'apprendre ? Mais qu'est-ce qu'il faut être fort !

VIVRE AVEC VOUS

Boris, Capetown, Afrique du Sud — Lettre à ma famille d'accueil

Chère famille, je me souviens de mon arrivée à l'aéroport du Cap... vous étiez stressés car j'avais mis longtemps à sortir. Moi j'étais fatigué car je n'avais pas dormi de tout le voyage. Vous m'avez accueilli les bras ouverts, offert une part de gâteau et un milkshake. J'avoue que sur le moment, tout ce que je voulais c'était prendre une douche et dormir. Je réalise aujourd'hui que vous m'avez accueilli dans votre vie sans rien demander en retour, et pour ceci, je ne pourrai jamais vous remercier assez.

* * *

LA MAISON INCONNUE

Manon, Plum City, Wisconsin, USA

Croyez-moi, on peut beaucoup apprendre à l'étranger : sur le monde et sur soi-même. On découvre autant qu'on se découvre.

Ça commence dès qu'on sort de l'avion, dès qu'on met le pied à terre. Là, enfin, on se rend compte : on est seul, livré à soi-même. On entre dans une nouvelle vie, on s'autorise un nouveau départ. On peut choisir d'être ce que l'on veut, on peut choisir d'avancer autrement, de s'améliorer. À l'arrivée, on accumule les informations, on ouvre petit à petit les portes d'une nouvelle maison qui s'appelle l'inconnu. Et il ne faut pas avoir peur de prendre son envol.

* * *



Tiphain d'hier (2001) et d'aujourd'hui, bénévole aux JO. de Paris / 2024

Article paru dans e-314 #64

Il est connu de tous pour son engagement politique fait de douce radicalité ; il est connu de la famille PIE pour son optimisme et sa fidélité de coeur, et des adolescents sur le départ pour ses encouragements, ses conseils et son extrême disponibilité. Avec Tiphain, l'entretien d'un candidat au séjour scolaire d'une année, au lieu de durer les quatre-vingt-dix minutes habituelles, dépasse sans qu'on s'en rende compte les trois heures. Avec lui, la gestion des problèmes tient plus de l'échange que du conflit, et la recherche de solutions est une option non négociable. En 2001, Tiphain est passé de la Bourgogne profonde à l'Amérique profonde. Une année au fin fond du Michigan lui a ouvert et les yeux et la voie.

En pigeant son environnement, il s'est pigé lui-même : le chimiste en herbe est devenu militant (à gauche toute !) et le « self made man » est devenu solidaire. Tiphain a profité de son séjour d'une année et du chaos qui l'entourait pour décider de changer le monde. Il a conjugué, au présent et bien avant l'heure, le « wokisme » en ne gardant du terme que son essence première : « Wake-up ! » Éveillez-vous ! c'est ce qu'il clame depuis près de vingt ans à tous les ados qu'il croise... et en qui il croit.

Tiphain, wake up

Autoportrait

POURQUOI JE SUIS PARTI UN AN ? — J'avais 15 ans. Je ne comprenais plus le système scolaire français. Ça ne m'allait pas. J'étais par ailleurs passionné de chimie et je savais que si je voulais faire mon chemin là-dedans (rédiger, publier, etc.), je devais parler anglais couramment. J'étais élève au collège Saint-Florentin, le pire de l'Yonne, un niveau déplorable. J'avais conscience que j'étais nul en langues. Le reste j'étais au top ! mais en anglais mon niveau était catastrophique. Je savais, quasiment instinctivement, que pour apprendre et grandir il fallait être accompagné, or j'ai vite compris que le système français en général et mon école en particulier ne m'offriraient aucune solution, aucune possibilité de progresser et de m'en sortir. Pas d'issue... Je devais donc trouver une solution par moi-même.

Pourquoi j'étais attiré par la chimie ? J'étais fasciné par l'idée qu'en manipulant les éléments, les molécules, etc., on les transforme et que l'on transforme par là-même le monde. Je crois que j'avais déjà en tête l'idée de le rendre meilleur. Je pensais y arriver par la recherche scientifique et l'action sur la planète, sur la médecine, etc. Je crois sincèrement qu'il y avait quelque chose d'altruiste dans ma démarche. On va voir que ma période américaine a bouleversé mon projet de vie, mais je crois avoir gardé cette ambition première – que d'aucuns qualifieront d'utopique – de « changer le monde ». Quant à la chimie et à la transformation moléculaire, il en reste un petit quelque chose à travers ma passion pour la fabrication de la bière, laquelle passion est plus ou moins née aux États-Unis aussi !

POURQUOI JE SUIS PARTI AVEC PIE ? — Je ne sais plus exactement. Une brochure peut-être ? au CDI du lycée sans doute ? Ce qui est sûr, c'est qu'un truc tombe dans mes mains au bon moment. Je comprends tout de suite que c'est ma voie de sortie. Je me souviens du stress avant de passer le premier coup de fil à PIE. Au terme de plusieurs échanges téléphoniques, je débarque un jour chez Annie – bénévole à Semur-en-Auxois – pour passer un entretien. J'ai encore l'image de la cuisine dans laquelle elle me reçoit, de ma peur d'être évalué, de ma mère qui attend à l'extérieur. Annie a été bienveillante. Le projet était sur de bons rails.

Un tel projet n'entrait pas du tout dans la culture familiale. Mes parents n'avaient aucun diplôme, ma mère était assistante dentaire, mon père cheminot. Je ne suis pas du tout issu d'un milieu socio-culturel proche de la grande majorité des gens qui envoient leur enfant un an à l'étranger (surtout aujourd'hui), mais il est vrai que mes parents me laissaient globalement une grande liberté et que cela a beaucoup joué. Sur ce coup-là,

ils m'ont fait totalement confiance et m'ont laissé gérer l'affaire. Ma grand-mère était morte deux ans auparavant : on a donc financé le séjour avec les 30 000 francs de son héritage. Mes parents ont versé l'intégralité de la somme dans le projet ! Sans cela, je n'aurais jamais pu partir. Ma grand-mère était garde-barrière : une vie entière à cultiver des patates, à ne rien consommer, à mettre de côté le peu qu'on peut épargner. Une famille de Morvandiaux : 90% des économies partent à la banque. C'est touchant de penser qu'au final ce petit pécule a servi à m'envoyer, moi son petit-fils, aux USA... Cela a quelque chose d'improbable !

Ceux qui connaissent mon engagement politique sont parfois surpris que je sois parti aux USA, mais c'est justement ce « voyage » qui m'a changé. J'arrive aux États-Unis, moins d'un mois avant le 11 septembre. Je vais vivre en direct la sidération des Américains, puis leur réaction. Ce sont les années Bush junior. À l'époque, je ne suis pas conscientisé politiquement, je suis plutôt libéral (je dirai même de droite), de par mon éducation, de par ma volonté de dépasser ma condition, mon environnement, mon carcan familial, mon petit village, mon école... le monde un peu étroit dont je viens. J'ai clairement une idée de réussite en tête, d'ascension sociale, laquelle passe par les USA. La ligne est tracée, le projet bien défini : ce pays sera mon marche-pied. Mais ça ne s'est pas passé comme ça !

MON ANNÉE PIE EN UN MOT : LE CHAOS ET L'ÉVEIL — J'arrive dans une famille provisoire qui doit m'accueillir deux jours et dans laquelle je reste finalement une grosse semaine. Et là, d'un coup d'un seul, je bascule dans un autre monde : je passe de la banlieue de Grand Rapids et d'une famille qui m'a merveilleusement bien reçu, à une famille de fermiers, qui vit au milieu de nulle part et qui m'accueille par dépit : cinq cents hectares de maïs, trois cents vaches, une centaine de chevaux, le premier voisin à cinq kilomètres. On parle « d'Amérique profonde »... pour moi, c'était la « famille profonde » au cœur de « l'Amérique profonde ». Je dis que j'ai habité à Carson City, mais en fait j'en étais loin... Carson City c'était quasiment notre capitale. Lansing, Grand Rapids, Kellog, tout cela en théorie c'est la porte à côté, mais dans les faits, c'est loin quand même. Croyez-moi : c'était le grand isolement. Et mon intention première (je parle là de mon idée d'ascension sociale) en a pris un sacré coup ! Je replongeais directement dans mon monde d'avant, loin de mes bases, mais dans un truc que je connaissais déjà.

Ajoutons à cela, un environnement quotidien peu enthousiasmant ! Je sentais bien que je n'étais pas un hôte attendu. Tout était là pour me signifier que mon accueil était bien plus subi que voulu.

Ajoutons à cela, le contexte exacerbé de l'après 11 septembre, d'une Amérique qui choisit de se refermer, de la « One Nation Under God » qui cherche à se protéger par-dessus tout de l'extérieur et même — ou surtout — d'un étranger qui a choisi de venir vivre dans ses murs. Le pays se sent agressé : il se radicalise et se sur-américanise.

Et moi, en débarquant au centre du Michigan pile à ce moment-là, je tombe au coeur du coeur de ce monde-là. D'autant que l'environnement économique est tendu aussi : la crise ENRON vient d'éclater – qui annonce déjà celle des « Subprimes » de 2007-2008 –, avec ses manipulations financières, ses scandales, ses faillites. Et comme le coin où je suis est pauvre et démuné, il est frappé de plein fouet par cette crise : tout le monde se sent fragile, insécure. Les gens perdent tout et ont peur de perdre plus encore. Oui l'ambiance est vraiment tendue, voire violente... Ça sent plus les « Raisins de la colère » que le « Surfin' USA ».

Un exemple : notre voisine, celle qui occupait la maison la plus proche de la nôtre, vivait avec rien... mais quand je dis « rien », c'est rien. Elle avait bossé toute sa vie dans l'usine Ford et se retrouvait avec quasi zéro dollar de revenus. On devait lui apporter un peu à manger, histoire qu'elle survive. La première fois que je l'ai rencontrée, je me souviens que je suis sorti et que j'ai pleuré.

EN QUOI CELA M'A-T-IL CHANGÉ ? — J'ai eu un vrai déclic : j'ai vu soudain tout ce qui clochait et je me suis dit : « Si autant de choses ne vont pas, c'est que le monde ne va pas. » Il y a une faille quelque part. À partir de là, je me suis interrogé, j'ai regardé, j'ai parlé du pays et de la France, j'ai comparé, j'ai questionné : en fait je me suis éveillé à la politique. Mon idée avant de débarquer aux USA, c'était un peu : « Si tu veux tu peux » et après quelque temps ici, j'ai pensé : « Ok, tu peux... mais à quel prix, pour toi et pour les autres ? » Ma passion pour la chimie ne m'avait pas quitté pour autant. J'en ai fait à fond, et comme j'ai été classé rapidement dans le top 20 des étudiants américains dans le domaine, j'ai obtenu une « Scholarship » (bourse) pour continuer mes études en « High School ». Mais le visa ne me permettait pas de rester deux ans de suite comme lycéen aux US. Je n'avais aucune envie de retourner en France pour retrouver ce système scolaire qui ne me convenait absolument pas. Je me suis donc senti un peu coincé.

Qu'est-ce qui explique que, malgré le contexte si pénible, j'aie réussi à finir mon année aux USA ? En fait, tout me surprend là-bas, mais comme je suis parti pour être surpris, rien ne me surprend vraiment. Le monde qui m'entoure est chaotique, ma famille n'est pas accueillante et pourtant à aucun moment je n'envisage ni de changer de famille ni de rentrer en France... et encore moins de remettre en cause mon séjour : ce n'est même pas une option. Sur place, je rencontre des gens super ; d'autres familles, avec qui j'ai beaucoup partagé (soirées, échanges...), dont une avec qui je suis parti en vacances... Je passe plus de temps avec eux qu'avec ma propre famille d'accueil, ça me fait tenir, ça m'ouvre des portes. En fait je suis très content d'être avec des Américains, et je fais en sorte de profiter de tout ce qui se présente, car j'ai conscience d'avoir une chance incroyable de vivre tout ça. Autre donnée importante : mon éveil politique se double d'un éveil sur moi-même. Le deux vont aller de pair tout au long de mon année. Je me dois à ce propos d'évoquer ce premier cours d'éducation civique auquel j'ai assisté, en tout début d'année. Le

thème du premier débat, c'était : « Créationnisme contre déterminisme. » Je n'en revenais pas. Je ne connaissais même pas le concept du créationnisme, et je n'imaginai même pas que des gens puissent nier le principe de l'évolution. Or c'était le cas de la majorité des élèves ! Dans mon anglais déplorable je me suis mis à argumenter... J'étais en minorité – mais cela a souvent été le cas durant mon année – et j'ai réalisé que cela me plaisait : expliquer, convaincre, combattre pour mes idées, c'était fait pour moi. C'était moi.

L'année se construit également autour de beaucoup de temps morts, lesquels me donnent le temps de la réflexion, de l'introspection. Éveil et introspection ! En gros c'est l'année du bouleversement intérieur. Je sentais bien avant de partir que j'avais plein de choses en moi qui demandaient à s'exprimer, mais c'était tout mêlé dans ma tête et franchement illisible. C'est aux États-Unis – grâce à la distance et au recul – que j'ai trouvé des leviers pour actionner toutes ces forces et un moyen de donner du sens à l'ensemble... et de la direction à mon projet de vie.

UNE ANECDOTE — Quelque temps après mon arrivée, j'ai appris que l'école organisait une journée déguisée. J'ai dû rater une étape, car je me suis pointé, déguisé comme il se doit... mais la veille du jour J ! Je suis arrivé en Cowboy (tout en bleu et jaune, car c'étaient les couleurs de l'école et le thème de la journée !). J'étais bien entendu le seul de toute la High School à être déguisé. Tout le monde a rigolé, mais j'ai pu rester comme ça toute la journée. Au final, c'était trop drôle. Ce jour-là, je me suis fait ma réputation. J'ai senti aussi une vraie chaleur à mon égard. En France, ce genre de truc est impossible et même inimaginable : déjà, il n'y a pas de journée déguisée, et si tu te trompes, j'imagine que tu as un rappel à l'ordre... en tout cas, tu es la cible.

Au-delà de l'anecdotique, je retiens beaucoup de cet événement. Aux États-Unis, je me suis senti totalement libéré de la pression qu'exerçait sur moi l'école française. Le système français ne me permettait pas de respirer : en France, tu dois lire ceci et pas cela, étudier ceci et pas cela, tu dois faire tel devoir et pas tel autre, rédiger ta dissertation sur la base de tel modèle et pas sur un autre, viser tel résultat, obtenir tel examen... Je n'en pouvais plus de cette pression extérieure. Aux USA, j'ai bossé, mais la pression c'est moi qui me la mettais et personne d'autre. Tout ce que j'ai fait là-bas, même le sport (même la course à pied qu'au départ pourtant je détestais), je l'ai fait parce que j'avais décidé – et donc envie – de le faire. J'ai pu desserrer l'étiau.

J'ai été passionné par l'école américaine, sa souplesse. En France on est arc-bouté sur la méthode et c'est très contraignant, aux États-Unis on te laisse gérer la méthode, pourvu que tu arrives au résultat. À tous les participants qui souhaitent partir, je dis : « Vous allez pouvoir vous extirper, vous libérer de certaines contraintes, prendre un chemin, le vôtre. » Parfois pourtant, quand je pense à tous ceux que je suis et que j'accompagne, durant la préparation et durant le séjour, je me demande s'il y en a beaucoup qui y parviennent...

MA VISION DE L'AMÉRIQUE — C'est un pays très surprenant, au sens où il valorise à fond le marché, la concurrence et que, dans le même temps, son peuple peut faire preuve de grande solidarité. Dès qu'il s'agit de protéger son groupe, au sens large du terme, l'Américain est présent. La communauté aux États-Unis dépasse l'État-Nation. La communauté pallie aux carences de l'État ; l'idée sous-jacente, c'est que la puissance qui se dégage du collectif permet toujours de s'en sortir ; elle évite cet échelon supérieur de l'État qui impose sa ligne de conduite et qui menace de vous infantiliser en vous dictant sa ligne de conduite. Oui, étrangement, l'Amérique capitaliste est moins individualiste que nous ne le sommes. Ce sont en fait les carences de la société américaine (au premier rang desquelles les inégalités) qui expliquent, je crois, la prégnance du religieux et de l'entraide. Aux USA, tu es obligé de faire un peu attention à ton voisin ! C'est ce qui explique, je pense, la force des syndicats, des mouvements de résistance et de contreculture aussi.

À mon retour en France, j'ai coupé pendant plus de dix ans avec ma famille d'accueil, car tout avait été compliqué avec eux, voire dur : je n'étais à l'époque de mon séjour qu'un gamin de 16 ans et ils m'avaient attaqué sur ce que j'étais, sur mes idées, etc. Il y avait des choses que je n'avais pas acceptées. Mais plus tard, on a renoué. Je dois reconnaître que tous ces gens que j'ai côtoyés durant mon séjour sont aujourd'hui des Trumpistes... mais j'arrive à discuter avec eux. Ils sont le reflet d'une Amérique populaire et simple, souvent « miseducated » (il n'y a pas vraiment de traduction en français, quelque chose entre « mal » et « sous » éduqués)... une Amérique qui renvoie et qui génère de l'affection et de la chaleur. Je l'aime vraiment. Après, il ne faut pas perdre de vue que cette Amérique cause de sacrés dommages au monde et à la planète... et qu'elle s'en contre-fout ! C'est donc compliqué.

MON PARCOURS DEPUIS MON SÉJOUR PIE — Le retour dans le système éducatif français est violent. Je décide d'aller en internat, parce que le lycée est trop loin de chez moi et parce que j'ai pris goût à une certaine liberté et que je ne me vois pas forcément revivre chez mes parents. Année pénible : j'arrache mon bac de justesse, malgré mes 20/20 en anglais et en physique/chimie. Le reste c'est la cata.

Ma terminale est marquée par mon investissement en politique. Je suis sur tous les fronts : dans les mouvements lycéens, au niveau syndical, au niveau local, régional et national... Côté études, je change totalement de direction : j'abandonne définitivement les sciences et je choisis de faire de la communication (autour d'une majeure en « Sciences politiques » et en « Anglais »). Je fais un master à Lyon, puis je file à Paris pour finir mes études, avec, déjà en tête, l'idée de rentrer dans la fonction publique. Je prépare les concours, et en 2010, j'entre à la Mairie de Paris.

Concrètement, c'est mon séjour aux USA qui m'a amené à la politique. Je pense que cela dépasse le contexte (de l'après « 11 septembre » et de mon lieu de vie). Je crois que contrairement à une idée reçue, les Américains sont beaucoup plus politisés que nous.

L'investissement syndical et politique au moment des élections par exemple est impressionnant (spots de pub, campagne, affichage dans les jardins). Les gens prennent plus position qu'en France. Ils parlent moins politique mais ils sont plus dans le combat. Le pays à ce niveau a toujours été pour moi une source d'inspiration, avec ses bouleversements majeurs (Obama, Trump, le mouvement « Woke », « Black Lives Matter », etc.), ses remises en question radicales.

MA RELATION À PIE — En rentrant, j'ai été scotché par l'outil PIE : l'action associative, le journal, la « communauté » (dont on parlait tout à l'heure), la transmission par les pairs... un outil dédié aux adolescents, un levier pour leur permettre de sortir de leur carcan. Je crois à la construction d'un monde décroissant et je pense que PIE est une brique essentielle de cette construction. J'avais aussi le souvenir d'Annie qui avait validé ma candidature et qui m'avait donné ma chance. PIE c'est de la bienveillance. Je voulais prendre le relais. Voilà comment j'ai débarqué comme bénévole. Aujourd'hui j'ai un peu de bouteille, on me confie les « dossiers » un peu chauds ou compliqués. J'aime bien ça.

Je vois aussi PIE comme une chance pour moi : faire partie de cette large équipe (avec des profils si variés et si riches, tous ces gens que j'aime beaucoup), et puis... rester en contact avec les jeunes générations (discuter avec les ados, être présent à leurs côtés, vivre leurs métamorphoses et leurs atermoiements), ça me passionne et ça me rajeunit.

On vante toujours à PIE la notion de « Départ » et celle aussi de distance et de durée, mais on oublie — ou l'on met moins en avant — l'âge. Or, selon moi, partir à 15 ou 17 ans, c'est cela qui est primordial : PIE s'inscrit dans une phase particulière de l'existence, une période faite de souplesse et d'insouciance qui rend le projet forcément un peu audacieux mais qui lui donne toute sa puissance.

SI JE N'ÉTAIS PAS PARTI AVEC PIE... — Ah ! Je pense que je serais en train de déprimer dans un boulot qui ne me convient pas. Peut-être chimiste, mais quelque part un peu contraint. Avec toujours plein d'idées en tête, mais sûrement un peu coincé, et certainement pas épanoui... comme emprunté. En fait, je crois que si je n'étais pas parti, je ressemblerais un peu au système scolaire français ! En partant, j'ai appris à choisir et à tracer ma propre voie.



Erwan, Mount Vermont, South Dakota, USA



L'Argentine est marquée, ne serait-ce qu'étymologiquement, du sceau de l'Utopie. Les premiers conquistadors prétendaient que "Le Roi Blanc", un monarque légendaire, s'était emparé d'une fortune en argent, et que ce trésor, découvert aux confins de l'empire Inca, aurait donné le nom au pays ("Argentinum" en latin) et à son fleuve principal ("El Rio de la Plata" ou "Fleuve d'Argent" en espagnol). Cette empreinte originelle a façonné le pays et continue à le définir, car l'Argentine, qui se conçoit aujourd'hui encore autant comme une réalité que comme une fiction, invite au dépaysement et au rêve.

Terre mythique, aux paysages contrastés, l'Argentine est, et restera longtemps, une destination unique, qui attire tout particulièrement les adolescents en quête d'exotisme, de partage et d'introspection.

L'Argentine, vue par Trois Quatorze

Point de vue

Réalité et fiction

Une réalité physique d'abord, qui en impose par sa puissance et sa diversité. Avec ses 2,8 millions de km² (soit 5 fois la France), l'Argentine est en effet le huitième plus vaste pays du monde. Elle est bordée, d'un côté par la "Cordillère des Andes" (la plus longue des chaînes des Amériques, avec un sommet qui culmine à près de 7 000 m), et de l'autre par une côte océanique qui s'étend sur 2 000 kilomètres et se découpe à l'infini. Entre les deux, tous les paysages se mêlent ou se côtoient (les plaines, les hauts plateaux, les montagnes, les vallées, les forêts, les déserts...) et tous les climats se bousculent (polaire au sud, tropical au nord, tempéré, montagneux ou océanique ailleurs...). Une variété physique dont la sauvagerie naturelle ne produit au final quasiment que des beautés : Iguazu, la Pampa, la Patagonie, l'Aconcagua... et qui fait la place à une faune parfaitement exotique pour les européens que nous sommes.

Une réalité historique aussi brève que concise : si l'Argentine a été colonisée tardivement, c'est de tous les pays d'Amérique du Sud celui qui a expulsé les Amérindiens le plus radicalement. L'indépendance, obtenue il y a deux siècles, s'est soldée par une période de croissance et de développement miraculeuse qui a vu affluer une masse considérable de migrants européens. Au début du XXe, le pays était considéré comme un des plus riches du monde et il était promis à l'avenir le plus glorieux qui soit. Mais l'Argentine a subi la grande dépression des années 30 de plein fouet et l'Eldorado promis s'est transformé en une terre instable, une nation traversée par des luttes basement humaines pour la faim ou la liberté. Les décennies de pauvreté ont ouvert les voies du populisme péroniste et plus tard de la dictature militaire de Videla, de Viola et consorts, avec ses 30 000 disparitions, et l'épisode particulièrement sombre de la Place de Mai. La guerre des Malouines, initiée contre l'Angleterre par la junte militaire, et son issue pitoyable ont induit, au milieu des années 80, le retour à la démocratie.

Quant à la réalité économique, elle s'est structurée, depuis cette période, autour de phases de reconstruction et de luttes contre les inégalités sociales (1985-2000), de crises aiguës (on pense notamment aux émeutes de la faim en 2001), de faillite financière (très récemment), d'inflation galopante (aujourd'hui encore)... autant d'événements dont les Argentins se sont accommodés et continuent de s'accommoder peu ou prou.

Sur ce substrat réaliste s'est construite une nation très originale, en ce sens qu'elle ne ressemble à aucune autre, et notamment pas à ses voisines. Si l'Argentine est en effet

parfaitement identifiable, c'est qu'elle a su refléter le réel, en le déformant à travers le prisme de la fiction, en le modelant via l'outil de l'imaginaire dans une forme de sublimation. Ce pays, plus qu'un autre, s'est construit autour de figures mythiques, qu'elle a nourries et entretenues avec un certain génie : l'exil et l'immigration, le Gaucho, le tango, Eva Perón, le Che, Borges, Maradona... Ces noms, qu'ils soient propres ou communs, sont autant d'emblèmes ou d'allégories qui définissent le pays et le peuple. Ils ont façonné une identité extrêmement puissante pour construire la « figure de l'Argentin ».

Où l'on réalise que l'Argentine et la France sont, de par leur caractère et leur identité, cousins sur bien des points !

Identité...

Le dicton sud-américain qui prétend que « les Péruviens » descendent des Incas, les Boliviens des Indiens et les Argentins des bateaux plante parfaitement le décor. Car, si l'Argentine est un espace, c'est aussi et avant tout une idée, un concept né dans la tête de migrants en quête de nouveau monde et d'unification. Un concept cultivé outre mesure, au point que « l'Argentinité » est devenue une science sociale, enseignée aujourd'hui à la faculté de Buenos Aires !

Mais de quoi est faite cette « argentinité » ? D'abord et avant tout d'ambiguïtés voire de contradictions. C'est un pays sauvage – et qui le revendique –, qui d'un côté a fait table rase de ses origines, en « javelisant » quasiment sa population, et qui de l'autre, sur un substrat entièrement européen, a construit l'homo-argentinus en l'incarnant dans l'image du Gaucho, sorte de cow-boy métissé et parfaitement ancré dans la terre sud-américaine. Ce mythe – à la vie dure –, fait de lyrisme, de témérité et de violence, a façonné toute l'histoire du pays, en inscrivant le migrant dans son territoire, au point d'en faire un espace originel, à l'abri de la modernité et de la civilisation.

Autre époque, autre mythe : Eva Perón. Épouse du colonel Juan Perón – dictateur populiste de l'après-guerre – Evita (comme la nomment avec tendresse et nostalgie les Argentins) a joué un rôle majeur en incarnant la politique sociale et justicialiste du pays. Son passé de starlette du cinéma argentin, sa beauté, son charisme et sa mort, aussi prématurée que douloureuse, en ont fait une véritable icône, laquelle a hanté, et hante encore, la littérature, le cinéma et la politique nationale, et a donné au pays une dimension à la fois mystique et mythique. À travers elle, l'Argentine et l'Argentin sont devenus à jamais une nation et un peuple tragiques, glorieux et un brin kitschs.

La société argentine est une société de déracinés. Le peuple, un peuple orphelin de ses aïeux et de ses racines qui a surmonté la douleur de l'immigration, aussi bien physiquement que spirituellement, en l'exprimant notamment à travers le Tango. Cette danse – à la fois art et façon de vivre et de penser – transcende la nostalgie de l'exil perpétuel, en exprimant tout à la fois l'affliction, la protestation, la jalousie, l'attrance et la rancœur ; elle

est – à l'image du peuple qui l'a conçue – autant viscérale que réfléchie. Les Argentins lui vouent un culte éternel et continuent à la pratiquer avec autant de ferveur qu'à l'origine.

Cette dualité – de l'exil et de l'appropriation – explique que Jorge Luis Borges, le plus célèbre et le plus argentin des écrivains, soit paradoxalement le plus international d'entre eux. Amoureux de Buenos Aires, et par ailleurs polyglotte et grand voyageur, Jorge Luis Borges est en effet, et plus qu'aucun autre, le chantre le plus « ancré » qui soit à sa terre, à la Pampa, au Gaucho et au tango (qu'il magnifie tous trois à l'excès). Il est une sorte de conteur planétaire, passeur de mythes universalistes dont les Argentins semblent, sous sa plume, être les derniers héritiers.

...et caractère

À la question « Qu'est-ce qu'un Argentin ? » on a coutume de répondre : « C'est un Italien qui parle espagnol, qui se prend pour un Anglais et qui rêve d'être un Français. » La maxime est quelque part incontournable. Italien, l'Argentin l'est, ne serait-ce que par ses origines : en 1900, environ 50 % de l'immigration était italienne et rares sont aujourd'hui les Argentins qui n'ont pas un nom ou un ancêtre originaire de la botte. Quant au caractère, si l'on admet que l'Italien est charmeur, éduqué et galant, qu'il a du goût, qu'il aime la table, la danse et le chant, qu'il est plutôt beau parleur, qu'il s'exprime parfois fort, et toujours beaucoup, et souvent avec les mains, alors on admettra que l'Argentin lui ressemble... mais sans pour autant s'assimiler à lui, comme nous allons le voir.

L'Argentin parle espagnol, c'est un fait... mais pas forcément une évidence ! Les Argentins prétendent en effet parler le Castillan, un vieil espagnol mâtiné d'italien et aux nuances importantes, tant par ses subtilités (utilisations du « Vos » à la place du « Tù », du « Che » pour interpeller quelqu'un, du « De pedo » à toutes les sauces, etc.) que par l'emphase et la grossièreté qui le caractérisent.

Des Anglais, qu'ils sont supposés détester (pour une vague histoire territoriale), les Argentins cultivent une forme d'originalité, teintée de snobisme, qui veut – comme si l'Argentine était une île perdue aux confins du continent sud-américain – que leur pays n'ait rien à voir et n'ait rien en commun avec celui de leurs voisins. C'est que les Argentins supportent mal ne pas faire figure d'exception ! Quant au rêve d'être Français, on peut dire que les Argentins l'ont presque atteint.

France-Argentine

On raconte que Dieu en créant le monde inventa le plus beau pays qui soit... la France... et que pour équilibrer les choses, il y installa... les Français. Cette petite histoire, qui circule un peu partout dans le monde – afin de rappeler aux Français qu'à se prendre pour le centre du monde, ils en deviennent insupportables – conviendrait assez bien aux Argentins. On en veut pour preuve cette devinette : « Savez-vous comment se suicide un Argentin : En se jetant du haut de son ego ? »

Les Argentins à l'évidence ne se prennent pas pour n'importe qui. Leurs voisins d'Amérique Latine les jugent prétentieux, sûrs d'eux et en parlent comme des êtres persuadés d'entretenir un rapport spécial avec le Divin.

Exemples : quand les Brésiliens (et le monde entier avec eux) parlent du meilleur footballeur au monde, ils l'appellent le Roi (Pelé), mais quand les Argentins parlent du meilleur footballeur du Monde (à leurs yeux Maradona) ils l'appellent « Dieu » (et si dans le jeu il fait une main illicite, il la nomme « main de Dieu », et s'il meurt, alors c'est que « Dieu est mort »). On notera que l'autre meilleur footballeur au monde (à leurs yeux) s'appelle « Messi »... que le Pape est Argentin et que la figure féminine qui incarne l'Argentine se nomme « Eve », et qu'elle meurt en suppliciée, à l'âge christique de 33 ans. Tout cela ne s'invente pas !

Les Argentins, à l'image des Français, se voient comme les plus beaux du monde (hommes et femmes confondus) ; ils croient eux aussi à l'exception culturelle ; ils tiennent Buenos Aires pour le centre du monde, ne nourrissent de complexes à l'égard de personne, sinon des Français (qui en termes d'égo surdimensionné les dépassent) et peut-être aussi à l'égard d'eux-mêmes (ce qui fait toute leur complexité) ! On dit des Argentins qu'ils parlent de tout, qu'ils ont un avis sur tout, qu'ils ont solution à tout, qu'ils prévoient tout... On va même jusqu'à prétendre que « je ne suis pas d'accord » se traduit en argentin par « mais vous dites n'importe quoi ! »

Pour ce qui est du rapport à l'ego, Français et Argentins sont donc cousins. Mais on accordera à ces derniers une capacité à ne pas se prendre au sérieux qui dénote un sens de l'humour certain et qui trahit surtout une forme de complexité, alimentée par ce décalage ou cette distanciation entre l'image rêvée qu'ils ont d'eux-mêmes et la réalité. Les Argentins aiment à se présenter comme « des êtres narcissiques qui ne s'aiment pas », mais qui savent s'en amuser !

Passions argentines

À partir de cette esquisse – forcément un peu grossière et caricaturale – du profil de l'Argentin, on comprend mieux cette passion de la grande majorité de la population pour la psychologie, l'analyse et la psychanalyse. Qu'un Argentin fréquente un « psy » est chose des plus courantes et des plus ordinaires, et ce dès le plus jeune âge ! Il faut savoir que le pays détient le record du nombre de psy par habitant (on parle d'1 thérapeute pour 125 habitants !) et que la statistique est largement sous-évaluée, car c'est sans compter qu'à Buenos Aires tout le monde est psychologue : votre mère, votre épicière, votre taxi, votre soeur, votre coach sportif, votre prof de musique... et même votre psychanalyste !

L'Argentin serait donc un être sinon torturé du moins tourmenté ? Oui et non, car le propre du « spécimen » argentin est de cultiver une forme de pessimisme jubilatoire, en veillant malgré ses tourments à rester toujours optimiste, joyeux, solaire, très tourné vers l'autre et préoccupé par son bien-être. Le cynisme en Argentine n'a pas vraiment sa place.

Là-bas, on adore la fête, l'exubérance, les couleurs, et la musique et la danse –qui presque toujours les accompagnent. Les Argentins apprécient les carnivals, les festivals (Cosquin est le plus fameux), ils célèbrent toutes les fêtes, les catholiques bien évidemment (et tout particulièrement le Vendredi Saint, Noël et Pâques), mais aussi le jour du mémorial du gouvernement, le jour du drapeau et le « jour de l'amitié » (ce qui en dit long sur le goût très prononcé de toute une population pour le lien social). Tout là-bas est sujet à partage, « l'Asado » (un barbecue très ritualisé) est à la fois le nom de la spécialité culinaire nationale (grillade accompagnée de la fameuse sauce « Chimichurri ») et du moment convivial durant lequel les convives la dégustent. De même, le « maté » (boisson issue de la culture amérindienne qui se prépare en infusant des feuilles de Yerba Maté) se consomme traditionnellement en cercle, en se passant la calebasse de main en main et dans le sens des aiguilles d'une montre.

Si l'Argentin est de nature compliquée, il est paradoxalement simple à aborder : de manière générale, il ne cache pas ses émotions, il est rapidement très sensuel (à la bise traditionnelle, il associe le plus souvent une large accolade), en veillant toujours –comme dans une passe de tango – au respect et à la délicatesse. Délicatesse qui n'exclut jamais l'exagération et l'emphase : c'est qu'en Argentine nous n'en sommes jamais à une contradiction près. La langue argentine use et abuse par exemple des superlatifs ; quand une chose est bonne, on dit qu'elle est « riquisi » ou « buenissimo » ; quand elle est petite, elle est tout de suite « chiquitita » ; et quand on est content on est nécessairement « re contento »... En Argentine, on peut exprimer gentillesse et reconnaissance par l'injure : « Boludo » (qui, textuellement, se traduit par « couillon » ou « connard ») peut, par exemple, s'employer de façon parfaitement amicale, voire même affectueuse. L'usage des gros mots (quand il est maîtrisé !) ne porte donc pas à conséquence. Et des surnoms, qui partout ailleurs friserait l'insulte, sont là-bas monnaie courante : si vous êtes un peu rond, vos amis ne manqueront pas de vous appeler « El Gordo », et si vous êtes un peu trop maigre « El flaco », etc. Pas très « wakes » les Argentins ! mais bons vivants et bons copains, on vous l'assure.

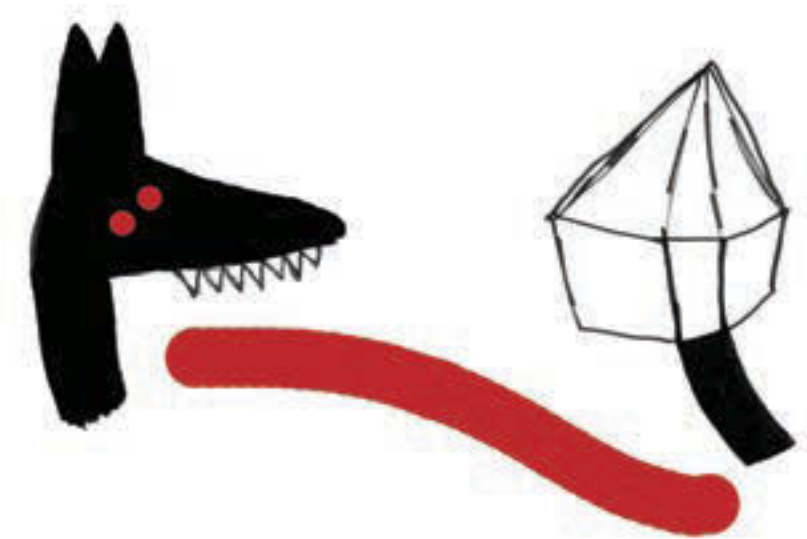
Derrière cette apparence un peu rude, se cachent en effet des caractères souvent hyper sensibles, amateurs de conflits mais aussi et avant tout de réconciliation, et surtout de tendresse, qu'ils aiment à exprimer de façon artistique. Il faut savoir que, pour séduire, les amoureux argentins improvisent et déclament de petits poèmes populaires –appelés « Piropos » – et dont la pratique, empreinte d'un brin de romantisme – mais surtout d'un mélange d'humour et de machisme – est devenue une sorte de sport national (ex. : « J'aimerais être un chat pour passer sept vies à tes côtés, être une plume pour te chatouiller, être un saint pour que tu m'adores ! »).

Pour en finir avec les contradictions, il convient de noter l'attrait très théorique des Argentins pour l'ordre, lequel est contrebalancé par leur science du flou. Leurs voisins sud-Américains disent à leur propos « qu'ils soutiennent l'ordre suisse, mais qu'ils sont

organisés comme des Boliviens ». Sans connaître l'organisation bolivienne, on comprend l'idée ! Il faut dire que dans ce pays, qui maîtrise l'art de l'esquive et du contrepied, obtenir une réponse claire est une gageure. Quant aux horaires et aux rendez-vous (qui partout ailleurs sont signes de discipline et de rigueur), nul là-bas ne les connaît avec précision et nul ne les respecte. Tout en Argentine se décide à la dernière minute, et tout se change dans la minute qui suit. Et si le dicton « préciser une heure, une date ou donner un prix fixe sont des raisons suffisantes pour être déchu de la nationalité argentine », est un brin excessif, il en dit long sur ce peuple soucieux d'harmonie et de discipline, mais qui est devenu maître en matière d'improvisation et de gestion du « Quilombo » (chaos, bazar). Il nous éclaire également sur un pays dont le labyrinthe – si cher à Jorge Luis Borges – pourrait ou devrait être le symbole.



Lizzie, France-Argentine — 2022



Le Petit Chaperon rouge
Article paru dans Trois Quatorze #59

PIE & LE PETIT CHAPERON ROUGE

**C'est sans doute le plus célèbre des contes.
Son personnage principal, Le Petit Chaperon rouge,
donne son nom à ses deux versions les plus
répandues (parmi la centaine qu'on dénombre).
Celle des frères Grimm pourrait bien nous aider à
éclairer le parcours de nos adolescents voyageurs.**

Un Grimm presque parfait

Editorial

L'argument est limpide : une jeune enfant est invitée par sa mère à rejoindre sa grand-mère et à lui apporter de quoi se restaurer. Il lui faut pour cela traverser la forêt. Malgré les recommandations maternelles, le Petit Chaperon quitte le chemin, s'égare en forêt et y rencontre le loup. Ce dernier la charme et la distrait : il l'invite à cueillir des fleurs. Pendant que la petite batifole, le Loup la devance et se présente, avant elle, à la demeure de la Grand-mère. Il dévore cette dernière, se substitue à elle. Plus tard, il accueille le Chaperon qu'il dévore à son tour.

Les variantes et détournements du conte ne manquent pas : en tout genre, en tout lieu, en tout temps. Quant aux interprétations, elles sont légions également : psychanalytiques, sociologiques ou anthropologiques, sombres, réalistes ou romantiques... Toutes ou presque s'accordent à voir dans la forêt un symbole du monde extérieur, un univers semé d'obstacles et de tentations. Le loup, symbole de la plus puissante d'entre elles, s'impose comme le prédateur absolu qui menace, dans tous les sens du terme, l'intégrité physique et morale de la petite fille. Pour la plupart des exégètes, la pièce à l'évidence se joue à quatre personnages et la lutte se circonscrit à une opposition féminin/masculin : le loup versus la fille, sa mère et sa grand-mère.

Dans la version qui nous intéresse – celle des frères Grimm –, souvent qualifiée d'édulcorée, un cinquième larron intervient : le chasseur. C'est lui qui, dans l'épilogue, arrive en sauveur, pour ouvrir le ventre du loup et en extraire encore vivants et le Chaperon et sa grand-mère. Ce « happy-end » est en fait très intéressant, car il modifie sensiblement la lecture de l'ensemble du drame. Attachons-nous déjà à un détail. Il est écrit, dans les premières lignes du conte : « On appela désormais [la fillette] le Petit Chaperon rouge... », comme pour bien souligner que le protagoniste principal est une fille, mais que son appellation courante, le « Petit Chaperon » fait d'elle aussi un garçon, et que le genre, en l'occurrence, importe peu. Notre petit Chaperon, c'est clair, est à la fois fille et garçon. Si on regarde le rôle de la mère, on se rend compte que, d'un côté, elle prend toutes les précautions pour prévenir sa fille du danger, mais que de l'autre, c'est elle qui paradoxalement la « met en danger » en l'envoyant seule dans la forêt inconnue, menaçante et immense : la mère jette donc – et à proprement parler – sa fille « dans la gueule du loup ». Attachons-nous maintenant au Loup et interrogeons-nous : si le but de ce dernier

est de « dévorer » le Chaperon, pourquoi, lors de sa première rencontre avec la fillette dans la forêt, ne se jette-t-il pas directement sur elle et ne se rend-il pas ensuite (et seulement ensuite) à la maison de la grand-mère, pour la dévorer à son tour ? À quoi lui sert ce stratagème de l'invitation à la cueillette et à la découverte des plaisirs de la forêt ? Et si la métaphore sexuelle — clé de la lecture psychanalytique et qui ferait du loup un monstre pédophile — est fondée, comment expliquer que le loup s'intéresse autant à la grand-mère qu'à la jeune fille ? De la grand-mère, le conte ne nous dit pas grand-chose sinon qu'elle a de grandes oreilles, de grands yeux, de grandes mains et une « grande gueule » (!)... qu'elle a, autrement dit, tous les attributs de l'expérience et de la sagesse : ceux du « bien entendre » (=comprendre), du bien voir, du bien saisir (comprendre encore), et du bien parler.

Reprenons maintenant l'ensemble et admettons que le Chaperon, sa mère, sa grand-mère, le Loup et le chasseur ne fassent qu'un, qu'ils ne soient autres que les cinq versants d'un même personnage. Tout alors s'éclaire différemment.

Relisons l'histoire. La mère du Chaperon devient maintenant un double de la petite fille, une voix intérieure qui ordonne à l'enfant d'aller voir le monde, mais qui dans le même temps l'invite à s'en méfier. C'est cette voix qui incite le Chaperon à faire le « grand voyage »... mais qui tient aussi et avant tout à l'y préparer. Une voix connue de tous, celle qui nous dit « Oui » et qui nous dit « Non ». La forêt reste la forêt, cet océan intérieur à traverser, cet Atlantique à vaincre, ce monde inconnu plein de pièges à surmonter, de beautés à contempler, de nouveautés à expérimenter.

Le Loup ce n'est plus le mâle, mais le mal... un équivalent baroque de la tentation. Il est à la fois le plaisir et les dangers associés au plaisir ; il est les pulsions les plus vives du Chaperon (pour ne pas dire ses démons) ; il incarne les forces contradictoires qui nous habitent, nos conflits intérieurs ; il est celui qui mange et qui nous pousse à manger ; celui qui nous invite à nous « perdre » en prenant des chemins de traverse. Le Loup est lui aussi — et bien entendu — le double de la grand-mère, puisqu'un simple bonnet de nuit, mal ajusté sur sa tête, suffit à faire illusion sur la petite fille et à « tromper son monde ».

Et la grand-mère — elle dont on apprend qu'elle sort du même ventre que l'enfant (et au même moment qui plus est) — qu'est-elle donc, sinon un autre double du Chaperon ? « Quand le chasseur eut donné quelques coups de ciseaux, il aperçut le rouge du Chaperon [...], puis la vieille grand-mère sortit à son tour, vivante elle aussi ! » La grand-mère c'est notre Chaperon devenu grand, c'est celle/ceux qui a tout appris de la grande traversée. La grand-mère, c'est l'adulte en puissance.

Oh, comme il nous parle ce conte, à nous tous qui choisissons de voyager de par le monde (au sens premier du terme), qui voulons repousser nos frontières, affronter l'inconnu des terres lointaines, des rivages et des visages exotiques. La psychanalyse voit dans le rouge du petit chaperon la couleur des émotions violentes de la sexualité. Le Moyen Âge et sa symbolique y voyaient un signe de protection... Question de lecture et d'époque. Le conte dans la version des frères Grimm eût été à nos yeux parfaitement juste si, au lieu d'être rouge, le chaperon en question eût été jaune et bleu. En se parant des couleurs de PIE, l'histoire aurait reflété avec encore plus de justesse notre réalité et aurait fait de ce conte incontournable la plus belle des paraboles de ce voyage initiatique que représente, à l'heure où l'on quitte l'enfance, une année de vie loin des siens.

Cette décision de s'éloigner loin et longtemps – toutes les éditions de « Trois Quatorze », en témoignent – demande un peu de cette force et de ce courage liés à ce que les adultes appellent « prise de risque » ou « insouciance ». Cette décision de vivre un an à l'étranger, les adolescents la prennent pourtant – et seuls parfois –, confiants dans ce que l'avenir leur réserve, car conscients que, quoi qu'il advienne, ce sont eux qui traceront leur voie et qui tireront les enseignements de leur démarche. Pour nos participants, le voyage n'est pas une mise en danger, mais bien une mise en perspective. Ils savent d'instinct qu'en empruntant ce chemin de traverse du séjour long, ils affronteront autant de joies que de peines, d'« anges » que de « démons » ; et ils sentent, en bons Chaperons, que de l'autre côté de leur forêt se cache un bout de leur identité et se joue un peu de leur avenir.

L'IDENTITÉ PIE — Le départ à la retraite ou sous d'autres cieux professionnels de deux salariées historiques de notre association offrait à « Trois quatorze » l'opportunité de s'interroger sur la relation des salariés PIE à leur travail, et, au-delà, de se pencher sur la nature de la structure, sur les particularités et l'originalité de fonctionnement de l'association, et donc sur son identité profonde.

Après dix et douze ans de « bons et loyaux services », Gladys et Sarah venaient de quitter PIE et s'étaient prêtées au jeu de l'interview croisé. Maya, déléguée générale de l'association, s'invitait également à cette mini-table ronde, intervenant en tant qu'actrice majeure et mémoire de l'association.



*Salariées et stagiaires de PIE, Corse 2023
Article paru dans e-314 #64*

Inside PIE, avec Gladys et Sarah

Entretien — Extraits

3.14 — Vous avez pratiqué – je dirais même côtoyé – PIE toute une décennie. Qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans le mode de fonctionnement de l'association ?

Sarah — Ce mélange très particulier, qui pourrait apparaître comme totalement contradictoire, entre la flexibilité et l'organisation ? Tout est très structuré, carré, précis... comme j'adore, et en même temps, on est toujours prêts à changer, à refaire les choses différemment. S'il y a un cadre, il est souple. On ne se dit jamais : « C'est comme ça et pas autrement », mais plutôt : « On a fait comme ça dix fois, mais pourquoi, cette fois-ci, ne pas faire autrement ? » On est prêts non seulement à changer d'avis, mais de point de vue aussi, et donc à restructurer... et ça marche très bien ! J'ai vraiment autant adoré la rigueur d'organisation que cette forme de souplesse : elle vous laisse, en tant que salarié, un espace de liberté, pour évoluer et faire évoluer les choses différemment. Et j'ai aimé par-dessus tout cette contradiction apparente.

Gladys — Je retiens personnellement deux choses : d'abord, et pour rejoindre Sarah, le fait que rien n'est gravé dans le marbre à PIE et aussi l'entraide dans la recherche de solutions. À PIE, on ne stigmatise jamais les gens. Non, au contraire, on les soutient.

3.14 — Quel est le point noir de PIE pour un salarié ?

Sarah — Le fait de ne jamais déconnecter. C'est une activité prenante qui fait inévitablement partie de notre quotidien et qui l'envahit : tu penses aux jeunes, tout le temps, tu es avec eux, sans cesse sur le qui-vive. Et qu'on le veuille ou non, sans que ce soit négatif, c'est impactant dans la vie. On rentre avec eux le soir, on en rêve la nuit...

Maya — Tu parles là de la responsabilité des adolescents ?

Sarah — Oui exactement. On ne peut pas ne pas y penser. On a une soirée de prévue, on la fait, mais les jeunes restent présents dans un coin de notre tête. Sans même parler des situations d'urgence. J'enviais parfois mes amis qui sortent du travail à 17 h et qui, pour caricaturer, ne savent même plus en quoi consiste leur travail !

3.14 — Gladys, tu ressens ou ressentais, toi aussi, cet état de veille permanente ?

Gladys — Absolument. On ne décroche jamais vraiment. Même à mon niveau. Et c'est sans doute dû aussi à ce principe d'entraide permanente, et beaucoup aussi à nos caractères !

Maya — ...et à l'activité aussi. Je parlais, la semaine dernière encore, avec une amie qui revenait de vacances et qui découvrait, dans sa boîte e-mails, quatre-cent cinquante messages non traités par elle ou par ses collègues ! Pour nous, c'est juste impossible. Il

y des jeunes derrière ! On ne peut pas laisser les choses en plan. Mais là où l'on se rejoint avec Gladys, c'est qu'il faut avoir un certain type de caractère pour accepter cela.

Gladys — C'est vrai. C'est pour ça que, personnellement, ça ne m'a jamais pesé ! Bizarrement, si on a toujours PIE dans la tête, on ne ressent jamais de pression négative : pression du résultat (donc pression commerciale), pression liée à un échec. Tout à PIE est géré collectivement. On en revient à cet esprit de corps dont je parlais à l'instant.

Sarah — Par rapport à cette pression, c'est plutôt le regard des autres qui, en revanche, me pesait : « Tu es folle, on est en train de dîner et tu checkes encore tes e-mails. Mais c'est quoi cette boîte pour laquelle tu bosses ? »

3.14 — Bonne question : c'est quoi cette boîte ? Comment définiriez-vous PIE ?

Sarah — Une des particularités à PIE, pour reprendre les mots de Gladys, c'est de ne pas avoir d'objectifs chiffrés. En cela d'ailleurs, PIE est une vraie association. Il y a des objectifs, mais pas de course aux résultats. Tout aujourd'hui, dans et hors le monde du travail, se traduit en termes de chiffres, d'optimisation, etc. Quand je dis « tout », je pense à quasiment tout le monde autour de moi... et même au-delà ! Et ce n'est vraiment pas le cas à PIE.

Maya — Quand on affiche ou énonce des données chiffrées, c'est plus pour avoir un outil de compréhension, de prévision et de projection, pour avoir par exemple une cartographie des tendances. On essaie, en effet et autant que possible, d'éviter toute comparaison et toute comparaison.

Sarah — Ce qui ne veut pas dire qu'on ne se soucie pas du fait que ça tourne : on doit recruter des candidats, trouver des familles d'accueil aux jeunes étrangers, etc. On a clairement des objectifs et, à ce niveau, il y a une certaine émulation, mais à aucun moment, on ne se dit : « Si je ne place pas trente jeunes, je vais avoir un problème ! » En tout cas, personnellement, je ne me le suis jamais dit.

Gladys — C'est le côté humain des choses que l'on a toujours en tête.

Maya — ...Oui, on sait tous qu'un visa refusé, c'est un gamin qui ne part pas, un rêve qui s'écroule plus ou moins, de la tristesse, etc. On a une forme d'empathie. Toute l'équipe a cela en tête.

3.14 — Selon vous, PIE, en tant que structure, se rapproche plus d'une entreprise, d'une association, d'une famille... ?

Sarah — C'est clairement une association, mais dans l'esprit ça se rapproche assez de la famille, ne serait-ce que par l'attachement.

Gladys — C'est vrai que l'on n'est pas loin de la famille !

Sarah — Certains proches s'étonnent parfois, car quand quelqu'un veut venir travailler, on dit : « Tu sais il faut être parti avec PIE, etc. » Alors, ils se disent : « C'est quoi cette secte (rires) ? »

Maya — Pour rebondir sur l'idée de famille, je prends en exemple la gestion de la

crise Covid. Il me semble que durant cette période, particulièrement tendue et pleine d'inconnues, l'unité du groupe a fait merveille, en dépit pourtant de l'éclatement et de la distance. Il y a eu beaucoup d'hésitations, de discussions en interne, de virages et de revirements, mais, malgré les divergences, l'équipe a fait preuve d'osmose.

Gladys — Oui, ça touche à cet esprit de famille. Tout le monde était impliqué, on changeait de bord en permanence (un jour ceci, un autre cela), mais on gardait un cap.

Sarah — C'est à ce moment que j'ai réalisé l'importance que PIE avait pour moi ! J'ai été vraiment malade et, malgré cela, il y avait des impératifs PIE qui l'emportaient : les gamins qui devaient rentrer, un transfert à assurer, un retour de Nouvelle-Zélande, etc. Là encore, on peut faire un lien avec la famille. PIE, du fait de l'activité et de l'ambiance, finit par devenir, dans notre vie, une forme de priorité.

Gladys — C'est valable également au niveau des relations. Ça dépasse le concept de « collègues »...

Sarah — Comme si, naturellement, on se devait et on s'apportait une forme de soutien. Si tu fais une erreur, une bêtise, un faux pas..., tu sais qu'en interne on ne va pas te lâcher.

3.14 — « Vivre en famille », c'est décidément un peu l'alpha et l'oméga à PIE ! Si on pousse la comparaison, on se pose la question de savoir si, dans cette famille, il y a des parents ?

Sarah — Oui forcément. On peut penser à Maya et Laurent... Ils rassurent... un peu comme le font des parents et on les a un peu en « référents ». Il arrive qu'on se demande comment, dans telle ou telle situation, ils auraient réagi... ou des choses comme ça. Mais ça s'arrête là !

3.14 — Un fait m'a frappé : très peu de salariés à PIE ont des enfants (NDLR : à l'heure actuelle seulement 2 salariés sur 11 en ont !) Est-ce que vous voyez un lien avec le fait que PIE est, à sa façon, une famille... donc leur famille ?

Sarah — (Rires). Si je cherche une explication, je dirais plutôt que cela tient aux contraintes dont nous avons parlé et qui touchent à une indispensable disponibilité, sinon en termes de temps du moins en termes d'attention. On s'occupe d'ados toute la journée, toute la semaine et toute l'année quand même. Si en plus on a des enfants, ça peut faire beaucoup au niveau de l'énergie, non ? Mais on va peut-être un peu loin.

Maya — Peut-être que le fait de ne pas être parent permet paradoxalement d'être plus tolérant envers les enfants des autres. [...]

Nicolas, notre ambassadeur

Autoportrait

Ambassadeur, Nicolas l'est à plus d'un titre.

Il l'est avant tout – et à jamais – en tant que premier participant PIE (une année scolaire aux États-Unis) et, de ce fait, adhérent n°1 de l'association. C'était en 1981, date de la création de PIE ! Notre pionnier s'envolait en août cette année-là, direction Walla Walla, dans l'état de Washington, en compagnie de onze autres participants. Ce premier cru (ou première promo PIE) était encadré par Laurent Bachelot, délégué général historique et aujourd'hui président de notre association.

L'eau depuis a coulé sous les ponts : PIE a grandi, s'est transformé en petite institution, reconnue dans son domaine d'intervention. Nicolas, de son côté, a roulé sa bosse, avec talent et persévérance, à n'en pas douter, puisqu'il a atteint les plus hautes sphères de l'administration et de la diplomatie. Relevons, entre autres et pour baliser son parcours, ses attributions principales : attaché d'ambassade à Bucarest ; administration centrale des Affaires Stratégiques (sécurité et désarmement) ; deuxième secrétaire à Varsovie ; adjoint au porte-parole du ministère des Affaires étrangères ; premier secrétaire à Prague ; premier conseiller à Moscou ; auditeur de l'Institut diplomatique et consulaire ; ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire à Minsk ; envoyé spécial pour la Biélorussie... et aujourd'hui, ambassadeur de France au Suriname. Ambassadeur, Nicolas l'est donc devenu, de fait et au sens premier du terme !

Il convient, pour clore le tableau, de préciser que la famille de Nicolas fut également la première famille d'accueil de PIE, puisqu'en l'absence de leur fils, elle avait reçu, dès 1981, un jeune Japonais, tout premier participant « Accueil » de l'association.

Quarante-cinq ans après son départ avec PIE, notre n°1 a accepté de participer au traditionnel « Parcours d'anciens » de « Trois quatorze ». L'occasion pour notre journal de boucler, sur le papier, une boucle de cent vingt-six numéros, de saluer ce parcours pour le moins prestigieux, dont notre association – même si elle n'y est pas pour grand-chose – est particulièrement fière... L'occasion surtout d'honorer une bien belle ambassade !



*Nicolas d'hier (1981), premier participant et adhérent PIE
et Nicolas d'aujourd'hui, Ambassadeur de France au Suriname
Article à paraître dans e-314 #67*

POURQUOI JE SUIS PARTI UNE ANNÉE AUX ÉTATS-UNIS EN 1981 ET POURQUOI AVEC PIE ?

Ayant réussi l'épreuve du baccalauréat assez tôt, il me semblait utile de partir un an à l'étranger avant de débiter des études d'anglais à la Sorbonne. Ma motivation était donc largement d'ordre linguistique. Prendre le large depuis Massy, repartir à l'étranger où j'avais vécu dans mon enfance. Je souhaitais aussi découvrir ce grand pays que sont les États-Unis d'Amérique ! Quant au choix de PIE, il nous avait été recommandé par des amis de mes parents qui connaissaient certains des organisateurs de cette association prometteuse...

MON ANNÉE PIE AUX ÉTATS-UNIS EN DEUX MOTS

« Flag Salute » — Tous les matins, mon voisin en classe d'histoire américaine, dealer d'amphétamines, alignait ses gélules devant sa table avant de les avaler avec de grandes rasades de Coca-Cola ou de Seven-Eleven...

...et les courses au supermarché en pleine soirée !

UNE ANECDOTE SUR LE SÉJOUR

Une visite du pénitencier local dans le cadre de notre cours de sociologie (passionnant) auquel il me revient souvent de penser tant elle m'a marqué.

MES ÉTUDES, MON PARCOURS ABRÉGÉ DEPUIS LE SÉJOUR, MA SITUATION PROFESSIONNELLE ACTUELLE

Études d'anglais, de russe et de polonais, je suis à quelques années de prendre une retraite, espérons-le méritée !

EN QUOI CONSISTE MON TRAVAIL ?

Je suis aujourd'hui diplomate, je représente la France dans un petit pays d'Amérique du sud, le Suriname. J'ai également été en poste dans de plus grands pays tels la Russie ou la Pologne. Paradoxalement, je n'ai jamais été envoyé dans des pays anglophones.

Mon travail consiste à défendre les intérêts des entreprises françaises ainsi que ceux de nos ressortissants quand ils se retrouvent en difficulté. Nous assurons également un travail d'information de nos autorités sur l'actualité du pays dans lequel nous sommes en poste, et d'information des autorités locales sur les positions françaises sur tous les grands sujets. Mon métier me passionne, je peux vite devenir inarrissable !

EN QUOI PEUT-ON ÉTABLIR UN LIEN ENTRE MON ACTIVITÉ ET MON SÉJOUR ?

L'anglais me sert sur une base quotidienne. La connaissance des États-Unis que j'ai acquise à l'époque dans une toute petite ville, Walla Walla, me sert en permanence.

Relation à PIE, image que j'ai de PIE à l'époque ? Ce qu'il en reste aujourd'hui ?

Organisme efficace et bienveillant, sympathique, un peu désorganisé car nouveau sur le terrain à Walla Walla... J'espère que votre anniversaire va me permettre de me mettre à jour.

M'EST-IL ARRIVÉ DE SUIVRE DE PRÈS OU DE LOIN L'ACTIVITÉ DE PIE ?

Hélas mes très fréquents déménagements (plus d'une quinzaine) et mes activités aujourd'hui ne me laissent guère de temps libre.

SI JE N'ÉTAIS PAS PARTI AVEC PIE...?

Je n'aurais certainement pas la même compréhension des États-Unis que celle que j'ai aujourd'hui. J'ai du mal d'ailleurs à reconnaître dans le pays généreux que j'ai connu entre 1981 et 1982, les informations et images qui nous en parviennent actuellement. Je pense que j'aurais quand même fait les mêmes études et aurais tenté le métier de diplomate.



Laurent et Domitille — Brainstorming au FIAP, Paris — 2017

Témoignages

Textes choisis

AILLEURS EST AUSSI CHEZ SOI

Noor, Fairfield, Connecticut, USA

Quitter mon petit nid français et me lancer dans l'inconnu... c'était le challenge. Je suis quelqu'un de plutôt « familiale » et je voulais voir ce que ça ferait de laisser ma famille, mes amis et ma ville pour autant de temps. Je voulais voir comment je m'en sortirais.

Avant de partir on pense savoir, parce qu'on a entendu parler de l'endroit où l'on va, parce qu'on a regardé des films, des séries, etc. Mais on devine aussi que dans la réalité ça ne doit pas être exactement comme ça. Moi, j'ai eu envie de voir de mes yeux, de sentir et d'expérimenter la réalité de la vie dans un lycée américain, et dans une famille. Le bus jaune, les bals de promo, les équipes de sport : j'ai voulu voir et toucher tout ça !

Aujourd'hui, et depuis maintenant quatre mois et vingt jours, je suis donc loin de « chez moi ». J'écris « chez moi » entre guillemets, car en effet cette notion est vaste et polysémique. Qu'est-ce qu'est vraiment un « chez soi » ? Un endroit d'où l'on vient ? Un endroit où l'on est ? Un endroit où sont les gens qu'on aime ou encore un endroit dans lequel on se sent bien ? Ou alors, tout cela en même temps ?

Jusqu'à présent, je pensais que mon « chez moi » n'était qu'en un seul endroit : dans ma maison, en France. Mais depuis quelques mois, je découvre que ce « chez moi » est aussi, ailleurs, ou plutôt ici, aux États-Unis, et plus précisément, dans la ville de Fairfield, au Connecticut ! Et quand ailleurs devient chez soi, c'est que notre horizon s'est élargi.

* * *

VINGT ANS APRÈS

Myriam, San Diego, California, USA

L'expérience commence à la lecture de « Trois Quatorze » et, à l'image de ce chiffre, ne se termine jamais...

* * *

Sommaire

6	En guise d'introduction Morceaux choisis
8	Editorial Somewhere over
10	Témoignages choisis
16	Portrait Annie, l'heure de la retraite
22	Reportage Willem, mes quatre jeudis La Mongolie, portrait d'un pays d'accueil
29	Témoignages choisis
34	Portrait / Portrait Bill, sa vie est un jeu / Bill, <i>Life's a game</i>
43	Entretien Nous ne sommes pas propriétaires de nos enfants
50	Témoignages choisis
56	Portrait Martine et Éric, au nom de l'autonomie
62	Entretien Aux confins du globe, Grise Fiord
68	Témoignages choisis
74	Portrait Annette, c'est bien joli

80	Point de vue / <i>Point of view</i> La France par 3.14 / <i>Douce France, Sweet France</i>
101	Photos
126	Entretien Changeons l'école, changeons d'école
137	Témoignages choisis
142	Portrait Danielle, un portrait de la renaissance
148	Entretien L'esprit français et l'âme japonaise
154	Témoignages choisis
158	Portrait Tiphain, wake up
166	Point de vue L'Argentine par 3.14
174	Éditorial Un Grimm presque parfait
178	Entretien Inside PIE
182	Portrait Nicolas, notre ambassadeur
186	Témoignages choisis



TROIS QUATORZE / 45 ANS

PIE — Programmes Internationaux d'Échanges

87 bis rue de Charenton, 75012 PARIS

39 rue Espariat, 13100 AIX EN PROVENCE

www.piefrance.com / www.piebelgique.com

www.ameriqueaupair.org / www.gocampus.education

Copyright : 3.14 / Les participants aux programmes / Xavier Bachelot

Juin 2026

COVER PAGE IN ENGLISH — GENERATED BY I.A.

The “Trois Quatorze” journal is the official publication of the PIE association (Programmes Internationaux d’Échanges), a trailblazing organization in long-term linguistic exchange programs. This periodical stands out for its editorial line centered on cultural immersion and firsthand experiences. Moving away from traditional commercial brochures, it focuses on the stories of young French people spending a year living with host families abroad, as well as French families hosting international students. Each issue explores the challenges of otherness: culture shock, learning a foreign language, and the construction of identity during adolescence. Visually, the journal often favors a clean layout that highlights spontaneous photographs taken by participants, reinforcing the authenticity of their journeys. For the association, “Trois Quatorze is more than just a newsletter; it serves as a bridge between generations of “PIE-ists” and encourages opening up to the rest of the world. It is a medium that celebrates travel as a tool for profound personal transformation.

PAGE 5 IN ENGLISH

To mark the 45th anniversary of “Trois Quatorze”, which coincides with the 45th anniversary of PIE, this collection brings together significant texts —often emblematic, though sometimes anecdotal— that have interspersed the one hundred and twenty-six issues of our magazine, with a special focus on the association’s key contributors, namely program participants and volunteers. The selection of testimonials, portraits, reports, and interviews—presented in a steady rhythm throughout these two hundred pages—revolves around what has been the guiding principle of the publication: to reflect the international aspect of the project, the different paths taken, the motivation of its contributors, the diversity and/or uniqueness of their approaches, the richness and variety of their emotions, their carefreeness and resilience, their perspective and their sense of humor. An insert consisting of photographs taken exclusively by participants and editorial team members, aims to highlight the humanity of our long-distance travelers. Enjoy the read, and safe travels to “Trois Quatorze”!

Cette publication ne peut être vendue